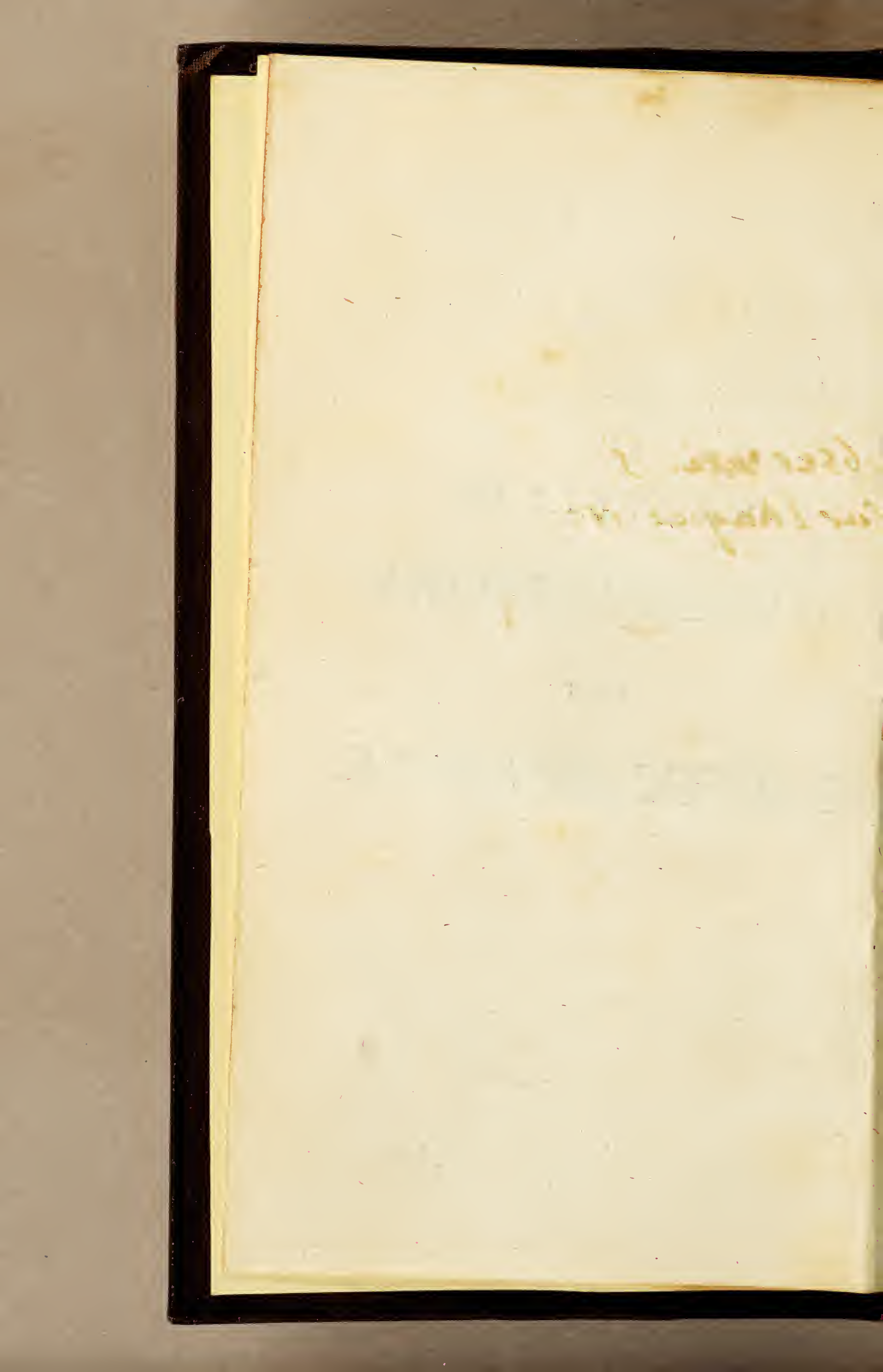


NOUVELLES

OBSERVATIONS

SUR

L'ANGLETERRE.



NOUVELLES OBSERVATIONS SUR L'ANGLETERRE,

PAR UN VOYAGEUR.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



NOUVELLES

OBSERVATIONS

SUR

L'ANGLETERRE.

LETTRE PREMIERE.

De Londres, le 15 Avril 1777.

A MON départ de France pour paſſer en Angleterre, vous vous êtes inquiété ſur moi à pure perte ; c'eſt ce qui arrive ſouvent à l'amitié. Dans le paſſage de Calais à Douvre, diſiez-vous, un vent inopiné vous balotera peut-être pluſieurs jours, au-lieu de vous faire aborder en

quelques heures : une tempête même peut menacer votre vie ; tout au moins le mal de mer, ce violent émétique qui, outre les convulſions préſentes de l'eſtomac, peut laiſſer des ſuites fâcheuſes : rien de tout cela n'eſt arrivé : nous avons mis à la voile par un vent de côté, qui agitait la mer un peu plus que des Paſſagers ſans expérience ne l'auraient voulu. Comme le Vaiſſeau étoit toujours fort incliné, la vague, faiſant effort contre le bord élevé, ſurmontait le tillac ; mais nous la voyions s'écouler auſſi vîte qu'elle étoit venue, on en était quitte pour être un peu arroſé de tems à autre.

Dans les petits trajets de mer que j'ai faits ci-devant en courant le Monde, je ne diſſimulerai pas que mes premières expériences m'ont donné quelques palpitations de cœur, à la vue d'un élément qui, dans ſon moindre courroux, porte la terreur ; car enfin, il n'y a qu'une planche entre la mort & le Na-

vigateur. Je n'avais pas autour de l'âme cette triple cuiraſſe d'airain dont s'était armé le premier Homme qui oſa défier l'Océan. Mais que fais-je pour me raſſurer? Je conſulte le viſage des Matelots : s'ils diſent leurs bons mots ordinaires, s'ils chantent, s'ils jurent, me voilà tranquile. Je ſuis un peu de l'avis de ce bon Religieux qui, priant Dieu au fond de cale dans une tempête, envoyoit de minute en minute ſon Frere compagnon ſur le premier pont, pour lui rapporter ce qui ſe paſſait : le Frere, à un quatrieme voyage, lui dit que les Matelots étaient à genoux en priere. Nous ſommes perdus, dit le bon Religieux. Bref, nous avons paſſé en quatre heures, & cela s'appelle un paſſage très-heureux.

Quant au mal de mer, j'y ai mis bon ordre. Dans le premier voyage que j'ai fait ici, il y a douze ans, je m'étais étendu, avec un courage eccléſiaſtique, au fond de cale, ſur un matelas, entre

un déjeûné & les approches du mal de mer. Je n'eus pas le tems d'essayer du déjeûné, je craignis de rendre mes intestins. C'est peu de dire qu'on est bien malade, on croit toucher à sa derniere heure; mais à peine a-t-on pris terre que la trame de la vie se renoue, le mal fuit à l'instant, la faim stimule, & peu s'en faut qu'on ne mange la table, à l'imitation des Compagnons d'Énée. Pour cette fois, je n'ai pas eu besoin du remède, ayant évité le mal: voici le secret. Je me suis tenu sur le tillac au centre du mouvement: savez-vous ce que j'y faisais? J'oubliais le froid, le vent, les vagues, pour examiner si M. de Buffon a raison (& quand n'a-t-il pas raison?); je considérais s'il est vrai, comme il l'assûre, « que les » rochers & les côtes des deux côtés du » détroit sont de même nature, & com» posés des mêmes matieres, à la » même hauteur; en sorte que l'on » trouve, le long des côtes de Douvre,

» les mêmes lits de pierre & de craie » que l'on trouve entre Calais & Bou- » logne : que la longueur de ces ro- » chers, le long de ces côtes, est à- » peu-près la même de chaque côté, » c'est-à-dire d'environ six milles». Rien de plus vrai que ces apperçus. Je laisse toutes les autres probabilités, d'où il paraît, dit-il, que l'Angleterre faisait autrefois partie du continent, qu'elle tenait à la France par un isthme qui aura été renversé par les efforts redoublés de l'Océan, ou quelque autre accident dont la mémoire a péri.

Vous vous attendez peut-être que je vais vous faire la description de plusieurs bonnes Villes, que l'on trouve du rivage d'Angleterre à Londres : *Dover*, qu'il nous plaît de nommer Douvre, *Canterbury*, que nous baptisons Cantorbéry, &c; nous n'épargnons pas même la Capitale, dont le nom est *London*, & que nous travestissons en celui de Londres. Que faire à ces petites

fantaisies-là ? Nous sommes Français : nous voulons tout plier à notre mode ; fasse le Ciel que quelque Nation ne nous plie pas à la sienne.

Revenons à votre attente ; non, mon Ami, vous ne me convertirez pas ; je vous l'ai dit très-positivement à mon départ de Paris, je n'écrirai pas mon voyage d'Angleterre (j'entends un voyage complet) : il faudrait pour cela en parcourir les Provinces, les Villes, les Campagnes, les Ports ; en étudier les productions, les arts, le commerce, les loix, les mœurs, les usages, le bien & le mal : ouvrage de longue haleine ; il faudrait, au lieu de quelques mois que je donne à ma curiosité, employer des années. Quiconque écrit de ce qu'il n'a pas vu, court risque de se tromper, en trompant les autres ; encore faut-il qu'en regardant il ait de bons yeux, car il y a bien des Gens qui regardent, & fort peu qui voient.

D'ailleurs, la plupart des choses dont

je vous ferais la defcription, vous les trouverez dans un Voyageur national (1) qui a beaucoup détaillé, peut-être trop; vous les trouverez encore dans un grand nombre de Copiftes. Pourquoi récrire ce qui eft déjà écrit? Je vous ai ouï dire, & à d'autres bons Juges, que fi on retranchait de nos immenfes Bibliothèques les trois quarts des Ouvrages, le quart reftant demanderait encore d'être élagué, pour n'avoir que des Livres originaux.

Contentez-vous donc de quelques obfervations plus utiles que curieufes. N'ayant pas deffein d'écrire un Voyage, je ne les appellerai pas; je les faifirai lorfqu'elles viendront me chercher. Adieu.

---

(1) Ce Voyage a pour titre : *A tour thro' the Whole-Ifland of Great Britain.*



LETTRE II.

De Londres, le 20 Avril.

QUAND on arrive à Londres, il faut monter ſon eſtomac ſur un nouveau ton. La diſtribution de la journée eſt bien analogue à une grande Ville de commerce, de mouvement d'argent, de papier & de politique. Du lever juſqu'au dîné, vers cinq heures, chacun veille à ſes affaires. Cette longue matinée n'eſt interrompue que par un déjeûné plus en règle & plus long que les nôtres. On ſert tout-à-la-fois du thé, du beurre, & les papiers publics. C'eſt auſſi le moment de l'amitié & des confidences. Avant le dîné, on refuſe toute viſite en règle. On n'eſt chez ſoi que pour ceux qui arrivent à pied & en déshabillé. On ne s'habille que pour l'heure du dîné, & alors toute affaire ceſſe pour le reſte du jour.

Les dînés anglais ne finiſſent pas à la fin. L'enlevement de la nape découvre une table de Mahogoni, qu'on prendroit pour une glace. On y voit le reflet des bouteilles & des verres. Les Domeſtiques, gens dont on ne ſe défie pas aſſez dans les propos de table, ſe retirent. C'eſt le moment des *toſts*, c'eſt-à-dire, des ſantés que l'on porte. L'uſage eſt que perſonne ne verſe à boire à un autre, afin de bannir tout air de cérémonie. On commence par toſter le Roi, ſi on eſt content de lui, ſans oublier la Reine, enſuite la beauté du jour, & tout ce qu'on veut, ſelon les occaſions & l'humeur des Convives. Cette compotation perd beaucoup parmi les Gens du haut ton, qui n'en ſont pas plus gais.

Ne me regardez plus comme un Homme ſédentaire, occupé des Muſes françaiſes, je vais me livrer au tourbillon du monde où je vis. Je vous ai promis des Obſervations : les premieres

qui me frappent, roulent ſur l'*Eſprit public*. Je vous les garde pour un autre Courier. Portez-vous auſſi bien que moi.

LETTRE III.

De Londres, le 25 Avril.

VOUS ſavez, comme moi, que l'Eſprit public, plus durable que l'enthouſiaſme, eſt le grand reſſort des grandes Sociétés; que, ſemblable au Soleil, qui vivifie toute la Nature, il eſt l'ame du Monde politique; que les Nations ſouffrent à proportion qu'il s'affoiblit, & qu'enfin elles diſparoiſſent avec lui. L'Angleterre ſe pique d'entretenir ce feu ſacré, dans la Capitale ſur-tout. Avant que de ſavoir ſi Londres a raiſon de s'en vanter, jettons un coup d'œil ſur ſon étendue & ſa population.

Il y a une émulation ſur ces deux points entre les Capitales des grands Empires, encore plus ſi elles ſont rivales comme Londres & Paris. L'une & l'autre prétend l'emporter, parce que dans l'une & dans l'autre le commun des Habitans prononce au hazard, ſans meſurer ni compter.

Il faut donc, pour le premier point, appliquer la meſure ſur deux plans comparés; on trouvera qu'en laiſſant les fractions, qui, dans la queſtion préſente, ſont d'une très-petite conſéquence, la longueur de Paris eſt environ d'une lieue commune, & celle de Londres de deux; mais comme la largeur de Londres eſt fort irréguliere, tandis que celle de Paris ſe ſoutient aſſez, & que c'eſt en dernier réſultat la ſuperficie qui décide : faites une autre opération; réduiſez les deux plans en carrés égaux, Londres vous donnera trois lieues carrées de ſuperficie, Paris deux.

La population n'eſt pas toujours en raiſon de l'étendue : mais comme les deux Villes en comparaiſon ſont très-peuplées, la proportion pourroit ſuivre. Ceux qui ont cherché une règle pour déterminer la population des Villes, n'en ont pas trouvé de meilleure que la Liſte des Morts. On a obſervé qu'année commune, en Europe, ſur cent Perſonnes il en meurt trois. M. Maitland, dans ſon Hiſtoire de Londres, publiée en 1739, a formé ſur deux Liſtes comparées de Paris & de Londres, un réſultat qui approche d'un million d'Habitans pour Londres, & de ſept-cents-mille pour Paris. Sir William Petty, ſi fameux par ſon *Arithmétique politique*, en a compté plus d'un million dans Londres. Combien en compteroit-il aujourd'hui, s'il voyoit ce que je vois à une extrémité de la Ville, quantité de rues qui ſe forment, un amas prodigieux d'édifices, une Ville ajoutée à une Ville ? Il eſt vrai qu'il fau-

drait mettre dans la balance les nouvelles rues qui agrandiſſent Paris ; mais la compenſation reſteroit fort au-deſſous de l'équilibre.

On peut objecter que les maiſons de Paris ſont compoſées, en grande partie, de quatre, & même de cinq étages; tandis que celles de Londres, pour la plupart, n'en ont que trois. Il y a deux réponſes à cette objection ſpécieuſe. Les maiſons de Londres ont un étage qui ne ſe montre pas, au-deſſous du rez-de-chauſſée. Ces ſouterrains renferment, pour les Gens opulens, les Cuiſines & les Offices ; mais pour le Peuple ils forment des Habitations ; & quand cela ne ſerait pas, Londres ayant une lieue carrée de ſuperficie au-deſſus de Paris, donne un apperçu d'une population plus nombreuſe que celle qui peut réſulter de l'excédent des étages dans les maiſons de Paris.

Mais enfin, à quoi bon cette riva-

lité d'étendue & de population ? Plus les deux Capitales entasseront d'Hommes, plus il y aura d'infection dans l'atmosphère, plus de maladies épidémiques, plus de luxe, plus de cupidité, plus de cherté dans les vivres, plus de crimes ; plus, en un mot, elles corromperont & dévoreront les deux Empires. Une belle émulation serait pour l'Esprit public. Adieu ; saluez nos Amis qui pensent comme nous.



LETTRE IV.

De Londres, le 4 Avril.

QUAND on parcourt Londres, l'Esprit public se montre à chaque pas. Il faut vous désabuser de ce que vous avez lu dans un voyage plein de bonnes réflexions & d'érudition, intitulé *Londres*. L'Auteur accumule dans toutes ses rues, même les plus belles, « une boue liquide & infecte, à la hauteur de trois » ou quatre pouces, dont les éclaboussures couvrent les piétons de la tête » aux pieds, remplissent les carrosses » dont les glaces ne sont pas levées, & » enduisent tout le rez-de-chaussée des » maisons qui s'y trouvent exposées ». Il a dit ce qu'il voyoit en 1765.

Mais l'Esprit public a changé tout cela. Un nouveau pavé, des mieux conditionné, s'est étendu dans tous les quartiers. Cette grande réparation, qui

a coûté des frais immenſes, attendu le grand éloignement des carrières, n'aurait pas remédié à d'autres inconvéniens encore plus fâcheux. La largeur des rues prévient les embarras & les engorgemens; des trotoirs, ou plutôt des parquets de tablettes bien unies, les bordent de part & d'autre; c'eſt-là que l'Homme à pied fait ſon chemin, ſans courir aucun riſque, tandis que les voitures, les animaux de boucherie, & les Gens à cheval, font le leur dans un milieu ſpacieux. Compreſſion des équipages & du Peuple, froiſſemens, contuſions, perte de membres, & quelquefois de la vie, rien de tout cela n'arrive ici.

Les trotoirs de Londres ont d'autres avantages encore; à peine y ſent-on la fatigue dans les plus longues courſes: on n'y marche pas, on s'y promene, en amuſant ſes yeux d'un ſpectacle continuel, l'étalage des richeſſes de l'Univers dans des vitraux ſaillans qui attirent

l'Acheteur. Autre agrément, point ou presque point de fange, même en tems de pluie ; & alors dans la traverſée des rues, pour paſſer au trotoir oppoſé, l'Eſprit public a ménagé de petites chauſſées, en dos d'âne, d'un pavé choiſi, au-deſſus du niveau de la rue & de la boue. N'allez-vous point m'objecter que les portes cocheres doivent interrompre les trotoirs ? Il n'y en a point, elles ſont jettées, avec les écuries & les remiſes, dans de petites rues derrière les grandes.

Aimeriez-vous mieux une Capitale qui, avec de beaux Hôtels, un grand Peuple, beaucoup de mouvement, & des rues étroites, ſerait tout-à-la-fois un magnifique cloaque & un ſéjour de frayeur continuelle par la fréquence des accidens ? Ce ne ſont pas les Gens à équipages qui doivent juger cette queſtion ; c'eſt le Peuple, c'eſt l'honnête Bourgeoiſie, cette portion ſi précieuſe des Nations, qu'il faut conſulter, & que l'on conſulte ici.

La clarté eſt un objet du plus grand intérêt dans une Ville où le commerce, les affaires & les plaiſirs entretiennent un mouvement continuel qui ſe propage bien avant dans la nuit. L'Eſprit public ne s'endort pas ſur cet article. Chaque porte eſt entre deux lanternes. La Paroiſſe en fournit une, le Propriétaire de la maiſon, ou le principal Locataire, nourrit l'autre. Elles ne ſont placées qu'à ſix pieds de hauteur; avez-vous quelque choſe à lire, chemin faiſant, vous le pouvez. Penſez, d'ailleurs, à ces vitraux ſaillans qui tranſmettent la lumiere intérieure des boutiques : de ce concours ſort une grande clarté, mais douce, plus favorable que celle des réverberes, qui éblouit.

Il y a même une ſorte de magnificence dans la diſtribution de la lumiere. A peine le Soleil ſe couche-t-il que les lanternes s'allument, & à ſon lever elles éclairent encore. Dans cette dépenſe, on n'a nul égard au clair-de-lune, ni à

la brieveté des nuits dans les grands jours d'été. Cette économie femblerait mefquine, d'autant plus que les nuits d'été, quelquefois très-obfcures, font plus dangereufes fans lanternes, que les nuits même d'hiver avec des lanternes. Il y a plus, les bornes de la Ville ne bornent pas les lanternes; elles s'étendent à plufieurs milles dans les principales avenues.

La diftribution de l'eau eft auffi bien entendue que celle de la lumiere. Ce n'eft pas feulement la Tamife qui abreuve Londres; c'eft encore une autre riviere (*New-River*) amenée de loin. L'eau, élevée par des machines, fe partage en une infinité de canaux qui la portent dans toutes les maifons. Il n'en eft aucune qui n'ait fous la main cet élément de premiere néceffité. La quantité d'Hommes robuftes qu'on emploierait à ce portage, fe livrent à d'autres travaux, qui ne manquent pas à ceux qui les cherchent. Ces conduites d'eau

ſous toutes les rues, ſervent à en arroſer la ſurface dans le tems des chaleurs. Elles ont encore un uſage bien précieux. Un incendie ſe déclare-t-il : l'eau, par une méchanique ſimple & preſte, jaillit des canaux ſouterrains ſur le pavé, forme une riviere où les pompes puiſent & jouent juſqu'à l'extinction du feu.

Les incendies ſont plus à craindre à Londres qu'ailleurs, à cauſe de la grande quantité de bois qu'on emploie dans la conſtruction intérieure des maiſons. Toutes les pièces ſont plancheïées, lambriſſées, boiſées de ſapin ; les eſcaliers de la même matiere. Ceux qui ne ſe fient pas aſſez aux ſecours auſſi prompts que bien dirigés contre le feu, font aſſurer leurs maiſons. Une marque au frontiſpice indique que la plupart le font. On fait même aſſurer les meubles. On aime mieux payer une ſomme annuelle aſſez modérée, que de vivre dans l'inquiétude ſur un malheur qui,

tout rare qu'il eſt pour chaque Particulier, peut enfin arriver. Tout le Monde n'eſt pas auſſi philoſophe que Sir William Beckford. Il avait une maiſon de campagne aſſez belle pour être citée ; on vint lui annoncer qu'elle était brûlée juſqu'aux fondemens. Il tire un Livre de ſa poche. On lui demande ce que ſignifie cette contenance ſi extraordinaire. J'examine, dit-il, ce qu'il m'en coûtera pour rebâtir. S'il eût été moins riche, auroit-il eu ce flegme philoſophique? Quoi qu'il en ſoit, l'Aſſuré, & la Compagnie d'aſſurance, qui répare les ravages du feu, y trouvent leur avantage commun.

Un Citoyen, auſſi zélé que reſpectable par ſa place, M. Hartley, Membre de la Chambre des Communes, vient d'imaginer un moyen de prévenir les incendies. J'en ai vu l'expérience en pleine campagne, dans une maiſon iſolée à quelques milles de la Ville. On a placé un braſier très-vif ſur le plancher.

Le brafier s'eft confumé, fans laiffer d'autre veftige qu'une empreinte noire fur la place qu'il occupait ; enfuite on a fufpendu un faifceau de matières enflammées, à une diftance donnée du plafond, pour les rendre plus actives ; des morceaux de plâtre fe font détachés, les folives découvertes ont réfifté. Ce n'eft encore rien : un magafin de matieres goudronnées avait été dirigé, dans une autre pièce, à produire le feu le plus âpre ; les flammes, s'échappant par les fenêtres, montaient à la hauteur du couvert. Qu'eft-il arrivé ? La maifon, la chambre même, au grand étonnement d'une foule immenfe de Spectateurs, font reftées comme elles étaient. Le Roi, guidé par l'Efprit public, pour donner plus de poids à l'expérience, y était préfent. Voici tout le fecret. Vous favez que le feu fe nourrit de l'air. Une doublure de *tôle*, appliquée aux furfaces intérieures du plancher & du plafond, intercepte l'air,

& le feu meurt. Quant aux ſurfaces extérieures où il porte, elles en ſont quittes pour quelques légères marques de brûlure. Il faut tout dire, ce remède ſerait fort coûteux pour des maiſons déjà bâties : en relever tous les planchers, tous les plafonds, toutes les boiſeries & les eſcaliers, entraînerait une grande dépenſe ; mais, en l'appliquant dans la conſtruction même, la dépenſe ſerait beaucoup moindre. Lorſqu'on ne peut pas faire tout le bien, une moitié a ſon prix ; c'eſt ce qu'a jugé le Parlement, qui a marqué ſa reconnoiſſance à l'Inventeur, & le Public d'applaudir.

Il ne ſerait peut-être pas impoſſible d'appliquer ce préſervatif aux Vaiſſeaux ; & alors quel avantage ne ſerait-ce pas pour la Marine ? Si vous aimiez les complimens, je vous dirais, en finiſſant, que j'ai l'honneur d'être, *votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur*, ou, encore mieux, *votre Eſclave*, comme dit l'abjecte Italie ; vous n'en

croiriez rien ; mais je ſuis votre Ami, portez-vous auſſi bien que moi.

LETTRE V.

De Londres, le 8 Mai.

JE me plais à vous montrer l'Eſprit public ſous ſes différentes formes, & je crois vous plaire. Lorſque, dans ces derniers tems, on a voulu réparer Londres avec tant de ſoin & de dépenſe, le Parlement a taxé les carroſſes, c'eſt-à-dire qu'il s'eſt impoſé lui-même, avec tous les Riches, ſans toucher au Peuple.

Les grands chemins ne ſe font pas ici par corvées ; l'Angleterre, en embraſſant la liberté, a détruit tout ce qui ſent la ſervitude ; des Barrières ſont établies de diſtance en diſtance ; le Voyageur, à cheval ou en voiture, y paye un demi-shilling pour l'ordinaire,

rarement un shilling (1), ou quelque chofe de plus. Il n'y a ni rang, ni dignité, qui exempte des péages. Le Roi lui-même y eft foumis. Tel eft le fonds qui conftruit & entretient les chemins. L'Homme à pied en profite fans payer: il y trouve encore un avantage, un trotoir, au moins, qui l'élève au-deffus de la pouffière & de la boue. Quand vous voyagerez ici, ne vous attendez pas à ces belles routes plantées d'arbres, qui, par leur largeur, dévorent la fubfiftance du voifinage, & dont le pavé brife & étourdit magnifiquement le Voyageur en voiture. Ici les chemins n'ont qu'une largeur convenable à deux voitures de front. Un Peuple cultivateur, autant que marchand, épargne la terre autant qu'il peut. On a préféré la bonté des chemins à la beauté. Ferrés feulement de filex con-

---

(1) Le shilling vaut 24 fols de notre Monnoie.

caſſé, mais ſolides, ils ſe prêtent à la viteſſe & à un mouvement doux; pas une pierre ou un enfoncement qui produiſe un cahot; des Gens gagés y veillent journellement d'une barrière à l'autre; ce qui vous étonnera le plus, point d'ornière.

Ce n'étoit pas un effort d'attention de s'appercevoir que des roues à jantes étroites, qui roulent ſous des poids énormes, ouvrent les chemins, comme le ſoc de la charrue coupe la terre. Mais comment amener les Rouliers à employer des roues à jantes de douze à dix-huit pouces de largeur, qui, au lieu de gâter les chemins, feraient l'office du cylindre, qui applanit les allées des Jardins? Cette nouveauté demandait plus de bois, plus de fer, plus de frais; &, ce qui coûte encore plus au Peuple, une victoire ſur l'ancien uſage.

Le Parlement ſentit qu'en ordonnant il riſquait une déſobéiſſance qu'il aurait

fallu punir, & que la Légiſlation, dans les choſes qui ne ſont pas d'abſolue néceſſité, doit amener les Hommes au mieux par leur propre intérêt. Que fit-il? Toute voiture chargée de marchandiſes eſt ſujette à un droit anciennement établi. Il fut ſtatué que les voitures à jantes larges ne paieraient qu'une partie du droit. Ce n'eſt pas tout, afin de diminuer l'excès de peſanteur qui gâte auſſi les chemins, les voitures qui excéderaient une certaine quantité, furent ſoumiſes à une augmentation de droit. Voilà pourquoi on voit aux barrières de Londres un plancher mobile qui s'enfonce ſous les voitures en même tems qu'elles paſſent; c'eſt une balance auſſi prompte que le coup-d'œil pour en indiquer le poids, au moyen d'une graduation ſur un mur attenant. Cette tournure légiſlative a produit peu-à-peu tout le bien qu'on voulait; & non-ſeulement les chemins ſont ménagés, mais encore le pavé des Villes. On fait plus,

pour ſoulager le pavé de Londres, les voitures de charge qui vont & viennent pour le ſervice journalier, tombereaux, charrettes & charriots, ne ſont pas ferrés.

Au reſte, ne croyez pas que les grandes routes ſeules attirent l'attention du Gouvernement. Les chemins de traverſe, ſi néceſſaires au commerce des productions territoriales, ne ſont pas oubliés. Ils ont le même fonds pour leur confection & leur entretien, les barrières.

N'allez pas imaginer non plus qu'une route conſtruire à grands frais, il y a dix ans, ſe tranſporte à quelques lieues, ſelon le bon plaiſir d'un Intendant des Ponts & Chauſſées. L'Angleterre laiſſe ces variations aux Gouvernemens qui préfèrent le ſyſtême oppreſſif des Corvées. On voit continuellement, ſur ces bons chemins, l'immenſe quantité de denrées qui arrivent à la Métropole franches d'entrées. Le Parlement a jugé que les comeſtibles, ayant payé au

lieu de la production, ne devaient rien à celui de la consommation.

Sur ces chemins, la Poste est aussi rapide qu'elle est peu fatigante. Les voitures anglaises sont très-légères. La bonté du charronage permet la moindre quantité de bois. A voir les chevaux, & même les harnois, on les prendrait pour des chevaux de Maître. On n'a pas ici le secret d'allonger les chemins à volonté; la mesure que faisait une Poste, il y a vingt ans, la fait encore aujourd'hui, & la fera toujours. On compte par *milles*, sans égard aux relais, mesure inaltérable.

Il est vrai que la Poste est un peu plus chère que dans certains Pays de votre connaissance; mais on est dédommagé. Êtes-vous seul dans votre voiture à deux places, vous pouvez vous associer un Compagnon, vous pouvez même placer votre Domestique sur le derrière. On ne vous fait pas payer des chevaux que vous n'employez pas; on

ne vous demande pas une obole de plus.

On ne connaît point ici les Poftes Royales. On paraît perfuadé que les chevaux & les Poftillons n'y fatiguent pas plus que dans les Poftes vulgaires. Quant à l'honneur d'approcher de la réfidence du Roi & des grandes Villes de fon Royaume, les Anglais prétendent que doubler les frais de Pofte ne ferait pas un moyen fûr pour attirer au Roi plus de bénédictions.

Point de privilége exclufif pour la Pofte, la tient qui veut. Cette liberté établit une concurrence qui tourne à l'avantage public. Mais, avec cette liberté, ne craindriez-vous point, mon Ami, de manquer de chevaux? Vaine inquiétude condamnée par l'expérience conftante. Vous arrivez à un relais, vous entrez dans la maifon; & au bout de quelques minutes, vous montez dans une autre voiture toute femblable à la première, agréablement furpris de

trouver tous vos effets, jusqu'à votre livre de poste, ou votre crayon, placés justement comme ils étaient dans la première ; & ce n'est point un prétexte pour vous demander un denier de plus.

Ces Postillons sont des rustres bien singuliers ; ils savent ce qui leur revient exactement ; on dirait qu'ils se croiraient déshonorés en demandant pour boire. Les Cochers de fiacre, à Londres, sont tout aussi sots ; ils comptent par milles comme dans les Postes. N'entendez-vous rien dans la Langue, ignorez-vous la quotité du paiement, ouvrez-leur votre bourse, ils ne prendront que ce qui leur est dû. C'est une confiance très-fondée, & ils n'ont jamais soif. Ils vous menent cependant très-vîte, & leurs fiacres valent au moins les carrosses de remise que vous connaissez.

A propos de voitures, il n'est point

de jour, pour ne pas dire d'heure, où il ne parte de Londres une quantité étonnante de diligences pour les Villes & les Campagnes à toute diſtance, & à beaucoup meilleur compte que la Poſte, & cela avec la même liberté qu'elle.

Faites votre méditation là-deſſus, vous qui tenez encore au ſyſtême réglementaire & aux priviléges excluſifs. Je vous laiſſe.

Non, pas encore. J'ai oublié de vous dire, en vous décrivant les chemins, qu'on n'y apperçoit ni Bureaux, ni Commis. Quand vous viendrez dans cette Iſle, vous ſerez viſité à Douvre très en conſcience, après quoi vous pourrez courir toute la Grande-Bretagne, ſans eſſuyer la moindre queſtion. Si on traite ainſi l'Étranger, à plus forte raiſon le Citoyen. Les Douanes ſont jettées à la circonférence du Royaume. On y eſt viſité une fois pour toutes. Nous ne nous viſitons à préſent que par

lettres. Trouvez-vous mes viſites aſſez fréquentes? Bon ſoir. Il eſt tard.

LETTRE VI.

De Londres, le 12

L'ESPRIT public ſe porte avec compaſſion ſur la partie ſouffrante & indigente de l'Humanité. On compte dans cette Ville plus de trente Hôpitaux. Ils ſont jettés à la circonférence. Tout ce qui peut aider la Médecine & la Nature, pour rappeller la ſanté, s'y trouve réuni : grandes cours, jardins ſpacieux, ſalubrité de l'air, propreté recherchée dans les ſalles ; & un lit ne reçoit qu'un Malade.

Je vous ai entendu gémir plus d'une fois ſur l'emplacement de l'Hôtel-Dieu dans la Capitale que nous habitons, ſur l'infection qui en réſulte au-dedans & au-dehors, dans un air ſtagnant, ſur la

corruption de l'eau qui abreuve la partie de la Ville au-deſſous de cet égoût de déjections morbifiques & d'horreurs, ſur-tout dans des Étés longs & ſecs. Des Écrivains patriotiques en ont gémi avec vous & avec le Public. Eſt-il donc une raiſon aſſez puiſſante pour s'obſtiner à un tel emplacement? Le dernier incendie paraiſſait un coup de la Providence, pour le faire abandonner.

Quand on dit à ces Gens-ci, que dans ce Méphitis on voit dans le même lit trois ou quatre Malades s'infecter les uns les autres, en attendant la mort, ils demandent ſi on ne peut pas imaginer un moyen encore plus prompt de les faire mourir. On n'en cherche ici que pour faire vivre. Un Malade qui préfère de reſter chez lui, où, malgré la maladie, il peut encore être de quelque utilité à ſa Famille, tire de l'Hôpital même des remèdes & d'autres ſecours gratuits.

Si je vous faiſais la deſcription d'un

vaſte édifice, à quelques milles de Londres, de la richeſſe de ſa ſituation au bord de la Tamiſe, de la beauté de ſes cours, de ſes terraſſes, de ſes jardins, des ſalles, des galeries, des corridors, & de la magnificence de ſon architecture, vous penſeriez que je vous crayonne une Maiſon Royale. Ç'en était une dans ſa première deſtination, pour Charles II; ce fut, à ſon avènement au trône, un de ſes premiers ſoins, la plus preſſée de ſes dépenſes. Le Roi Guillaume & la Reine Marie en ont fait un Hôpital de Marine militaire. Il fallait d'abord achever l'édifice, qui ne montrait encore qu'une aîle; il fallait le doter. De riches Citoyens dont on béniſſait l'opulence, ſe joignirent aux Bienfaiteurs couronnés, & l'œuvre s'accomplit. Le Lord Comte Derwenwater ne s'attendait pas d'y contribuer de toute ſa fortune. Il fut pris les armes à la main dans le parti du Prétendant, en 1746; & le Parlement, après l'avoir

condamné à perdre la vie (1), comme coupable de haute trahison, confisqua tous ses biens, non au profit du Roi, mais d'un Hôpital qui devait concourir à la fortune publique. Tout Homme de mer qu'une blessure, une maladie, ou l'âge, ont mis hors d'état de reprendre le service, y est reçu sans autre formalité, sans autre protection qu'un certificat à la main. On les compte par milliers; & si la Maison vient à manquer de places, elle entretient un grand nombre de Pensionnaires externes. Greenwich (c'est le nom de l'Hôpital) est un superbe Monument de reconnaissance patriotique, aussi célèbre en Angleterre, que l'Hôtel des Invalides en France.

L'Hôpital de Portsmouth, Place

(1) Dans mon premier voyage à Londres, j'ai vu sa tête au bout d'une pique sur la porte de la Cité. Les Rois à qui on s'immole, sentent-ils tout le prix du sacrifice?

forte, grand Arſenal de Marine, diſpute de charité avec Greenwich, il ouvre ſes portes à trois-mille Matelots, Soldats ou Officiers qui ont beſoin de ſecours; & il a ceci de ſingulier, qu'il fut bâti & fondé au milieu du feu des dernières guerres.

Gardez-vous de penſer que la charité Britannique ait négligé la Marine marchande; elle ſait trop que c'eſt la Nourrice de la Marine guerrière, & en même tems l'une des grandes ſources des richeſſes publiques. Auſſi la jeune Nobleſſe ſert indifféremment ſur l'une & ſur l'autre. Un Acte du Parlement, en 1747, autoriſa une corporation ou ſociété de riches Négocians, à ſe choiſir un Préſident & des Gouverneurs, pour fonder un Hôpital de Marine marchande. Dans l'eſprit de l'Acte, le Négociant qui fournit 50 livres ſterling (1), eſt

(1) La livre ſterling vaut à-peu-près 23 livres de France.

qualifié *ipſo facto* de Gouverneur ; & le Matelot qui, dans ſes infirmités ou ſa vieilleſſe, veut s'aſſurer un aſyle, eſt obligé à une contribution de 6 deniers ſterling par mois (1), tant que ſa jeuneſſe & ſes forces lui permettent de gagner un ſalaire. Ceux qui ſervent la Compagnie des Indes Orientales n'ont point de part à ce bienfait, parce que leurs Maîtres ſont aſſez riches pour les pourvoir, & ils le font.

Le ſervice de terre trouve auſſi un magnifique aſyle. Le Docteur *Sutklif*, Doyen d'Exter, ſous le règne de Jacques I, entreprit de fonder un Collége de Théologie. Il commença ; mais ſes moyens étaient trop faibles. Le Roi, qui aimait paſſionnément la Théologie polémique, qui argumentait mieux qu'il ne gouvernait, vint à ſon ſecours. Cependant l'Ouvrage languit & s'arrêta. Dans la ſuite Charles II, & le Roi

(1) 12 ſols de France.

Guillaume, tous deux dans la perſuaſion que des Soldats qui avaient prodigué leur ſueur & leur ſang à la Patrie, méritaient encore plus de reconnaiſſance que des Théologiens, dont la ſubſiſtance eſt ordinairement aſſez ſûre, leur deſtinerent cette fondation, qui n'était qu'un faible commencement de ce qu'elle eſt devenue. Un grand édifice s'eſt élevé. Je ne vous le peindrai pas. Sachez ſeulement que c'eſt l'ouvrage du Chevalier *Wren*, cet Architecte qui, ſans avoir jamais été à Rome, a bâti à Londres le ſecond Temple de l'Europe & du Monde.

Comme le ſervice de terre dans une Iſle que la Mer & les Flottes défendent, ne demande pas tant de bras que le ſervice de mer, l'Hôpital de *Chelſea*, à deux milles de Londres, au milieu d'un beau Parc, bordé par la Tamiſe, n'eſt ni auſſi riche, ni auſſi ſpacieux que celui de Greenwich, ou de Portſmouth. Mais lorſque l'Etat augmente l'armée de terre,

les ſecours extraordinaires de charité & de juſtice ne manquent pas à ceux qui ont combattu.

Ecoutez encore : le Soldat, le Matelot, qui perdent la vie dans l'un ou l'autre ſervice, meurent tranquiles ſur la ſubſiſtance de leur famille. La Veuve eſt penſionnée, les Enfans mis en apprentiſſage, pour rendre un jour à l'Etat les avances qu'il leur fait (1).

L'Eſprit public regarde de tout côté. Il va chercher les néceſſiteux dans toutes les conditions. Point ou preſque point de quartier dans cette Ville où il n'y ait quelque fondation pieuſe pour les Vieillards, les Veuves & les Orphelins. Le ſeul Hôpital de *Chriſte* donne l'entretien & l'inſtruction dans les Métiers à mille Élèves. Celui de Saint-

(1) La France, aujourd'hui dans la glorieuſe réſurrection de ſa Marine, en fait autant. Quand on n'a pas donné l'exemple, il eſt encore beau de le prendre.

Barthelemi reçoit cinq-mille Infirmes.

Ce n'eſt pas tout. Chaque Paroiſſe eſt chargée de ſes Pauvres; mais on ne ſe contente pas de le dire, on l'exécute: auſſi n'en voit-on point ni dans les rues, ni dans les Egliſes. Si on dénonçait quelqu'un pour y avoir donné l'aumône, il ſeroit amendé; & ſi, contre cette police générale (choſe rare), un Pauvre s'adreſſe à vous, il maſque ſa ſupplique, en vous offrant quelque petit meuble à acheter. Ne penſez-vous pas, comme moi, que les Mendians déshonorent un Etat? Quiconque a des bras pour travailler, l'Etat doit lui fournir du travail. Il y a une fondation, par Acte du Parlement, pour en donner à quiconque en cherche; celui qui n'a plus de force, l'Etat doit le nourrir. Le Particulier, quelque riche qu'il ſoit, ne peut faire l'aumône qu'en petit; le Gouvernement la fait en grand.

Quant aux vagabonds qui fuient la peine, il y a ici trois Maiſons de travail

forcé ; on les nomme *Bridewells*, vaſtes atteliers qui fourniſſent des occupations variées. Le vagabond rétif, n'eût-il qu'une main ou un pied, peut encore tourner une roue, & gagner ſon pain quotidien. Sans de tels établiſſemens qu'arriverait-il ? Ce qui arrive ailleurs. L'Etat, ſurchargé de Conſommateurs inutiles, ſerait obligé de les laiſſer périr ſous le poids de la misère & des chaînes, ou de les relâcher pour en faire des brigands. Ces Maiſons s'appellent auſſi Maiſons de correction ; car il faut donner des mœurs, autant qu'il eſt poſſible, à une canaille qui n'a pas voulu en recevoir par l'inſtruction.

Les Foux ne méritent que de la compaſſion. Ils trouvent à *Bedlam* un refuge qu'ils béniraient, s'ils pouvaient réfléchir ſur leur ſort. Bedlam tient un rang diſtingué parmi les édifices qui décorent les environs de Londres. Deux figures, qui auraient ſuffi pour immortaliſer *Cibber*, Sculpteur Anglais,

annoncent ſa deſtination. L'égarement de la raiſon ſort du marbre. Les corridors larges & bien airés ſont diſtribués en loges commodes, où l'on n'enferme & on ne lie que ceux qui peuvent nuire. On permet aux autres de ſe promener dans les cours & ſous des portiques. Les Femmes ſont ſéparées des Hommes par des grilles. J'y ai vu une eſpèce de Foux qu'on ne connaît guère en France. On les appelle Lunatiques. C'eſt une folie à tems. Une Femme, qui m'ouvrit pluſieurs portes, & que je prenais pour une Domeſtique, m'étonna beaucoup, en me diſant que ſa folie étoit ſur ſa fin, qu'elle n'était que lunatique, qu'elle ſentait le retour de la raiſon, & qu'elle aurait bientôt ſa liberté.

Le bien, comme le mal, ſe répand de la Capitale dans les Provinces; elles ont toutes des établiſſemens de charité proportionnés à leurs moyens. Nul Pays, d'ailleurs, où les aumônes paſſa-

gères ſoient plus abondantes. S'il y avait quelque choſe à reprocher, ce ſerait plutôt l'excès qui favoriſerait la pareſſe, que le défaut qui accuſerait de dureté.

LETTRE VII.

De Londres, le 20 Mai.

VOUS avez ſans doute obſervé, dans l'Hiſtoire des Nations, que l'Eſprit public doit commencer, & commence toujours en effet par le Gouvernement. Sorti de ce ſanctuaire, il vient inſpirer les Citoyens. C'eſt ce qu'on voit ici. De-là tant de Sociétés qui diſputent au Parlement le droit de faire le bien. Je n'en citerai que quelques-unes.

Société de Marine. L'Amirauté accorde aux Officiers d'un vaiſſeau de guerre de ſoixante canons, trente jeunes Garçons, depuis treize ans jusqu'à dix-huit, pour les ſervir : pépiniere de

Marins ; mais le Gouvernement n'avait assigné pour gages que 50 shillings ; il était difficile d'en trouver à ce prix. Les Fabricansde draps & de toile, les Marchands en gros, les Marchands Tailleurs, les Marchands de sel & de poisson, les Cabaretiers, les Apothicaires, les Compagnies de commerce, celles des Indes & de Russie, y ont abondamment suppléé.

Société d'enrôlemens, qui se distingua dans la guerre de 1756, si coûteuse à tous les partis. Les enrôlemens devenaient difficiles, parce que l'Administration les voulait à bas prix ; cette Société se forma, & fit ce que l'Administration ne pouvait faire.

Rappellez-vous que long-tems avant, en 1709, lorsque le Prince Eugène voulait marcher, du fond de l'Allemagne, à la délivrance de Turin, mais point d'argent ; des Marchands Anglais lui envoyerent, en toute diligence, cinq millions. Turin fut délivré, & le Vain-

queur s'acquitta envers eux par ce billet: « Meſſieurs, j'ai reçu votre argent, & » je me flatte de l'avoir bien employé, » à votre ſatisfaction ». Ils furent en effet très-contens, par les applaudiſſemens de la Nation. Et qui eſt-ce qui ne ſait pas que, dans la dernière guerre, des Femmes Anglaiſes ont ſacrifié leurs diamans au Roi de Pruſſe?

Ce zèle brûlant n'eſt pas éteint, puiſque dans la criſe où ſe trouve aujourd'hui l'Angleterre, preſſée de plus en plus par la réſiſtance courageuſe de ſes Colonies, les Villes les plus riches ſouſcrivent, de leur propre mouvement, pour des ſommes conſidérables; celle de Mancheſter vient de lever un Régiment. Les Ducs d'Athol, d'Hamilton, de Northumberland, & pluſieurs autres, en font autant à leurs frais (1). Ces ſecours extraordinaires que l'Eſprit public

(1) Voyez la Gazette de France & le Courier de l'Europe, du 4 Janvier 1778.

offre de lui-même, valent mieux, ſans doute, que tous les tours d'adreſſe de la Finance, & flattent plus le Prince & le Gouvernement.

Société de reconnaiſſance pour les Veuves & les Enfans des Miniſtres de l'Egliſe, qui ont emporté dans l'autre Monde la ſubſiſtance de leur Famille.

Société d'inoculation. Malgré les avantages bien conſtatés de cette pratique, pour corriger la nature, des ames citoyennes ont ſenti que la partie du petit Peuple, qui n'a qu'un néceſſaire étroit, participerait peu à ce bienfait de l'art, ſur-tout dans une Ville où il faut être riche pour être malade. Des Riches ſe ſont réunis pour fonder deux Hôpitaux où les Enfans des Pauvres ſont inoculés & traités gratuitement : ſans les Hôpitaux deſtinés à cet uſage, l'inoculation ne ſe répandra jamais aſſez pour en tirer tout le bien qu'elle promet. Sujet de réflexion pour les Pays qui ne l'ont adoptée qu'imparfaitement.

Il eſt aiſé d'appercevoir combien ces Sociétés ſoulagent le Tréſor public. Souvent un Gouvernement voit le bien, il le veut; mais la dépenſe arrête. Ici les bourſes des Citoyens s'ouvrent de concert, & le bien ſe fait.

Ordinairement ces Sociétés de bienfaiſance ſe forment par invitation, par ſouſcriptions : mais ce n'eſt pas choſe rare de voir des Particuliers faire le bien général par leurs propres forces, ſans être provoqués.

Le Chevalier Médecin *Sloane* a créé pour la Pharmacie le Jardin des plantes, en y appliquant un fonds pour l'entretenir.

Un autre Médecin, *Harvey*, ſi connu par la circulation du ſang, a fait préſent à la Faculté de Médecine d'un édifice propre à ſes études, & d'une riche Bibliothèque. C'eſt dans toutes les claſſes de la Société qu'on trouve cet Eſprit public.

Un Libraire nommé *Guy*, mort en

1724,

1724, laiſſa 200 mille livres ſterling pour fonder un Hôpital d'Incurables : mais il n'avait pas attendu le moment fatal où l'Homme ne peut plus jouir, pour faire le bien. Il s'était dépouillé d'une moitié de ſes richeſſes long-tems avant. Il avait vu un nombre d'Incurables alimentés dans l'édifice qu'il élevait ; il avait joui de leur jouiſſance ; il y mettait une vanité qui reſſemblait bien à la vertu. « Je ne veux pas, diſait-il, » en répandant à pleines mains, que » mon Hôpital ſoit à l'aumône publi- » que ». Au reſte, n'êtes-vous pas étonné de la fortune de cet Homme ? Plus de quatre millions de notre monnoie. Tels ſont les prodiges du commerce ; & lorſqu'ils ſe montrent dans la Librairie, cela prouve combien une Nation cherche à s'inſtruire.

Un autre Particulier, *Sutton*, a doté de 144, 000 livres de revenu un Hôpital, pour y entretenir des Vieillards hors de travail, & des jeunes-gens,

pour les dreſſer aux Sciences & aux Arts. Les Chartreux y étaient établis avant la réformation. Quand on les congédia, on demandait quel ſervice ils rendaient à l'Etat. L'Hôpital de Sutton, comme celui de Guy, conſerveront à jamais les noms de ces deux Hommes précieux.

Il fallait un vaſte édifice où les Négocians puſſent s'aſſembler commodément pour de grandes opérations de commerce. L'un d'eux, *Gresham*, y ſacrifia la meilleure partie de ſa fortune. Cet édifice, *la Bourſe*, eſt un des plus beaux Monumens de la Cité.

Les Eccléſiaſtiques non-conformiſtes, en 1727, deſiraient une Bibliothèque à leur uſage. Ils ne pouvaient pas l'eſpérer du Gouvernement. Un de leurs Docteurs, *Williams*, qui ſe diſtinguait dans la Chaire, prit ſur lui le bâtiment & les livres.

Les pompes établies ſur la Tamiſe, ne pouvaient porter l'eau aux quartiers

de Londres les plus élevés. Un Patriote, Sir Hugh *Midleton*, y amena, par ſon art & à ſes frais, d'une diſtance de vingt lieues, une rivière qui, à ſon arrivée, ſe partage en huit-cents aqueducs. M. de *Parcieux*, âme citoyenne, vous n'êtes plus ! mais nous nous ſouvenons que vous formâtes un ſemblable projet pour Paris. J'aime à croire, pour votre gloire & la nôtre, que la ſeule choſe qui vous manqua pour l'exécuter p r vous-même, ce fut la fortune.

La Ville de Stratford, dans le Comté de Warwick, avait grand beſoin d'un pont ſur l'Avon. La dépenſe effrayait. Cette Ville avait eu le bonheur de donner naiſſance à Hugh *Clipton*, devenu Lord Maire de Londres. Il deſtina ſes épargnes à cette conſtruction : ce magnifique pont de pierre eſt porté ſur quatorze arches.

On en voit pluſieurs récemment conſtruits entre Londres & Oxford. Ils ſont l'ouvrage d'un M. Diker. Celui

qu'il a jetté ſur la Tamiſe à Walton, eſt très-remarquable. Tel eſt l'uſage qu'il a fait d'une grande fortune amaſſée en Amérique.

Pluſieurs Femmes ont partagé cette gloire. Mademoiſelle Lora *Pitt*, nom qui ſemble fait pour être utile à l'Angleterre, obtint du Parlement, par la chaleur de ſes ſollicitations, en 1746, la confection d'un pont ſur la Frome, dans la Province de Dorpt. Ce pont demandait un nouveau chemin, qu'elle s'engagea à entretenir pendant trois ans.

La conſtruction d'un pont eſt une œuvre ſi coûteuſe, qu'elle paraît ſurpaſſer les forces d'un Particulier, ſurtout lorſque, pour l'accomplir, il faut attaquer un rocher qui oppoſe une maſſe énorme aux travaux. M. de *Laval*, avec ſon zèle & ſon argent, a vaincu la difficulté au voiſinage de Newcaſtle. Il fait remonter l'origine de ſa Maiſon à un Laval de France, qui paſſa en Angle-

terre avec Guillaume le Conquérant. Ses Ayeux auront donc, peut-être, verſé bien du ſang anglais pour aider la conquête. Plus heureux qu'eux, j'ai preſque dit, plus grand, il eſt Bienfaiteur d'un Pays qui eſt devenu ſa Patrie. Aimons toujours la nôtre, & ſouhaitons qu'elle nous aime. Adieu.

LETTRE VIII.

De Londres, le 20 Juin.

LA baſe ſacrée de l'Eſprit public, c'eſt l'humanité; & il eſt des occaſions où l'humanité va plus loin que lui. C'eſt ce qui arrive dans la conjoncture préſente. Vous ne doutez pas que le Gouvernement Britannique ne ſoit autoriſé, par les maximes des Cours, à traiter de *Rebelles* ceux que nous nommons plus poliment *Inſurgens;* eh bien, il y a dans cette Capitale, au vu & au

ſu de la Cour & du Parlement, des ſouſcriptions en faveur de ceux qui, s'étant rendus ſuſpects, ſont détenus dans les priſons par la ſuſpenſion de la Loi *habeas corpus*. Il y a plus ; des ſouſcriptions provoquées par le Docteur Horne pour aſſiſter les Veuves & les Enfans de ces Rebelles, qui ſont morts les armes à la main. De tels procédés ſeraient, dans d'autres Etats, des ſcandales de haute trahiſon. On dirait que l'humanité jette un voile ſur les yeux de la Cour & du Parlement.

Dans la dernière guerre, en 1756, lorſque la France & l'Angleterre ſe battaient à outrance dans ces mêmes contrées pour une équivoque, le Miniſtère Français, ſi occupé d'ailleurs, avait oublié un grand nombre de Priſonniers que l'Angleterre avait amenés dans ſes Ports. Ces Infortunés, après avoir verſé une partie de leur ſang dans les combats, allaient périr de misère. Une ſouſcription ſe forma, & ils furent ali-

mentés & vétus par des mains ennemies.

Il eſt des Priſonniers qui ne s'attirent pas autant de compaſſion. Couverts de l'opprobre du crime, & ſous la main de la Juſtice, ils ſemblent n'avoir plus de droit à la pitié. J'ai viſité la priſon où ils ſont détenus, *Newgate*. C'eſt un des plus beaux édifices de Londres, tout en pierres de taille, d'une architecture mâle & auſtère, avec des figures & des bas-reliefs qui répondent à ſa deſtination. L'intérieur vaſte, bien airé, eſt partagé en pluſieurs cours, bordées de ſalles communes & de logemens. Ceux qui ne ſont encore que dans les liens de l'accuſation ne ſeraient peut-être pas ſi commodément chez eux. On leur permet de s'occuper de ce qu'ils veulent, de vivre enſemble, de lire, d'écrire, de voir leurs Parens, leurs Amis, & principalement leur Conſeil, pour les défendre, en un mot tout ce qui peut adoucir la perte de la liberté. On

n'a pas à ſe reprocher d'avoir tourmenté un innocent, ou de lui avoir refuſé les moyens de ſe juſtifier; car enfin un accuſé n'eſt pas convaincu. Ceux qui ſont déjà jugés & condamnés à mort, arrêt qui ne s'exécute pas ſur le champ, ſont renfermés dans des chambres toutes ſemblables aux autres, ſi ce n'eſt que les fenêtres ſont défendues par des barreaux. Point de ces ſouterrains ténébreux, infects, vermineux, où l'Homme, abandonné à lui-même & au déſeſpoir, ſouffre mille morts au lieu d'une. *Cachot*, *Secret*, ces mots ſont inconnus, pas même des chaînes ; ſeulement une jambe entravée par un anneau & une tringle de fer qui monte juſqu'au genou. C'eſt ainſi que l'humanité ſe mêle à la juſtice.

Après la viſite des Priſons j'ai aſſiſté aux Jugemens. Londres a huit ſeſſions par an pour juger au criminel : c'eſt à *Oldbailey*, à côté de Newgate, qu'elles ſe tiennent. Le Lord Maire était aſſis

ſur une eſpèce de trône, une chaîne d'or pendue au cou, & au-deſſus de ſa tête une épée, ſymbole de ſa puiſſance: il avait à ſes côtés deux des grands Juges, deux Sheriffs (1), & deux Aldermans (2). Je ne m'attendais certainement pas à l'invitation qui me fut faite de prendre place ſur le Tribunal même, & encore moins à partager le repas qui ſuivit la ſéance. Une Nation s'honore elle-même, en faiſant honneur aux Étrangers. La ſéance fut longue: elle avait commencé à neuf heures du matin, j'y étais encore à quatre. Tous les Magiſtrats que je viens de nommer avaient à la main un bouquet de fleurs, & la ſalle était ſemée d'herbes odoriférantes, pour remédier au mauvais air qui s'exhale d'une foule de Spectateurs. L'accuſé eſt debout dans une petite enceinte en face du Tribunal,

(1) Magiſtrats prépoſés pour veiller à l'exécution des Loix dans chaque Province.

(2) Échevins.

le Geolier derrière lui. Les douze Jurés, ſes vrais Juges & ſes Pairs, ſont aſſis ſur un banc de côté. Le Public (car ici la Juſtice aime à ſe montrer au grand jour) le Public regarde, écoute & juge, pour ainſi dire, avec les Juges.

La raiſon dit à plus d'un Peuple, que perſonne n'eſt tenu de s'accuſer ſoi-même, qu'exiger d'un Criminel la vérité ſous ſerment, c'eſt lui preſcrire un parjure. La Loi anglaiſe rejette cette pratique, mais elle exige le ſerment des Témoins; & on entend également ceux qui dépoſent pour ou contre lui. Point d'interrogation captieuſe. S'il ſe trouble, le Juge qui doit prononcer la peine dictée par la Loi, le raſſûre. S'il ne ſait pas s'expliquer, ſon Conſeil, ſon Avocat prend la parole; & lorſque les choſes tournent à la conviction, le Juge, ſuſpendant la délibération des Jurés, s'adreſſe à l'Aſſiſtance, en diſant : ne ſe trouvera-t-il perſonne qui puiſſe dépoſer en faveur de cet infortuné? C'eſt

peut-être un criminel, mais c'eſt encore un Homme. Les Juges, le Public, perſonne ne veut le trouver coupable. On pouſſe l'indulgence juſqu'à lui permettre de récuſer, non un ou deux ſeulement, mais tous ſes Juges, ſans l'obliger à motiver ſa récuſation, & on lui en donne d'autres, qu'il ne peut plus rejetter. Sans une procédure équitable, combien de condamnations plus criminelles que le crime!

Enfin tous les moyens de ſe juſtifier lui deviennent-ils inutiles; les preuves du crime ſont-elles claires; les douze Jurés, ſes Pairs & ſes Juges, proteſtent-ils *unanimement* (car la pluralité ne ſuffirait pas) qu'il eſt coupable; ſa mort eſt prononcée : prononcée, mais non certaine. Une eſpérance lui reſte; il faut que le Roi ſigne, LE ROI. C'eſt un père de famille qui gémit ſur un de ſes enfans qui a mérité la mort; elle eſt ſuſpendue; il y a encore du tems pour la miſéricorde.

Savez-vous pourquoi les voleurs, en Angleterre, n'aſſaſſinent pas ? C'eſt qu'ils ſavent que le Roi fait grâce au ſimple vol, & qu'il ne veut ni ne peut pardonner l'aſſaſſinat. On aura, dans une ſeſſion, condamné à mort une douzaine de voleurs, le Roi en ſauve la plus grande partie. On en délivre pourtant la ſociété en les tranſportant dans les Colonies, où ils expient leurs crimes dans l'opprobre & les travaux publics ; exemples vivans plus propres à faire impreſſion que la mort d'un moment. Dans les Pays où le voleur de grand chemin n'eſpère aucune grâce, où la roue en fait juſtice, ſon intérêt eſt de tuer ; il le fait pour détruire le témoin le plus redoutable pour lui.

La *roue*... nous laiſſons, diſent les Anglais, ce ſupplice atroce aux Légiſlations barbares, auſſi bien que la torture. Le Coupable, en payant de ſa vie, paye avec ce qu'il a de plus cher.

Quant à la torture ou *queſtion*, ils donnent encore une autre raiſon puiſée dans les Loix Romaines. C'était le ſupplice des Eſclaves : une Nation libre le rejette.

Vous avez, ſans doute, ouï dire, qu'avec tant de douceur les vols ſont très-fréquens dans cette Iſle ; ils ne le ſont pas dans les Provinces ; c'eſt aux approches de la Capitale qu'ils ſe multiplient. Cependant j'ai vu le réſultat de deux ſeſſions, c'eſt-à-dire, de trois mois : quatre voleurs ont été exécutés. Apprenez, du moins, que de toutes les grandes Villes de l'Europe, Londres eſt la ſeule où il ne ſe commette ni meurtre, ni aſſaſſinat. Quand le Citoyen eſt tranquile pour ſa vie, il traite pour ſa bourſe.

J'ai vu l'exécution du Docteur *Dodd*, tous les papiers publics l'ont annoncé. En voulez-vous quelques détails ? Vous y verrez l'humanité à côté de la juſtice juſqu'à la fin. Le Docteur, coupable de

faux, fut amené à la potence dans un carroſſe de deuil, accompagné de trois Conſolateurs, dont l'un Miniſtre de la Religion, les deux autres Parens ou Amis. Le Docteur, arrivé au pied de la potence, monte ſur la charrette patibulaire; c'eſt une néceſſité pour mettre le Patient à portée de l'exécution. Un nuage fond, on le met à couvert ſous un parapluie. Le Bourreau, par une ſorte de reſpect, ne le touche pas; libre de tous ſes membres, il ôte lui-même ſa perruque, pour ſe couvrir d'un bonnet blanc qui deſcend juſqu'au menton. Ses yeux ont vu la lumière pour la dernière fois; mais les Conſolateurs lui parlent encore. Il ignore l'inſtant précis de la cataſtrophe. Déjà la corde paſſée à ſon cou eſt attachée à la traverſe du gibet. L'Exécuteur ne danſera point ſur ſes épaules, ne foulera point ſes mains garotées. Sa ſeule fonction eſt de donner un coup de fouet aux chevaux; la charrette avance, ſe dérobe

ſous les pieds du Patient, qui reſte ſuſpendu; un corbillard de deuil attend ſon corps, & tout eſt fini.

La foule immenſe des Spectateurs s'était flattée d'entendre proclamer ſa grâce. Fils d'un Eccléſiaſtique, il avait reçu une bonne éducation. Jeune encore, il s'était diſtingué dans la carrière des Lettres. Attaché à une Paroiſſe, & devenu Chapelain du Roi, il avait prêché la vertu avec beaucoup d'éloquence. Sans compter les Protecteurs puiſſans qu'il s'était faits, vingt-trois-mille Citoyens faiſaient valoir, dans une Requête au Roi, ſes lumières & les inſtructions qu'il avait diſtribuées au Peuple; mais ſa naiſſance, ſon éducation, ſes ſuccès, ſes lumières ſurtout, & ſes progrès dans la Morale, ont fait obſtacle à ſa grâce, ſur ce principe que, plus un Homme eſt éclairé, plus il eſt impardonnable dans le crime; &, d'ailleurs, ne faut-il pas prouver au Peuple que la Juſtice frappe le crime

par-tout où elle le trouve. Ce Peuple en eut déjà une preuve éclatante, lorsqu'il vit, il y a quelques années, le Lord *Ferrers*, coupable de meurtre, attaché au même gibet qui vient de punir le Docteur Dodd.

Celui-ci laisse une Veuve; que deviendra-t-elle? Vous vous figurez, sans doute, le déshonneur & l'abandon. Erreur. Comme l'humanité s'applique jusqu'à la fin à tempérer la justice, elle règle l'opinion publique. Elle a étouffé le préjugé qui flétrit des innocens. Cette Veuve conservera ses liaisons; son infortune même les resserrera, & les Enfans, s'ils valent mieux que le Père, trouveront des appuis & des amis. Huit jours après l'exécution du Lord Ferrers, son Frère puîné, succédant à ses titres, prit séance dans la Chambre des Pairs.

Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaud..

La honte. De qui? De celui-là seul qui le commet. Voilà comme on pense ici; voilà pourquoi aussi il

n'eſt pas rare de voir un Père accompagner ſon Fils au ſupplice pour l'aider à ſupporter ce qu'il a mérité. Le jour même de l'exécution du Docteur Dodd, un jeune Homme au-deſſous de vingt ans fut pendu à côté de lui ; & le Père paraiſſait plus conſterné que le Fils. Le Philoſophe même eſt étonné de voir avec quel flegme, quelle tranquilité, des âmes avilies par le vice oſent fixer la mort. J'ai vu, dans une autre exécution, deux Malfaiteurs qui n'avaient ceſſé de lire, de la priſon juſqu'à *Tiburn* (1), diſtance de pluſieurs milles, ſans interrompre leur lecture à l'aſpect de la potence, & attendre ainſi le moment qui allait leur fermer le grand livre de la vie. D'autres ont aſſez de ſang-froid pour haranguer le Peuple. D'après cela, comment la vertu peut-elle frémir, lorſqu'une mort naturelle lui ouvre le tombeau ?

---

(1) C'eſt le lieu des Exécutions dans le voiſinage de Londres.

Vous ai-je aſſez promené dans les Priſons, parmi les Criminels & leurs Juges, ſans même vous faire grâce de la potence ? Convenez que voilà une Lettre bien gaie ; mais ſongez que j'ai mis ſous vos yeux la juſtice & l'humanité. O mon Ami ! depuis que ces Gens-ci nous ont dépouillés dans les deux Indes & en Afrique, nous avons pris d'eux beaucoup de choſes, leurs Jardins, leur Wauxhall, leur Ranelag, leurs Drames bien noirs, leurs terribles Comédies, leur wisk, leur punch, leurs courſes de chevaux, leurs jackets & leurs gageures.

Leur Code criminel, monument de juſtice & d'humanité, méritait peut-être quelque attention ; depuis, ſurtout, qu'il a été rédigé & commenté par M. Blackſtone, célèbre Juriſconſulte, & actuellement l'un des premiers Juges de l'Angleterre. Les applaudiſſemens de ſa Nation l'ont payé de ſes peines : il était à propos de mettre ce

Chef-d'œuvre de Légiſlation ſous les yeux de la nôtre : il fallait traduire : le Traducteur s'eſt trouvé l'année dernière. Cet Homme ſimple croyait bonnement que le Public allait accueillir l'Ouvrage ; que les Prôneurs & les Prôneuſes, ſans en être priés, le prendraient ſous leur protection ; que les Gens de Loi, que les premiers Magiſtrats, principalement, le méditeraient, le confronteraient avec leur Code criminel, qui calomnie de cruauté une Nation douce. Que ſais-je? Il ſe flattait peut-être (car tous les Auteurs ſe flattent) d'une révolution. Vaine eſpérance ; il doute s'il a été lu, & ſon Libraire a juré qu'il ne ſe chargerait plus d'aucun Ouvrage qui tendrait à la réformation des Loix ou des mœurs.

En conſéquence le Traducteur s'eſt déterminé à écrire un Traité ſur le perfectionnement des *Jackets*, d'autant plus excité, que dans le Carnaval dernier il a été frappé de l'effet prodigieux

de ces machines théâtrales. Une farce des plus farces, bien usée, presqu'abandonnée, a repris faveur, la Cour & la Ville y ont accouru ; & pour contenter tant d'Amateurs qui n'avaient pu trouver place, il a fallu pousser les représentations dans le Carême. Dom *Japhet* ne s'attendait plus à tant de gloire, on lui avait donné des *Jackets.*

Finirai-je cette Épître patibulaire, sans vous conter ce qui m'est arrivé hier. C'est la plus petite chose du monde : mais quelquefois les petites aventures renferment une instruction. Je marchais dans une grande rue, en plein jour. Je m'apperçois que mon mouchoir a disparu. Je me retourne, je le vois dans les mains d'une Femme exercée aux tours d'adresse, & mon Domestique aux prises avec elle pour lui arracher son butin. La Femme avance audacieusement pour frapper ; le plus fort recule. Savez-vous pourquoi ? Dans le cours ordinaire des choses, entre deux

Femmes qui ſe battent, il n'y a pas de ſang répandu ; mais l'Homme, plus iraſcible & plus fort, dans ce combat inégal, irait peut-être juſqu'au meurtre. D'ailleurs, qui ſait ſi cette Femme audacieuſe n'eſt point groſſe ? Il n'eſt donc pas permis à notre Sexe de frapper l'autre. L'humanité, en ce cas, a dérogé au droit de la défenſe naturelle. Voilà pourquoi mon Domeſtique ne ſe battait qu'en retraite. Je pouvais faire arrêter l'Aſſaillante. Je pardonnai, au grand regret du Domeſtique, qui, ayant reçu quelques coups, diſait qu'il devait être vengé pour l'honneur des Loix Britanniques. Vous êtes bien heureux de ce qu'on vient m'enlever pour aller voir des Anguilles électriques, apportées de Surinam, phénomène dont je n'ai point entendu parler aux Électriſeurs de notre Patrie. Sans cela, j'allais peut-être vous rejetter dans le labyrinthe des Légiſlations. Je vous laiſſe.

LETTRE IX.

De Londres, le 24 Juin.

VOUS n'êtes pas quitte de l'Eſprit public, dût-il vous ennuyer. Cet Eſprit bienfaiſant ne s'étend pas ſeulement au néceſſaire & à l'utile, il veille encore aux choſes de décoration & d'agrément. Rappellez-vous ces beaux trotoirs où l'on fait ſon chemin avec tant de commodité. Ils ſont ſéparés des maiſons par un foſſé qui laiſſe paſſer le jour aux cuiſines & aux offices au-deſſous du rez-de-chauſſée. Ils ſont ornés d'un grillage de fer, replié en berceau, & de deux pilaſtres de même matière, qui forment une eſpèce d'avant-porte. Joignez à cela ces vitraux ſaillans où un grand commerce étale les richeſſes & le luxe des Arts. Suivez de l'œil des rues allignées qui ſe prolongent ſous cette forme à un,

deux & trois milles, & dites-moi ce que vous en penſez.

En allant & venant, on trouve fréquemment des enceintes, qu'on appelle *court*, cours. Les rues, ou plutôt les corridors qui les traverſent, ſont parquetés de larges tables de pierre, & bordés de boutiques. La nuit y eſt, pour ainſi dire, auſſi claire que le jour. Ni bêtes, ni voitures n'en corrompent la propreté, n'en troublent la tranquilité. L'Étranger, qui veut dormir ou s'occuper en paix, peut trouver à s'y loger.

Tous les quartiers ont des places publiques, moins frappantes par leurs édifices, que par leur étendue. Pluſieurs renferment dans leur centre des boulingrins ou des pièces d'eau, quelques-unes un jardin, d'autres des ſtatues, mais informes & de mauvais goût, excepté celle de l'infortuné Charles I, qui regarde la fenêtre du Palais de Whitehall, par laquelle il ſortit pour paſſer de

plain-pied ſur l'échaffaud. La ſtatue fut renverſée du même coup. On voulait la mettre en pièces & vendre le bronze au poids ; un Particulier l'acheta dans ſon entier & la conſerva. Elle a été replacée à la reſtauration.

Les marchés ſont remarquables par leur grandeur & leur nombre ; les boucheries, les poiſſonneries n'infectent pas, ne déparent pas la Ville.

Il ne faut pas chercher ici ces beaux hôtels, où la fortune des Grands & des Publicains étale toute la magnificence de l'Architecture. Le ſeul, ou peu s'en faut, qui ſe montre avec ambition, c'eſt celui du Lord Maire ; plus qu'un hôtel, c'eſt un palais. On y voit deux ſalles dignes d'une Maiſon Royale; l'une pour des feſtins d'apparat, où le Roi eſt quelquefois le premier Convive ; l'autre pour des bals. Le Lord Maire, ce grand Officier Municipal, préſide à toutes les différentes corporations de Marchands, Artiſans & Apprentifs. Si,

pour

pour vous faire une idée de ſon importance, vous l'aſſimilez au Prévôt des Marchands à Paris : vous êtes bien loin de la vérité, il a des Gardes & des équipages qui annoncent la grandeur. Il exerce une Juriſdiction très-étendue & ſans appel, en pluſieurs cas. C'eſt un uſage que le Roi, à ſon Couronnement, faſſe ſon entrée dans la Cité ; la porte ne lui en eſt ouverte qu'à l'ordre du Lord Maire, dont l'influence ſur la Ville de Londres a plus d'une fois alarmé les Rois.

Le Palais Saint-James, que les Rois habitent, ne préſente que les reſtes d'une vieille Abbaye très-gothique. Inigo *Jones*, Architecte de réputation, avait tracé pour Charles II le plan d'un Palais qui aurait effacé, dit-on, le Château de Verſailles ; mais Charles II n'avait pas les reſſources arbitraires de Louis XIV.

Si les Repréſentans de la Nation n'ont pas été généreux envers leur Roi, ils

l'ont été envers Dieu. L'Eglise de Saint-Paul, la seconde du Monde par sa grandeur, par son élévation, par sa coupole, par les proportions & l'harmonie du tout, mérite la célébrité dont elle jouit. Cependant il n'y a dans l'intérieur ni marbre, ni or, ni statues, ni tableaux, ni chapelles décorées, comme dans Saint-Pierre de Rome. Un seul autel, d'une noble simplicité, en fait toute la parure; & ce qui est peut-être aussi remarquable que l'édifice même, c'est que l'Architecte, le Chevalier Christophe *Wren*, n'avait jamais voyagé dans les Pays où sont les grands modèles. On dirait que son génie aurait créé l'Architecture, si la Grèce & l'Italie ne l'eussent prévenu. Il était peut-être inutile de lui consacrer un tombeau que l'on voit dans les vastes souterrains de l'Eglise. L'inscription qu'on y lit, en la plaçant dans la grande nef, aurait suffi:

Monumentum quæris, circumspice.

Vous cherchez un Monument à sa gloire,
Regardez tout autour de vous.

Informez-vous de ce qu'a coûté Saint-Sulpice ou Sainte-Geneviève de Paris, vous aurez le plaisir de comparer. La dépense pour Saint-Paul, y compris même les logemens des Chanoines, leurs stalles, & douze cloches, fut mise sous les yeux du Parlement, en 1711, devinez.... 810, 380 liv. sterl. 4 s. (1).

Les autres Eglises ou Chapelles répandues çà & là dans une Ville où il y a tant de Religions différentes qui ne s'attaquent pas, font aussi un bel effet.

Le *Monument* ainsi nommé est une colonne haute de deux-cents-deux pieds, sur une base proportionnelle. Son sommet figure un vase d'où sort une grande flamme; allusion au terrible incendie qui consuma la Cité en 1660. Quel est

(1) Environ 18 millions monnoie de France.

le Catholique qui lirait l'inſcription ſans frémir? Elle atteſte, en termes emphatiques, que c'eſt la Religion Romaine qui.... Je crains d'achever.... Tout ce qu'il peut faire, c'eſt de douter, c'eſt de nier. Le Monument peut périr. Mais déchirera-t-on ce feuillet de l'Hiſtoire?

Autre genre de décorations : trois ponts, deux ſur-tout de conſtruction récente, qui réuniſſent la beauté à la ſolidité, ſur une rivière majeſtueuſe, trois fois large comme la Seine à Paris; c'eſt dommage que ces ponts n'aient la vue de la Tamiſe qu'à travers une baluſtrade haute de dix pieds. La raiſon que l'on donne de cette hauteur, c'eſt le penchant national au ſuïcide; comme ſi les bords du fleuve, à quatre pas delà, n'offraient pas la même commodité pour ſe noyer.

Malgré les embelliſſemens que je viens de décrire, j'appréhende qu'en réfléchiſſant ſur une Ville où il n'y a

point, ou presque point d'hôtels à citer, point de palais dignes des Princes ou des Rois, point de salles de spectacles qui arrêtent les yeux des Passans, une Ville toute bâtie en briques, ou peu s'en faut, vous ne vous en formiez une idée peu avantageuse.

Mais pensez à l'alignement, à la largeur des rues, à la beauté des trottoirs, aux grillages qui les décorent, aux lampes même qui les éclairent de nuit dans des bocaux de cryftal, illumination qui a un air de Fête continuelle; pensez à des suites sans fin de maisons, dont aucune ne dépare, à la netteté, à l'agréable simplicité de tous les quartiers: si les détails ne ravissent pas votre admiration, l'ensemble vous étonnera, vous plaira. On pourrait comparer Paris & Londres à deux tableaux, dont l'un, sublime dans quelques-unes de ses parties, blesserait la vue par un grand nombre de difformités; l'autre, plus simple dans sa composition, avec des traits

plus modeſtes, ſe ſoutiendrait partout.

Si on eût écouté le Chevalier Wren, Londres ſerait la plus belle Ville du Monde. L'incendie qui l'avait ravagée en fourniſſait l'occaſion. Il propoſa l'uniformité ſymmétrique des maiſons, avec des places à diſtances égales, d'autres places encore où chaque Egliſe paroiſſiale ſe ſerait montrée avec tout l'avantage poſſible. Saint-Paul aurait eu une colonnade circulaire, d'après le modèle de Saint-Pierre de Rome : des quais auraient règné ſur la Tamiſe d'un bout de la Ville à l'autre, & le long de ces quais de grandes ſalles d'aſſemblées pour différentes Corporations, avec des magaſins de commerce. L'eſprit particulier s'oppoſa à l'Eſprit public dans l'exécution de ce grand plan. Le droit de propriété eſt bien ſacré, ſans doute ; mais l'avantage commun ne doit-il pas l'emporter, en dédommageant largement les Particuliers? Cepen-

dant la Ville, d'une beauté frappante telle qu'elle eſt aujourd'hui, y ajouterait beaucoup, ſi les Particuliers voulaient revêtir la brique d'un ſtuc durable qui figurerait la pierre de taille, en ſe prêtant à tous les ornemens de l'Architecture, comme on le voit déjà avec applaudiſſement dans certains quartiers.

J'ai vu, il y a quelques jours, tout le Public paré d'un rameau de chêne. C'eſt là fête de l'antique & fameux chêne, qui ſervit d'aſyle à Charles II, après la bataille de Worceſter, qu'il perdit avec le Trône, en combattant contre Cromwell. Il fut nourri dans cet aſyle par une main charitable, durant pluſieurs jours, en entendant le bruit des Soldats ennemis qui le cherchaient. Il revit l'arbre après la reſtauration, il en cueillit quelques glands, qu'il planta dans le parc Saint-James, & qu'il arroſait lui-même. Le chêne royal (c'eſt ainſi qu'on le nomme) ſubſiſte encore

dans la Forêt où il eſt né ; &, pour le garantir des mutilations fréquentes de la part des Curieux, qui en emportaient toujours quelques morceaux, on l'a environné d'un mur de briques. Cette fête doit faire ſouvenir les Rois qu'ils ne ſont pas à l'abri des plus terribles coups du ſort. Adieu.



LETTRE X.

De Londres, le 28 Juin.

PLUS une Ville eſt riche & peuplée, plus elle renferme de Gens fort occupés qui cherchent du délaſſement à la fin du jour, plus auſſi de Gens oiſifs qui ne penſent qu'à jouir de leur fortune. Le plaiſir devient un beſoin pour les uns & les autres. L'Eſprit public, afin de les éloigner de la corruption privée, crapule, lubricité, jeux ruineux, les tourne du côté des amuſemens publics.

Londres a quatre principaux Théâtres : un pour l'Opéra ſérieux ou comique, l'un & l'autre en Langue Italienne : deux pour la Comédie Angloiſe, rivalité utile aux Auteurs, aux Acteurs & au Public. C'eſt au Théâtre de Drury-Lane que le célèbre *Garrick*, Acteur, également applaudi dans la

Tragédie & la Comédie, a fait longtems pleurer & rire une Nation difficile à émouvoir : le quatrième eſt celui où M. *Foote* (1), l'Ariſtophane d'Angleterre, joue, quand il lui plaît, les perſonnes, ſans épargner les Grands & les Miniſtres. Acteur auſſi-bien qu'Auteur, vrai Mime, il parodie tout, l'habitude du corps, le geſte, la voix, la démarche, la façon de ſe mettre. Pendant la dernière guerre, il avait fait une Pièce, intitulée *the Commiſſarys*, c'eſt-à-dire, les Entrepreneurs des vivres, Gens toujours ſoupçonnés, lors même qu'ils ne le méritent pas ; mais ils fermèrent la bouche au Satyrique avec un cadenat d'or. Le Public lui marqua ſon mécontentement par des huées qui l'aſſaillirent ſur ſon théâtre même. Il ſe corrigea ; car bientôt après, dans une autre Pièce qui a pour titre *the Mayor of Garrat*, il joua un Miniſtre-Duc,

(1) Il eſt mort depuis que ceci eſt écrit.

Garde du Sceau privé. Bien des Gens penſent que la Comédie perſonnelle ne peut être tolérée que dans un Pays libre. S'il faut décider la queſtion par l'utilité, la Comédie perſonnelle ſervirait mieux ſous un Deſpote. Un Pays libre a beaucoup de moyens dans ſa Conſtitution pour arrêter les méchans qui abuſent de leurs places. Mais, ſous le Deſpote qui emploie les méchans, il ne reſte qu'une arme, c'eſt de les immoler à la riſée publique.

Nous diſputons aux Anglais la ſupériorité du Théâtre, & eux prétendent l'emporter ſur nous, au moins dans le tragique. Ils ne nous perſuaderont certainement pas, & ils reſteront malgré nous dans leur opinion. Ils ſuivent leur façon de voir & de ſentir comme nous ſuivons la nôtre; ils ſont contens, & nous auſſi. Que faut-il de plus? Ne vaudrait-il pas mieux leur diſputer un autre point? Dans leurs Spectacles tous les Spectateurs ſont aſſis, règle aſſez

générale dans toute l'Europe. Il faut eſpérer que dans la nouvelle Salle qu'on projette à Paris, la fatigue, la compreſſion, l'étouffement, ne gâteront plus le plaiſir.

Je ne compte pas un grand nombre de petits Théâtres deſtinés aux farces, aux Marionnettes, à la Pantomime, aux tours de force & d'adreſſe, plus à portée du petit Peuple, par la modicité du prix, & très-fréquentés. Un Peuple dans l'aiſance ne prend pas ſur ſon néceſſaire pour ſe délaſſer. Sur un de ces petits Théâtres, on voit ordinairement un Marquis Français, toujours aſſuré d'être accueilli, avec de grands éclats de rire.

Je ne m'étendrai pas ſur Ranelag & Waux-Hall, que nous avons naturaliſés chez nous, avec cette différence que dans le Waux-Hall Anglais, on voit cent tables dreſſées pour recevoir ceux qui veulent ſouper. Le centre de ce grand jardin eſt bien éclairé par des pyramides de lampions ſuſpendus aux arbres. L'obſcurité

qui règne au loin, ſcandaliſe ceux qui aiment les mœurs. La foule des équipages qui ſe rendent à ces Spectacles de nuit, qui ne commencent qu'à la fin des autres, devrait, ce ſemble, cauſer des obſtructions dangereuſes. On y a mis ordre par une barrière en longueur qui, en partageant l'avenue, empêche le choc des voitures. Le Carnaval, dans tous les Pays Catholiques, admet des amuſemens extraordinaires, entr'autres des bals parés & maſqués, qui finiſſent au Carême. A Londres, ils commencent en Octobre, & ils durent juſqu'à la prorogation du Parlement, qui n'arrive guères qu'à la fin de Mai.

L'ancien uſage d'Athènes & de Rome d'ouvrir gratuitement les Spectacles, a diſparu avec ces deux Peuples; il y a du moins ici des lieux d'aſſemblées qui favoriſent ceux que l'économie commande : ce ſont des Jardins d'amuſement, répandus dans toute la circonférence de la Ville. Là on ne demande

rien à celui qui veut être ſimple Spectateur; les rafraîchiſſemens qui ſe paient dédommagent le Propriétaire.

A propos de Jardins, on ne s'aviſe pas d'exclure de celui du Roi le plus bas Peuple. Ne ſerait-ce point parce que ce Peuple a des Repréſentans qui le font conſidérer? Le parc Saint-James eſt plus grand que les Tuileries, mais très-inférieur en beauté; il touche à deux autres Parcs, qui forment une ſuite de promenade d'une lieue, juſqu'à Kenſington, autre Jardin Royal planté par le fameux *le Noſtre*. A ſuivre cette promenade dans les Dimanches du Printems, à voir la multitude qui s'y jette, tandis que la multitude ſe montre encore dans la Ville, on riſquerait de prendre une idée exagérée de ſa population; mais ceux qui n'aiment, dans une promenade, que le beau monde, feraient un peu mécontens. C'eſt au Théâtre, c'eſt au Bal qu'il faut le chercher. La Jeuneſſe, les Femmes ſur-

tout, qui ſavent fort bien qu'elles ont tout à gagner par la parure & la danſe, voulaient des Salles de bal. On a ſouſcrit, & le *Panthéon* s'eſt élevé. Le Panthéon de l'ancienne Rome était conſacré à tous les Dieux ; celui-ci à toutes les Grâces. On y voit deux ou trois-cents Femmes, avec des viſages & des cheveux qui ſont à elles. Le ſouper coupe le bal. C'eſt dans une ſalle inférieure, de la même étendue, que le plaiſir de la table ſuccède à celui de la danſe, que l'on reprend juſqu'au jour. Cette ſalle ſubalterne eſt agréablement décorée; mais la ſalle du bal étonne, par la majeſté & la magnificence, les Voyageurs même qui ont beaucoup vu. Ce n'eſt pas tout. Bientôt on a trouvé qu'une Salle unique de bal ne ſuffiſait pas à une Ville auſſi grande : des ſouſcriptions lui ont donné une rivale qui n'eſt pas ſans mérite, *Almak*.

Ceux qui préfèrent les bals maſqués, portent leur argent à *Sohoſquare*, grande

Place bien propre à prévenir les embarras, par la multiplicité de ſes avenues & de ſes débouchés. La cherté des billets (trois guinées) n'empêche pas l'affluence; ce qui paraît indiquer l'opulence publique.

Vous parlerai-je d'un ſpectacle qui révolterait votre ſenſibilité? Des Lutteurs, animés par l'argent, les gageures & les regards publics, ſe portent des coups qui meurtriſſent, qui briſent, qui vont quelquefois juſqu'à la mort dans leurs ſuites. Des jeux ſi cruels s'accordent bien peu avec le caractère d'une Nation qui pouſſe l'humanité juſqu'à la pitié & la douceur pour des Criminels qui ont mérité la mort. Elle avait ci-devant des Gladiateurs. On voyait couler le ſang; & on applaudiſſait comme s'il eût été verſé pour la Patrie. On a compris enfin que ce n'eſt pas en cruauté qu'il faut imiter les Romains. Cette barbarie a ceſſé.

Que le Peuple vuide ſes petites que-

relles journalières à coups-de-poings (c'eſt ce qu'on appelle *to box*, &, en franciſant ce mot, *boxer*); que l'Homme même au-deſſus du Peuple, s'il ſe croit inſulté par le Plébéïen, prenne le même parti, & enfin que le Juge de paix (1) n'en connoiſſe pas, pourvû qu'on n'ait uſé ni d'épée, ni de bâton, contre un Adverſaire qui n'en a point; à la bonne heure. Le riſque n'eſt pas grand; la paix ſe rétablit d'elle-même.

C'eſt pour entretenir la paix avec vous que je vous écris ſi ſouvent & ſi longuement. Adieu.

---

(1) Les Juges de paix ſont des Juges inférieurs qui ont droit de faire arrêter les Gens qui troublent la tranquilité publique; il y en a pluſieurs dans chaque Comté, & ils forment une Cour qui connaît de pluſieurs eſpèces de délits.

LETTRE XI.

De Londres, le 1 Juillet.

IL eſt de la nature de l'Eſprit public de chercher à s'étendre. Il y a long-tems que l'exemple de la Capitale a fructifié dans les Provinces. Oxford, cette Ville des Sciences & des Langues ſavantes, où ſe ſont formés les Addiſſon, les Pope, les Clarke, & les Orateurs qui ont défendu leur Patrie par les armes de l'Éloquence, Oxford renferme vingt Colléges; tous ont été fondés ou ſoutenus par des Particuliers. On ne devait guères, s'attendre qu'un Homme nourri dans les armes, le Colonel *Codrinton*, Gouverneur des Iſles ſous le vent, ſacrifierait quatre-cents vingt-mille livres de notre monnoie à l'avancement des Sciences.

Outre ce grand nombre de Colléges qui forment l'Univerſité & la Ville, il

y a des édifices plus modernes qui tiennent aux Sciences.

Un Théâtre qui, par sa grandeur & ses décorations, tant extérieures qu'intérieures, présente une magnifique scène, Ouvrage du Chevalier Wren. C'est-là où les exercices littéraires & la distribution des prix jouent leur rôle avec apparat.

Près de-là un *Musæum*, autre ouvrage du Chevalier Wren, où l'on voit une riche Collection de curiosités naturelles & artificielles.

Chaque Collége a sa Bibliothèque. Le Docteur en Médecine *Ratcliff* en a fondé une, dans ces derniers tems, qui s'ouvre tous les jours au Public studieux. Le vaisseau, en forme de rotonde, s'élève sur un ordre ïonique, terminé par un dôme. Deux galeries circulaires, dans l'intérieur, mettent les livres à portée de la main. Ce Palais d'instruction semble surpasser la fortune d'un Particulier, sur-tout d'un Docteur;

mais la Médecine , en Angleterre, eſt très-lucrative.

Le Chevalier Thomas *Bodley* avait déjà enrichi la Ville ſavante d'une Bibliothèque publique. Celle-ci ne ſe fait pas remarquer par la beauté de l'édifice ; mais elle renferme une grande quantité de livres originaux, de manuſcrits rares & d'antiquités grecques. C'eſt-là où l'on voit les fameux *marbres d'Arundel.* Ce n'eſt pas un Savant par état qui en fit faire la recherche, à grands frais, dans l'Iſle de Paros. La fortune s'aſſocie difficilement à la ſcience. Ce fut un Maréchal d'Angleterre, le Comte d'Arundel. Il les plaça d'abord dans ſes ſalles & ſes jardins ; &, après ſa mort, ils ſont devenus un bien public. Peut-être avez-vous oublié leur mérite, tout en vous ſouvenant de leur célébrité. Ils préſentent aux Curieux les principales époques de l'Hiſtoire des Athéniens, depuis la première année de Cécrops, 1582 ans avant Jéſus-Chriſt, juſqu'à

364 avant ſa naiſſance. Les *Prideaux*, les *Selden*, les *Sommaiſe*, les *Voſſius*, ſe proſternèrent en les interrogeant.

En ſortant de cette Bibliothèque, on eſt frappé d'un autre édifice où l'Architecture n'a rien épargné. C'eſt l'Imprimerie du Chancelier *Clarendon*, qui trouva le tems d'écrire un grand morceau d'Hiſtoire, & d'autres Ouvrages de génie, ſans rien ôter aux importantes fonctions de ſa place. Le produit pécuniaire de ſa plume retourna aux Lettres mêmes; car il l'employa à bâtir cette belle Imprimerie qui retient encore ſon nom.

Je vous ai dit que toute la fortune d'Oxford eſt dûe à des Particuliers; il faut dire, pour parler exactement que, dans le cours des ſiècles, quelques Rois ont partagé le titre de Bienfaiteurs avec eux. Jacques II ne l'ambitionna pas. Le Collége de la Madelene a le droit, comme tous les autres, de ſe choiſir un Préſident. La place vaquait. Jacques voulut y nommer. Le Collége réſiſta,

avec les armes du droit, & de la prière, qui fléchit même le Roi des Rois. Le Monarque mit tant d'importance à sa nomination, qu'il alla lui-même l'appuyer de sa présence & de sa colère. Sept Evêques (phénomène assez rare) se joignirent au Collége contre le Roi, & ils aimèrent mieux perdre leur liberté à la *Tour* (1), que de souscrire à cette infraction. Le Prince ne voulait pas voir qu'en préférant le pouvoir arbitraire à la justice & à la bienfaisance, il préparait sa chûte.

Cambridge, autre Université, donne aussi des témoignages de ce que peut l'Esprit public, quand il s'empare des Particuliers. On y compte douze Colléges & deux Bibliothèques publiques. Il est vrai que ces édifices de science ne sont ni aussi nombreux, ni aussi magnifiques qu'à Oxford; mais Cambridge se vante d'avoir ouvert la carrière des

---

(1) C'est la Bastille de Londres.

Sciences au Chancelier Bacon & à Newton. Je vous nommerais le Docteur *Bentley*, & d'autres encore, si les deux premiers pouvaient avoir des égaux. On voit, dans le Collége de la Trinité, la statue de l'immortel Newton, ouvrage d'un Sculpteur qui a fait honneur à la France, *Roubiliac.*

Une émulation des deux Universités pour la supériorité de gloire, alluma une guerre littéraire; des plumes savantes même, qui auraient pu & dû n'écrire que des choses vraiment utiles, s'engagèrent dans le combat.

Pendant la querelle, Thomas *Hobson*, Maître de Poste, construisit à ses frais un aqueduc de trois milles de longueur, pour abreuver l'Université & la Ville, laissant en même tems un fonds pour entretenir cette belle entreprise.

Bristol ne connaît qu'une science, celle du commerce. Elle y a fait tant de progrès, qu'elle donne de la jalousie à Londres. A voir ses rues étroites &

malpropres, la difformité de ſes maiſons, on ne la croiroit pas auſſi opulente qu'elle l'eſt. On dirait qu'elle penſe de même que Rome dans les premiers tems de la République. Il n'y a que les édifices publics à remarquer : une place où l'on voit la ſtatue de Guillaume III, par le fameux *Rysbrac* : un beau quai qui ne finit pas, ſur la rivière de Frome: la Bourſe qui, ſeule, a coûté un million deux-cents-mille livres de notre monnoie; & le tout aux frais de qui? De la corporation des Marchands, ſans le ſecours du Tréſor de l'Etat.

L'un d'eux, Edouard *Colſton*, a fait un grand nombre de fondations dans la Ville, parmi leſquelles une Ecole pour inſtruire quarante jeunes Garçons dans l'écriture & l'arithmétique, Séminaire de commerce, & un Hôpital qui lui a coûté 600, 000 livres.

On verſe encore à Plymouth, grand Arſenal de Marine, des larmes de reconnaiſſance ſur le tombeau de l'ingénieux

M. *Winſtanley*.

Winſtanley. A l'entrée du Port eſt un rocher fameux par des naufrages; la baſſe-mer le laiſſe nud, la haute le couvre. Il entreprit d'y placer, à ſes frais, un fanal, qui demandait une grande maſſe de bâtiment de la plus forte conſtruction. Le Public déſeſpérait du ſuccès. L'Entrepreneur exécuta. Il ſouhaitait, en quelque façon, une tempête extraordinaire qui mît à l'épreuve la ſolidité de l'ouvrage, elle ſe montra; & à ſon approche il alla, plein de confiance, la braver ſur le Fort qu'il avait élevé. L'ouvrage & l'Ouvrier périrent; mais l'admiration & la reconnaiſſance reſtent.

Vous n'iriez pas chercher la bienfaiſance patriotique dans les Douanes, revenez de votre préjugé. Le Corps des Marchands, en 1738, à la vue de la population qui s'augmentait de jour en jour, comme cela arrive dans les Villes de commerce, vota pour un nouvel Hôpital. Les contributions

volontaires furent abondantes. John *Elbridge*, Contrôleur de la Douane, envia aux Commerçans l'honneur de faire le bien commun, par une largesse qui réconcilia le commerce avec le fisc.

L'Esprit public met aussi beaucoup d'activité dans les choses d'agrément. *Bath*, si renommé par ses eaux thermales, était, au commencement de ce siècle, la plus misérable bicoque du Royaume. Point de maison qui pût recevoir des Personnes un peu accoutumées aux aisances de la vie. Aucun de ces amusemens qui deviennent si nécessaires à des Gens qui vont chercher la santé, ou à ceux qui veulent l'user par les plaisirs. Bath, en un mot, n'avait d'une Ville que le nom. Ses carrières d'une belle pierre, chose assez rare en Angleterre; ses maisons, ses rues, ses édifices publics, sa population, en ont fait, en peu d'années, une des plus belles Villes & des plus

riantes, par l'aſſemblage des plaiſirs. Voulez-vous une faible eſquiſſe des édifices publics?

Il y a cinq ſalles d'aſſemblée: l'une qui touche les eaux que l'on y boit, l'autre eſt deſtinée au thé, une troiſième au bal, la quatrième au jeu, la cinquième à la converſation. Joignez-y celle du Théâtre. Toutes, d'une grandeur proportionnée à l'affluence qui veut s'amuſer, plaiſent par les décorations même. Que manque-t-il? Un Jardin public. Il y en a un qui flatterait votre goût, par ſon étendue & ſa compoſition.

Le Voyageur, en parcourant la Ville, eſt ſurpris de trouver trois places qui feraient honneur à la Capitale d'un grand Royaume: le carré de la Reine, orné d'un obéliſque au centre, de ſoixante-dix pieds de hauteur: le croiſſant royal, formé elliptiquement d'édifices ſymmétriques, d'ordre ïonique: le cirque, ſur-tout, où les trois ordres

ſe montrent dans de belles proportions.

Rien de tout rela n'exiſtait en 1710, lorſque M. *Nash*, dont le nom ne périra pas, ſe mit en tête d'être Créateur. Il employa les ſouſcriptions avec ſon génie ; & à ſa mort, en 1761, ſa Ville était floriſſante, ou peu s'en fallait, comme elle eſt aujourd'hui. Dans ſa jeuneſſe, il avait eſſayé de la robe & de l'épée ; mais il s'apperçut qu'il était né pour créer & gouverner. Son Trône (car on l'appellait le *Roi de Bath*) n'était pas fondé ſur des impôts forcés, mais ſur des tributs volontaires. Il ne ſe contenta pas de bâtir ſa Ville, il en fut le Légiſlateur ; & tous ſes réglemens pour le bon ordre, la décence, l'avantage des riches & des pauvres, ſont encore reſpectés & ſuivis. Ses Succeſſeurs ſe contentent du titre modeſte de Maître des cérémonies. C'eſt la République buveuſe & joyeuſe qui l'élit ; & la place, quoiqu'elle de-

mande beaucoup de ſoins & de dépenſe, eſt fort briguée ; car elle vaut quinze-cents guinées.

Que diriez-vous, ſi je vous prouvais que les Anglais portent cet eſprit public hors de leur Patrie même ? Il y a une Ville en France où ils paſſent & repaſſent fréquemment : c'eſt Calais. On y trouve une Auberge telle qu'on en voit peu dans le reſte de la France : belle façade, deux grandes cours & baſſe-cour, jardin, ſalle de Comédie, logemens nombreux, propres & diſtribués avec entente. Eh bien ! ce ſont les Souſcriptions Anglaiſes qui l'ont bâtie en place d'un chétif cabaret incendié. Le Propriétaire bénit tous les jours l'incendie & les Anglais. Le peuple, toujours amateur du merveilleux, prétend que cet heureux Propriétaire a trouvé un tréſor dans les fondations.



LETTRE XII.

De Londres, le 3 Juillet.

EN réfléchiſſant ſur tout ce que je vous ai dit de l'Eſprit public, n'allez pas croire que cette Nation en ſoit plus ſuſceptible que toute autre. On fait, à peu-près, des hommes tout ce qu'on veut, quand on ſait les gouverner. Si le Gouvernement fait ſon point capital de la fiſcalité, alors le particulier ne penſe qu'à ſe conſerver, ſans ſe mettre en peine du ſalut des autres. Mais le Gouvernement montre-t-il une ardeur conſtante pour le bien public : ce feu ſacré s'allume dans tous les cœurs, & il s'entretient par la belle paſſion de la gloire. La Peinture & la Sculpture ont placé M. Nash, dont je vous ai parlé, dans toutes les ſalles publiques de Bath.

On voit dans tous les Colléges d'Ox-

ford & de Cambridge, les Statues ou les Bustes des Fondateurs & des principaux Bienfaiteurs. Point de Ville un peu considérable, où ce zèle de reconnaissance publique n'ait passé.

Mais c'est à Londres sur-tout qu'il s'est signalé. Tous les grands établissemens conservent les noms & les traits de ceux qui en ont fait leur gloire.

Rappellez-vous les Places publiques d'Athènes & de Rome, où le marbre & le bronze faisaient revivre tant d'illustres Citoyens. Vous dirai-je mon rêve de la nuit dernière ? Je remettais au lendemain le reste de cette Lettre. Je me couche & m'endors.

Je vois à Paris dans un cirque (car on fait bien du chemin en songe), je vois Louis XIV en statue, environné d'un grand nombre d'autres simulacres, *Condé*, *Turenne*, *Catinat*, *Colbert*, *Séguier*, *Bossuet*, *Fénelon*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Quinault*, *Lebrun*, *Girardon*, *&c.* Je vois encore sur la

Place de Louis XV, cette Place ſi vaſte & ſi nue, un cercle de Statues qui la circonſcrivent : le Maréchal de *Saxe*, le Chancelier d'*Agueſſeau*, le Préſident de *Monteſquieu*, *Fontenelle*, le tragique *Crébillon*, le comique *Deſtouches*, *&c.* (1) en attendant ceux qui vivent encore, & à qui l'amour-propre des contemporains ne permet pas d'y figurer. A la vue de ces deux Places ainſi décorées, le Public bat des mains ; & je m'éveille.

Londres, non plus que Paris, n'a point encore de Places dans ce goût ; mais à tout évènement, la Bourſe en préſente une image. La cour de ce grand bâtiment raſſemble, au-deſſus des portiques dont elle eſt bordée, les ſtatues des Souverains qui ont le plus favoriſé le Commerce, & celles des Commerçans qui l'ont exercé avec des ſuccès éclatans, & une généroſité patriotique. On voit à côté d'Eliſabeth & de Guil-

(1) Voltaire eſt mort depuis le ſonge.

laume III, Thomas *Gresham* & John *Barnard*, qui n'avaient d'autre nobleſſe que celle de l'Eſprit public. Il eſt vrai que ces ſtatues ne ſont pas honneur à l'Art, mais les yeux Citoyens en ſont contens.

Dans l'Hôtel de la Compagnie des Indes, les Généraux *Procope*, *Lawrence* & *Clive*, reçoivent, pour-ainſi-dire, chaque jour les remercîmens qu'ils ont mérités de cette Compagnie.

L'Abbaye de Weſtminſter, le Tombeau des Rois, eſt un autre céramique dans l'Ordre Religieux. On parcourt les Nefs & les Chapelles de ce grand Temple gothique, au milieu des monumens. A toute heure du jour, des Etrangers les viſitent avec l'envie d'y revenir.

Là les Amiraux, les Généraux, les Magiſtrats, les Orateurs de la Patrie, les Philoſophes, les Poëtes figurent avec les Rois. Ma Lettre deviendrait un livre, ſi je voulais tout détailler.

Voici quelques noms qui ſont de votre connaiſſance. Les Amiraux *Wager* & *Vernon*, le Vice-Amiral *Temple*, le Général *Stanhope*, *Wolfe*, *Shakeſpear*, *Milton*, *Congrève*, *Dryden*, *Butler*, *Newton*. La plupart de ces monumens en marbre choiſi, ſont bien compoſés & bien exécutés : un ſur-tout, c'eſt celui d'une jeune femme. La Mort armée d'un dard, ſort du tombeau pour la percer ; l'époux, la frayeur ſur le viſage, & la prière ſur les lèvres, va au-devant du coup fatal qu'il tâche en vain de détourner. La terreur & la pitié qui l'agitent, paſſent dans l'âme du ſpectateur. Ce chef-d'œuvre eſt d'un Sculpteur Français, que ſa Patrie n'a pas ſçu conſerver : *Roubiliac fecit.* Notre Saint-Evremont dont vous connaiſſez les écrits, tient ſa place parmi les illuſtres morts. Vous ſeriez étonné comme moi de n'y pas voir le très-illuſtre *Pope*. C'eſt qu'on l'a accuſé en Angleterre d'avoir vécu & d'être mort Catholique,

tandis qu'en France un certain Journal, qui eſt bien plus mort que Pope, l'a donné pour un Spinoſiſte. Sottiſe des deux parts.

Aimez-vous les Epitaphes? Voici celle de Newton, qui peſe le Soleil & les Planètes; ou du moins celle que quelqu'amateur de ſa gloire a gravée au-deſſous de la véritable, trop longue peut-être à ſon gré.

Hic jacet Iſaacus Newton.
Si neſcis hunc, abito.

Ci gît Iſaac Newton:
Si tu ne le connais pas, va-t-en.

Celle du Poëte *Gay*, en Anglais, eſt plus polie.

La vie n'eſt qu'un jeu, tout le prouve.
C'eſt ainſi que je le ſoupçonnais,
Lorſque j'en jouiſſais.
A préſent j'en ſuis certain.

Que direz-vous de celle du Duc de Buckingham ?

Dubius, ſed non improbus vixi ;
Incertus morior, non perturbatus.
Humanum eſt neſcire & errare.

Avouez qu'il faut une grande liberté dans une Nation, une grande condeſcendance dans le Gouvernement, & beaucoup de douceur dans les Miniſtres des Autels, pour ſouffrir une pareille Epitaphe dans l'Egliſe la plus fréquentée de la Capitale.

Cromwel y fut enterré avec grande pompe. Exhumé à la reſtauration, il fut traîné ſur la claie & pendu, pour rentrer dans la terre au pied du gibet.

Vous avez peut-être lu ou entendu dire que Mademoiſelle *Oldfield*, cette Actrice ſublime que Londres regrette encore, a un monument dans ce Temple. Elle n'en a point. Il eſt vrai que ſes cendres y repoſent, mais *incognitò*,

& je ne vois pas pourquoi ; puisque dans la suite on a fait l'honneur tout entier à une Actrice qui certainement ne la valait pas. En parcourant ces Tombeaux, j'admirais aussi des hommes, des femmes du peuple qui se les faisaient expliquer avec un intérêt, une vénération qu'on ne doit guères attendre des gens de cette étoffe ; & je m'appercevais que les noms des célèbres morts, ne leur étaient pas inconnus.

Dans nos tems modernes on ne pense guères à exposer des modèles de vertus patriotiques dans les lieux destinés aux plaisirs publics. On le fait ici. Au centre de Waux-hall s'élève un Salon décoré de quatre grands tableaux qui représentent les dernieres conquêtes de l'Angleterre dans les quatre parties du monde, & la Gloire qui distribue des couronnes à tous les Chefs. Ils sont peints à les reconnoître. *Anson*, *Vernon*, *Boscawen*, *Hawke*, *Clive*, *Wolfe*,

Ammerſt, ſemblent dire aux Spectateurs : pour avoir droit de vous amuſer, faites quelque choſe qui nous reſſemble. N'allez-vous point vous écrier qu'un Français doit oublier tous ces gens-là ? Et moi je crie plus haut qu'il faut s'en ſouvenir pour effacer leur gloire.

Il eſt bien plus difficile de glorifier les vivans que les morts. On dirait que les Statues érigées aux vivans vont écraſer les Contemporains. La Grande Bretagne n'a pas cette crainte. Le Lord *Chatam*, qui dans ſon miniſtère, ſous le nom de *Pitt*, ſçut employer les forces Nationales avec tant de ſuccès, a une Statue à Corck (1). Londres lui a dédié en partie un autre monument plus durable encore : c'eſt un Pont récemment conſtruit ſur la Tamiſe. En voici la Dédicace.

L'AN MIL SEPT-CENT-SOIXANTE, AU MILIEU DU FEU DE LA GUERRE, LE LORD MAIRE

(1) Ville d'Irlande.

THOMAS CHITTY, AU NOM DE LA VILLE DE LONDRES, A POSÉ LA PREMIÈRE PIERRE DE CE PONT POUR L'UTILITÉ PUBLIQUE, POUR L'ORNEMENT DE LA CITÉ, ET POUR MONUMENT DE SA RECONNAISSANCE ENVERS UN HOMME QUI, PAR LA FORCE DE SON GÉNIE, PAR LA FERMETÉ DE SON AME, ET PAR LA FIÈVRE DE L'ESPRIT PUBLIC QU'IL COMMUNIQUAIT AUX AUTRES, A RECOUVRÉ, AUGMENTÉ ET ASSURÉ L'EMPIRE BRITANNIQUE EN ASIE, EN AFRIQUE ET EN AMÉRIQUE. LES CITOYENS DE LONDRES ONT VOTÉ UNANIMEMENT, DE NOMMER CE PONT, LE PONT *PITT.*

M. Pitt a-t-il bien fait de changer de nom? Celui ſous lequel on s'illuſtre, eſt toujours le plus beau. Depuis ce tems la révocation de *l'Acte du Timbre* (1), dont l'Amérique Anglaiſe lui fut

(1) Cette invention fiſcale, qu'on nomme ailleurs *papier timbré*, aurait allumé la guerre, que des oppreſſions ſubſéquentes ont réveillée pour le malheur de l'Angleterre & de ſes Colonies.

redevable, lui mérita d'autres honneurs ; des Médailles qui portent ſa tête & cette Inſcription au revers :

A l'Homme qui, après avoir ſauvé la Métropole, a, par ſon éloqnence, conſervé les Colonies.

Quand il fut queſtion de lui donner la Pairie, le Peuple déſiait le Roi de l'élever plus haut qu'il n'était. Mais ſi l'Angleterre ſçait récompenſer, elle ſçait auſſi punir. Le ſupplice de l'Amiral Bing, pour n'avoir pas fait ce qu'il aurait pu faire devant Port-Mahon, jetta dans les opérations ſubſéquentes une vigueur à toute épreuve.

Dans le cours de la même guerre, le Commandant de la Cavalerie Anglaiſe, Pair du Royaume, fut livré à un Conſeil de Guerre, qui le déclara incapable de ſervir. Que lui reprochait-on ? D'avoir manqué de ſubordination au Prince Ferdinand, Généraliſſime. Récompenſer & punir, voilà les deux grands reſſorts pour étendre l'Eſprit public.

LETTRE XIII.

De Londres, le 6 Juillet.

A MON arrivée dans cette Ville, le premier mouvement de curiofité me portait vers les deux Chambres du Parlement. Les Pairs compofent la première. Les Repréfentans du peuple forment la feconde. C'eft le peuple qui élit fes Repréfentans. Chaque Ville, chaque Province a les fiens. Tout Citoyen qui a quarante-deux shillings de revenu en fonds de terre, a droit de fuffrage dans les élections. Mais pour être éligible & repréfenter une Province, il faut avoir fix-cents livres fterling de revenu : trois cents fuffifent à la repréfentation d'une Ville. Je croyais bonnement que la Chambre des Communes s'ouvrait au premier venu. Je me préfente, on me refufe ;

& j'apprends que par une Délibération de fraîche date, les Repréſentans du peuple ne veulent plus d'Auditoire. La démangeaiſon qui me tourmente, s'irrite par la défenſe même. Je m'adreſſe dès le lendemain à un Membre de la Chambre. Il a l'honnêteté de plaider ma Cauſe auprès du *Speaker*, c'eſt-à-dire, l'Orateur qui préſide; & quelques jours après mon protecteur me mène, m'établit dans une galerie tournante, qui peut contenir une grande multitude. J'étais preſque embarraſſé de m'y trouver ſeul; mais encore plus flatté de voir & d'entendre des hommes libres, qui pouvaient, ſans la moindre crainte, s'expliquer vivement ſur les intérêts de la Patrie.

Les cinq-cents-cinquante-huit Membres qui compoſent ce Conſeil national, n'ont point d'habillement uniforme. Chacun ſuit ſon goût. Mais celui qui ne veut pas ſe faire ſoupçonner de corruption, doit éviter la parure. Le

Peuple aime que ſes Repréſentans partagent ſa ſimplicité ; & il croit démêler le parti de la Cour, dans la façon de ſe mettre & les airs un peu Français.

Le ſujet du débat était intéreſſant. Vous ſçavez que la Chambre des Communes tient les cordons de la bourſe publique. Vous ſçavez auſſi qu'on accorde au Roi un revenu fixe pour la repréſentation du Trône, les frais d'Ambaſſades & l'entretien de ſa Maiſon, environ 18 millions 400,000 liv. de notre monnoie ; c'eſt ce qu'on appelle *Liſte Civile.* Il s'agiſſait de ſçavoir ſi dans les conjonctures préſentes on accéderait à la demande du Roi pour une augmentation. Vous auriez vu ſes Commiſſaires ſaluer la Chambre de trois profondes révérences, expoſer l'objet du meſſage, laiſſer ſur le bureau le papier qui le contient, & ſe retirer en réitérant les trois révérences, mais à reculons par reſpect.

Les débats ont été vifs de part &

d'autre. Le parti de l'oppoſition inſiſtait principalement ſur ce que les derniers prédéceſſeurs de Georges III, moins modérés que lui dans leur dépenſe, ſe contentaient pourtant de la Liſte Civile ordinaire. On entrait dans quelques détails, en diſant qu'un Roi qui ne chaſſe point, qui ne bâtit point, qui n'a point de Maîtreſſe, qui vit dans ſa famille avec toutes les vertus de la vie privée, ne pouvait épuiſer la Liſte Civile, qu'en l'employant à corrompre.

Pour moi j'étais là, comme le Payſan du Danube, à attendre ce que le Sénat déciderait. Le Roi a eu raiſon & ſatiſfaction par la pluralité. Mais le feu de l'oppoſition m'a fait comprendre qu'un Roi qui dépend de ſon peuple pour ſes revenus, s'il veut être heureux, doit être économe.

Vous croirez aiſément que j'avais grande envie d'aſſiſter à d'autres Séances ; mais comment le tenter ſans ſe rendre importun, & vrai-

ſemblablement à pure perte. Je ne comprenais pas pourquoi les Repréſentans du peuple, en agitant les intérêts publics, fermaient la porte au public; & comment on le ſouffrait. Un Membre de la Chambre (il faut le nommer par honneur), le Colonel *Lutrell* a fait une motion courageuſe contre cet abus qui pouvait dégénérer en inſtrument de deſpotiſme; & les portes ſe ſont r'ouvertes, avec quelques précautions ſages, pour empêcher la cohue & le tumulte.

La Chambre des Pairs ne laiſſe pas autant de place aux Curieux que celle des Communes. Ce n'eſt qu'un petit parterre borné par la barre où l'on eſt debout, au riſque d'être étouffé dans les grandes occaſions. Il s'en eſt préſenté une, Mylord Chatam, qui, en prenant il y a quelques années le tonnerre de Démoſthènes, avait fait révoquer l'Acte du Timbre, premier ſujet de querelle entre la mère Patrie & la

fille, se flattait encore de les réconcilier dans la crise présente. Il a parlé long-tems ; mais tout ce qu'il a gagné, c'est de montrer un talent éminent qui se soutient encore contre l'âge & les infirmités (1). Il étoit destiné à se distinguer par plus d'un endroit. Créé *Lord* par le Roi, il risquait de perdre la faveur du peuple, objet d'ambition dans ce pays-ci. Le peuple s'est consolé en le voyant rester dans le parti de l'opposition. Il n'était pas le seul Pair à plaider la Cause de l'Amérique. Les Lords *Shelburn*, *Cambden*, *Effingham*, *Abingdon*, le Duc *de Grafton*, le Duc *de Richemont*, joignaient leur éloquence à la sienne, pour n'employer que la douceur. Mais la pluralité opinait à la force. Les Evêques, sous le nom de

---

(1) Il est mort depuis que ceci est écrit. Deux Eglises, la Cathédrale de Londres & le tombeau des Rois, se sont disputé ses cendres. Le tombeau des Rois a eu la préférence.

Lords Spirituels, ont un banc diſtingué à la droite du Trône; mais comme ils ſont ordinairement perſuadés que le Trône a raiſon, à peine prend-on leur avis; on le fait d'avance, & ils ne ſe livrent guères aux diſcuſſions.

J'ai aſſiſté à une autre ſéance, c'était la derniere. Elle eſt toujours très-ſolemnelle par la préſence du Roi. Je croyais voir le local inveſti de Gardes au-dehors & au-dedans. On n'en appercevait pas. La ſalle eſt bien ſimple & trop peu ſpacieuſe pour une aſſemblée ſi nombreuſe & ſi auguſte; mais elle eſt tapiſſée des vertus mâles & patriotiques d'Elizabeth, exemple pour ſes ſucceſſeurs. Le Roi précédé de ſes Hérauts-d'Armes, paré du Manteau Royal, la Couronne en tête, le Sceptre à la main, s'eſt placé ſur ſon Trône, ſous le dais. Deux Lords portaient, l'un ſon épée, l'autre un bonnet, que je prenais d'abord pour le bonnet électoral; mais comme j'ai appris enſuite que ce bonnet

était de la cérémonie, plusieurs siecles avant que la Maison d'Hanover régnât en Angleterre, il faut croire que c'est l'emblême de la liberté, comme en Hollande. Le Grand-Maître & le Grand-Ecuyer, chacun une baguette blanche à la main, figuraient près du Prince; le Chancelier & les grands Juges assis à ses pieds sur quatre grands sacs de laine, matiere plus précieuse que la soie au Commerce d'Angleterre; & c'est pour cette raison qu'elle entre dans la pompe du jour. Les siéges des Pairs sont dans le Parquet; les Députés de la Chambre des Communes avec l'Orateur, étaient debout à la barre qui le termine.

Il n'est plus question dans cette derniere Séance d'aucuns débats; mais seulement du consentement Royal aux Bills qui ont passé dans les deux Chambres. C'est peut-être parce qu'il n'y avoit plus rien à discuter que le nombre des Pairs était si petit; mais en

revanche, beaucoup de femmes qui donnaient à la Séance un air de bal paré. Les Étrangers avaient à se louer de la politesse Anglaise, car on prenait soin de les placer assez près du Trône à droite & à gauche. Le Roi, à la lecture de chaque Bill, a dit par la bouche du Chancelier, *le Roi le veut*; après quoi il a remercié les deux Chambres, & prorogé le Parlement.

Lorsque dans cette auguste séance il est question d'un Bill concernant les subsides, le Chancelier s'exprime en ces termes : *le Roi remercie ses loyaux Sujets, accepte leur bénévolence, & ainsi le veut.* Mais si c'est un Bill auquel le Roi ne juge pas à propos de consentir, le Chancelier dit : *le Roi s'avisera.* Il est assez singulier que le Roi s'exprime en Français dans son Parlement. C'est Guillaume le Conquérant qui a transmis ces formules à ses Successeurs ; & le Juge Blackstone dit à ce sujet : « c'est » la derniere marque qui nous reste de

» notre esclavage, & il est bon que
» nous la conservions ; parce qu'elle
» nous rappelle que notre liberté peut
» périr, ayant été autrefois détruite
» par une force étrangere ».

Autant le Roi est majestueux lorsqu'il représente la souveraineté, ou si vous voulez, comme on l'a dit plus d'une fois en plein Parlement, *la Majesté du Peuple Anglais*, autant il est simple & débonnaire dans sa Cour. Il la tient deux fois par semaine. Le cercle commence à se former vers midi, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Le Roi entre avec le sourire de la paternité, la Reine avec les grâces de son sexe. Tous deux parcourent les rangs alternativement, parlent à chaque individu, avec le secours d'un Nomenclateur, afin de dire à chacun ce qui peut lui convenir, sur-tout si c'est un étranger qui se présente pour la première fois. Personne n'est oublié. C'est une Audience de trois heures.

Dans cette forme de Cour, n'appercevez-vous pas deux avantages pour les Sujets ? Premièrement, il n'en eſt aucun qui ne ſoit flatté de converſer avec ſon Roi ; ſecondement, ſi on a quelqu'affaire délicate & urgente à traiter avec le Prince, quelque grâce à demander, on peut ſaiſir ce moment, ſans paſſer par les filieres des Miniſtres.



LETTRE XIV.

De Londres, le 8 Juillet.

APRÈS avoir vu les Séances des Repréſentans de la Nation, je mettais dans mes projets le ſpectacle des Aſſemblées Municipales. C'eſt à *Guildhall* qu'elles ſe tiennent. Cet Hôtel-de-Ville n'a rien de remarquable que le nombre & la grandeur de ſes ſalles. On y voit deux Géants dans le goût de Saint-Chriſtophe de Notre-Dame de Paris; car dans les ſiècles gothiques la taille giganteſque était en grande recommandation, même dans les Temples.

Il s'agiſſait, dans l'Aſſemblée qui s'eſt préſentée, de l'Election par la voix du Peuple, des Officiers publics de la Ville, *Shériff* (1), *Alder-*

(1) Principal Magiſtrat du Comté. Il eſt à la fois Officier d'adminiſtration & Juge dans cer-

man (1), *Chamberlain* (2). Le Lord Maire eſt arrivé dans un carroſſe à ſix chevaux, reſplendiſſant de dorure, auſſi magnifique que celui du Roi lorſqu'il ſe rend au Parlement. Les emblêmes de la liberté y étaient peints, le cocher & les poſtillons en bleu céleſte & argent. Il s'eſt placé ſur le théâtre, une table devant lui, ſur laquelle était une épée dans le fourreau, & une maſſe énorme pareille à celle qu'on porte devant le Roi. Les Shériffs avec leur triple chaîne d'or, pendante ſur la poitrine, & les Aldermans qui ſortoient de place auſſi bien qu'eux, étaient aſſis aux côtés du Lord Maire, pour aider à recueillir les voix. Les Candidats étaient auſſi ſur le théâtre avec quelques étrangers comme moi.

---

tains cas. Il fait la liſte des Jurés. C'eſt un emploi très-important.

(1) Echevin.

(2) Tréſorier de la Ville.

Le Peuple debout rempliſſait le vaſte parterre.

Pour avoir droit de voter, il faut être *Livery-man*, c'eſt-à-dire Citoyen de Londres & homme libre, ce qui exclut les Domeſtiques, les Apprentiſs & les Mineurs. La manière de donner ſon ſuffrage collectivement pour abréger les longueurs, eſt de lever la main au-deſſus de ſa tête ; & ſi la pluralité n'eſt point aſſez marquée, on a recours au *Poll*, c'eſt-à-dire que chaque Electeur donne ſa voix par écrit. Cela me rappellait les comices de l'ancienne Rome, pour la création de ſes Magiſtrats.

L'Election des Shériffs & des Aldermans, s'eſt terminée en peu d'heures ; mais celle du *Chamberlain* a ſouffert des difficultés, non ſans raiſon. On ne ſaurait trop peſer la probité d'un homme à qui l'on confie les deniers de la Communauté. Deux Compétiteurs ſe préſentaient, l'un deſquels vous eſt

connu par le *North-Briton*, n^{o}. *45*, dont la France même a retenti. Cet homme fut ci-devant la paſſion du Peuple, qui le regarde encore comme ſon Tribun. Il fut Lord Maire malgré la Cour, & il reſte Membre du Parlement qui voulait l'exclure. A ces traits vous reconnaiſſez M. *Wilkes*.

Dans cette conjoncture, le parti oppoſé, qui était celui de la Cour, redoutait ſon éloquence. Trois fois il a commencé un diſcours, trois fois ſa voix a été étouffée ſous les cris & le bruit du parti. Néanmoins quand on eſt venu à voter, le nombre des mains levées a paru deux fois en équilibre. Il a fallu recourir aux voix individuelles par écrit ; & M. Wilkes a manqué la victoire.

Cette défaite ne l'a pas empêché, en quittant la lice, d'être reconduit avec des *huzza* (acclamations) qui ne finiſſaient pas. Étant dans ſon carroſſe, j'en prenais ma part, comme la mouche

du coche. Cet échec ne lui a rien ôté de ſa bonne humeur dans un dîné qui nous attendait à la taverne avec les Chefs des *Livery-men* qui étaient pour lui. Il préſidait dans un fauteuil en face d'un Vice-Préſident, qui l'aidait à faire les honneurs. Le repas a été plus gai que je ne l'imaginais après une défaite; & lorſqu'à la fin de la table, le moment des *toſtes* eſt venu, comme c'était un feſtin d'oppoſition, on a porté la ſanté de tous les Oppoſans, celles du Congrès Américain, du Docteur Franklin, & du Marquis de Noailles.

Il était aſſez ſimple dans la criſe préſente de la guerre Américaine, de toſter notre Ambaſſadeur; mais il ne l'était pas que tous les partis ſe réuniſſent dans ſon éloge. Toutes les fois que j'en étais témoin, je voulais y joindre mon mot, mais on me volait ce que j'allais dire. S'il a prévenu l'âge des Ambaſſades, il doit cet honneur à un mérite précoce. Revenons aux toſtes:

on les accompagnait de huzza redoublés & de battemens de mains ſur la table. Le grand nombre ſerait embarraſſant pour nos eſtomacs Français, tels qu'ils ſont devenus dans ce ſiècle de faibleſſe phyſique. Heureuſement, comme on ſe verſe ſoi-même, on ſe ménage autant qu'on veut.

Je finis, en vous faiſant obſerver que l'Election du Lord Maire reſſemble à celle des autres Magiſtrats ; & on prétend ici que la Cour a bien moins d'influence dans les ſuffrages du Peuple, que dans ceux du Parlement.

Encore un mot ſur les Elections Municipales. Il eſt défendu de refuſer une Magiſtrature, ſous peine d'amende plus ou moins forte, ſelon le dégré de ſon importance. Le Peuple qui a voté regarderait le refus comme une trahiſon. Celui qui refuſerait la place de Lord Maire, ſerait amendé de 500 guinées. Il n'en eſt pas de même des places à la diſpoſition du Roi dans la

Robe, dans l'Epée, ou dans ſon Conſeil. Ce n'eſt pas choſe rare de voir des Hommes d'Etat refuſer ou abdiquer le Miniſtère, lorſqu'ils ne peuvent y ſervir la Patrie comme ils le voudraient. A propos des places qu'on ne peut pas refuſer, la Paroiſſe Royale de Saint-James s'aviſa, croyant faire honneur à Georges I, de le nommer *Marguillier*. Georges s'excuſa. On revint à la délibération; & il fut dit qu'attendu ſa Charge de *Roi*, qui l'occupait tout entier, ſon excuſe était valable.



LETTRE XV.

De Londres, le 11 Juillet.

DANS les Pays où la liberté s'aſſied à côté du Trône, le Trône fait effort contre la liberté, & la liberté contre le Trône. Les Anglais ſe plaignent aſſez ſouvent des attaques Royales, ſans ſe fâcher bien ſérieuſement.

A entendre le parti de l'oppoſition, le Miniſtre qui a été ſi vivement aſſailli dans le *North-Briton*, n°. 45, & qui l'eſt encore journellement, pourrait ſe vanter, comme autrefois Walpol, d'avoir le tarif de toutes les voix néceſſaires pour former la majorité dans le Parlement. Malgré cela, les plus ſages de ce parti diſent qu'ils préférent ce danger à celui d'un Gouvernement abſolu, dans lequel un Miniſtre, même ſous un bon Roi, abuſerait du nom ſacré du Maître pour opprimer les

Sujets. Ils ajoûtent que ceux qui ſe laiſſent prendre à l'appas de l'or, n'ouvriraient pas la main, s'il s'agiſſait de quelque grand échec à la conſtitution. Ils citent à ce propos ce qui arriva au Roi Guillaume III, appellé au Trône par ſes grands talens & le vœu de la Nation: il croyait tenir toutes les volontés dans la ſienne. Il voulut, après la paix de Ryſwick, conſerver les Troupes que la guerre avait miſes ſur pied, & ſur-tout ſes Gardes Hollandais, fidèles Compagnons de ſes travaux, de ſes dangers & de ſa gloire. Il mit tout en œuvre pour gagner la Chambre des Communes : il n'en eut que cette réponſe tranchante, *que la Chambre le ſuppliait de nommer ceux qui lui avaient conſeillé une demande auſſi dangereuſe*. Pour conſerver toute liberté dans la Chambre, il eſt défendu d'y parler du Roi, de faire entendre que telle Délibération lui ferait plaiſir. On crierait *à l'ordre*. Ce cri reſpecté impoſe

ſilence & ramène les eſprits qui s'égarent. Les propos, les procédés dans l'intérieur de la Chambre, ne peuvent être jugés ailleurs. Il y a plus, comme le Préſident eſt expoſé plus que tout autre Membre à la corruption de la Cour, il n'a ni opinion, ni ſuffrage. Enfin, diſent les Anglais, tant que le *Parlement, la liberté de la preſſe*, & la Loi *habeas corpus*, nous reſteront, la liberté nationale ſera en ſûreté; & voici leurs raiſons.

Sans le Parlement point de Loix, point d'argent. Le Roi qui veut étendre ſa prérogative, eſt donc réduit à corrompre; mais l'argent peut manquer; mais le parti de l'oppoſition crie, tonne, & les papiers publics ſont autant d'échos qui répétent les allarmes citoyennes dans toutes les Provinces. Alors la Nation s'éveille & ſe tient ſur ſes gardes: alors des pétitions au Roi de la part des Villes qui ſe joignent à la Métropole. Un Miniſtre, quelqu'en-

treprenant, quelqu'audacieux qu'il ſoit, ſe fatigue dans un chemin ſi dur, ſe rappelle même que le Parlement, qui ne ſe prête pas toujours à la corruption, a fait juſtice plus d'une fois des Miniſtres corrupteurs.

La liberté de la *preſſe* s'étend également à tout, excepté aux Libelles. L'adminiſtration dans tous ſes points eſt ſujette à ſa cenſure, & chacun peut avoir une Imprimerie chez ſoi. Le Docteur Richard *Price* vient de publier un Ouvrage, où il prétend démontrer l'injuſtice de la guerre que la Métropole fait à ſes Colonies; & il ne veut pas qu'on traite de rebelle un Peuple opprimé, qui reprend les droits de l'Humanité. Vous me marquez que tout Paris eſt *inſurgent* : n'eſt-ce point parce qu'il rend hommage à ces droits impreſcriptibles? La liberté de la preſſe a autant d'yeux & de bouches que la Renommée. Elle porte ſes regards & ſes cris de tous côtés. *Robertſon*, dans

ſon Hiſtoire toute récente de l'Amérique, s'eſt aviſé d'écrire que le Gouvernement, dans un grand Etat, doit être abſolu. Auſſi-tôt les papiers publics lui ont dit : l'Empire Britannique eſt un grand Etat. Voyez où vous nous conduiſez. Votre principe a chaſſé du Trône Jacques II, & a mené Charles I ſur l'échafaud.

La preſſe ne publie pas ſeulement des diſcours qui réfutent des principes dangereux, ou qui déchirent le voile d'une adminiſtration vicieuſe, elle produit encore des eſtampes burleſques & mordantes, qui déſignent les Miniſtres injurieux, bien des boutiques en font étalage ; & le Peuple s'en amuſe en s'inſtruiſant de ce qu'il faut craindre.

Vous devinez bien que cette liberté de la preſſe, ſi précieuſe à la Nation, eſt odieuſe à la Cour. Auſſi la Cour a-t-elle voulu dans ces derniers tems, non l'abolir, l'entrepriſe était trop forte ; mais la reſtreindre à certains

égards. Elle demanda que les Pièces de Théâtre ne pûssent être représentées, ni imprimées sans l'approbation d'un principal Officier de la Cour, le Grand-Chambellan. C'était dans la vue d'empêcher les Auteurs Dramatiques de jetter du ridicule sur la conduite des Ministres. La motion fut discutée en Parlement. Tout ce que la Cour put obtenir, ce fut de soumettre la représentation à la censure; mais l'impression est restée libre.

Enfin la Loi *habeas corpus*, cette Loi sacrée qui assûre la liberté corporelle de tous les individus, sert de boulevart à la liberté de la presse, & à celle des opinions vigoureuses dans le Parlement. Sans cette Loi, des ordres particuliers étoufferaient les voix, briseraient la presse. Mais avec le double privilége de tout dire & de tout écrire, les Anglais se croient *aussi libres* que Sparte le fut sous ses Rois.

Il est vrai néanmoins que leur liberté

a couru de grands risques sous certains Rois, & nommément, pour parler des tems modernes, sous Jacques I, Charles I & Jacques II; mais sous Guillaume III, la constitution a repris & même augmenté ses anciennes forces, sans affaiblir le pouvoir légal de la Couronne. Rappellez-vous ce que disait notre Gourville, d'après tous les Anglais qui pensent juste, qu'un Roi d'Angleterre qui est l'homme du peuple, est un grand Roi: mais que, s'il veut être quelque chose de plus, il n'est plus rien.

Je voulais vous écrire quelques lignes sur la Police: le tems me manque, ce sera pour l'ordinaire prochain. Adieu.



LETTRE XVI.

De Londres, le 12 Juillet.

LA liberté eſt ſi précieuſe aux Anglais, qu'ils n'ont pas mis dans leur Conſtitution cette force coactive & dégagée de formes légales que nous appellons *Police*. Ils n'en ont pas même le nom dans leur langue, car le mot Anglais *policy* ſignifie politique & non Police. Qui croirait que dans une ville telle que Londres, au milieu d'un ſi grand peuple, de tant de mouvemens & de paſſions, on puiſſe ſans Soldats, ſans Guet, maintenir un ordre public, au moins égal à celui qu'on voit ailleurs avec tous ces ſecours? Dans toutes les occaſions qui attirent la foule, des *Conſtables*, c'eſt-à-dire, des hommes du peuple, armés de grands bâtons creux, propres à faire beaucoup de bruit & peu de mal, empêchent le

désordre & le tumulte; c'est que dans ces hommes de néant, le Public respecte la Loi. Si un tel homme était insulté, forcé, la punition suivrait de près.

Si cependant il arrive des émeutes, des attroupemens, chose plus fréquente dans les pays de liberté, les Constables ne suffisent plus. Il y a un remède: un Magistrat paraît, lit une proclamation qui déclare que tous ceux qui ne rentreront pas chez eux, seront poursuivis comme perturbateurs du repos public. Cette proclamation est connue d'avance; mais c'est comme si on l'entendait pour la première fois, & rarement elle manque son coup. On dirait que la Loi était oubliée; mais elle se remontre, le respect se réveille.

Au Théâtre point de Gardes. Si la Pièce déplaît, on peut la siffler à discrétion. Cette liberté peut dégénérer en licence; mais il faut considérer en ceci, comme en tout, que si on veut

retrancher abſolument toute licence, il n'y a plus de liberté.

La nuit n'a pas plus de Gardes que le jour, ſi ce n'eſt des Crieurs publics, qui annoncent l'heure en parcourant les rues, une lanterne à la main, qui avertiſſent d'une porte ou d'une fenêtre qu'on aurait oublié de fermer, qui redreſſent un étranger qui ſe fourvoie en voulant regagner ſon gîte, qui ſonnent l'allarme en cas de feu.

Il n'y a pas plus de police ſur les grands chemins que dans la Ville. Point de Maréchauſſée. La Nation, toujours attentive contre toute force que le pouvoir exécutif pourrait tourner contr'elle, aime mieux courir les riſques de ſa bourſe que de ſa liberté. Ne croyez pas cependant, que les voleurs ſoient fort à leur aiſe. Quiconen arrête un a quarante guinées de récompenſe, & s'il eſt queſtion d'un crime bien noir, d'un aſſaſſinat, par exemple, le Shériff en ſème le bruit dans tout le

canton, par des Emiſſaires à pied & à cheval, autoriſés à demander main-forte, en donne avis dans tous les Ports; & il eſt rare que le coupable échappe.

LETTRE XVII.

De Londres, le 14 Juillet.

VOUS me faites trop de remercîmens, mon Ami; je crois en conſcience que c'eſt à moi à vous remercier des Lettres que je vous écris. Savez-vous que ſi je n'avais pas pris cet engagement avec vous, tous les objets que je parcours, paſſeraient comme des ombres. Ma plume, ſemblable à un burin, les grave dans ma mémoire.

J'arrive d'une aſſemblée Religieuſe, où il n'y a ni prières publiques, ni chant ſacré, ni lecture pieuſe, ni cérémonies, ni Autel, ni Prêtre; où, pour

mieux dire, tout le monde eſt Prêtre. Les Diſciples, hommes & femmes, grands & petits, toujours aſſis, immobiles comme des ſtatues, plongés dans le plus profond recueillement, attendent l'inſpiration pour parler. En entrant j'avais le chapeau bas: un Frere s'eſt détaché pour me faire couvrir & aſſeoir. Après une heure de contemplation muette, l'ennui me chaſſait, lorſqu'un Inſpiré s'eſt levé & a parlé, en intercalant à chaque phraſe de profonds ſoupirs & de longs repos. Son diſcours n'a duré que peu de minutes. Il faut que l'inſpiration ſoit plus abondante pour les femmes que pour les hommes; car une Sybille ſexagénaire a parlé pendant plus d'une heure ſur la charité fraternelle. Elle prêchait encore au moment que j'ai pris congé. Vous devinez aiſément que j'étais dans une Egliſe de *Quakers*, Sectaires dont les mœurs, généralement reſpectées, valent mieux que les dogmes. Ils en ont

pourtant un qui leur fait beaucoup d'honneur. C'eſt de ne jamais jurer, pas même en Juſtice, pour ſe faire croire ; la Loi Anglaiſe les en diſpenſe. *Oui* ou *non*, voilà tous leurs ſermens. Mais ils ont un autre dogme qui devrait, ce ſemble, les exclure de toute ſociété politique ; c'eſt de refuſer de ſe battre, quand l'Etat prend les armes. On a ordinairement la complaiſance de les laiſſer moutons, tandis que les tigres & les lions ſe déchirent.

Les *Hernutes* ou Frères Moraves, qui ont eu pour Fondateur le Comte de Sinzindorf ; qui vivent en commun comme les premiers Fidèles ; qui rapportent à la maſſe tout ce qu'ils gagnent, pour n'en tirer que le néceſſaire ; qui ne s'occupent que des Arts utiles, diſputent aux Quakers la réputation de probité, & la confiance publique.

L'Egliſe Anglicane renferme dans ſon ſein beaucoup d'autres Egliſes diſcordantes avec elle & entr'elles pour la croyance,

Les Anabaptiſtes, les Juifs, les Luthériens, les Calviniſtes, les Presbytériens, les Méthodiſtes, grands Partiſans de la Morale ſévère, les Catholiques, que ſais-je? Les Latitudinaires qui, ſous les différens noms d'Ariens, de Sociniens, de Déiſtes, d'Unitaires, ſe contentent, en rejettant la révélation, de reconnaître un Dieu Créateur, Conſervateur, préſent à tout par ſa providence, Rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime ſans cruauté. Parmi ceux-là, les francs Déiſtes ſe diſtinguent par un culte public. Ils ont une Chapelle & une Liturgie compoſée pour leur uſage. Le jour de la Dédicace de la Chapelle, le Docteur *Williams* fit un ſermon qui roulait ſur l'adoration de Dieu, & ſur la bienfaiſance univerſelle. A la ſuite du ſermon, il récita la Liturgie compoſée de chants d'adoration entre le Miniſtre & le Peuple, ſur les perfections de l'Être ſuprême. Ce ſont des Hymnes en vers, tirés des

Poëtes

Poëtes Anglais Thompſon & Milton, avec ſoixante-quatorze Pſeaumes traduits par différens Auteurs. Au reſte, toutes ces Religions, ſi diſcordantes dans les principes, vivent en paix dans la Société, ſous le bouclier de la Tolérance.

Le Gouvernement Anglais fut jadis auſſi intolérant que tout autre. Il en eſt bien revenu. S'il lui reſtait quelque germe d'intolérance, ce ſerait, ſans doute, contre les Catholiques; car l'Angleterre reſte toujours perſuadée qu'ils ont conſpiré long-tems contre ſa Religion & ſon repos. Il eſt vrai que, dans des tems orageux, elle a fait des Loix très-ſévères contre leurs perſonnes; mais ces Loix ſont à préſent comme ſi elles n'étaient pas. Ce que dit, il y a bien des années, le Lord Cheſterfield, le Fontenelle de l'Angleterre, à un zélé Miſſionnaire venant de Rome, eſt encore plus vrai aujourd'hui: « En vain prétendriez-vous ici au plaiſir

» du martyre, il n'y a pas de l'eau à » boire ». Un Catholique, ſans ſe déguiſer, bien connu pour tel, eſt accueilli dans les Arts, dans le Commerce, dans les Sociétés ſavantes, dans les Cotteries, dans les Aſſemblées de plaiſir. Veut-il remplir les devoirs de ſa Religion : outre les Chapelles privilégiées des Ambaſſadeurs, deux Chapelles publiques lui ſont ouvertes. Tout ce qu'on lui demande, c'eſt de ne damner perſonne, comme perſonne ne le damne (1).

C'eſt avec cet eſprit de paix religieuſe que l'Angleterre ſe peuple auſſi bien que ſes Colonies. On compte, dans la ſeule Ville de Londres, plus de

---

(1) Les deux Parlemens, celui d'Angleterre & celui d'Irlande, viennent encore d'étendre la tolérance juſqu'où elle peut aller, en faveur des Catholiques, ſous la ſeule condition de reconnaître, par ferment, le droit excluſif de la Maiſon règnante à la Couronne Britannique.

vingt-mille réfugiés Français, qui vivent des métiers ou du commerce.

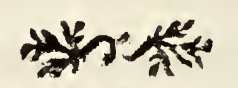
L'Eglife Anglicane n'a que deux Sacremens, le Baptême & la Cène. Elle baptife, elle marie, elle enterre tout ce qui fe préfente aux Paroiffes; & il n'y a qu'elle dont les régîtres faffent foi pour conftater l'état civil des Perfonnes. On fe plaint quelquefois, dans les Pays Catholiques, de la cherté des biens fpirituels; la plainte ferait plus raifonnable ici, fur-tout pour les enterremens, dont les moins diftingués font onéreux: le mort enfeveli dans une chemife, la tête fur un oreiller, eft porté à la Paroiffe dans un corbillar drapé de noir. La chemife, l'oreiller, la draperie, en vertu d'une Loi, doivent être de laine, pour en favorifer les Manufactures.

Au refte, il eft étonnant que dans un pays où le Parlement a le pouvoir légiflatif, & où le Roi eft le Chef de la Religion, on n'empêche pas les morts

d'infecter les vivans, par les inhumations dans les Villes.

Vous allez peut-être me demander comment l'Eglise Anglicane se conduit avec les mourans de sa Communion. Si un mourant demande la Cène, il fait une œuvre édifiante. S'il ne la demande pas, il ne scandalise personne. O mon Ami! vivez long-tems dans la vertu. *Amen.*

J'oubliais de vous dire que le Dimanche est observé ici avec la ponctualité la plus religieuse. Point de Spectacles, point de Jeux, pas même les plus innocens dans les maisons du peuple. Celui qui oublierait le Samedi sa provision de pain ou de viande, irait frapper en vain à la porte du Boulanger ou du Boucher. Cette sévérité est supportable dans les Religions qui n'ont, pour toutes Fêtes, que le Dimanche.



LETTRE XVIII.

De Londres, le 16 Juillet.

VOUS me marquez dans votre dernière Lettre une grande ſurpriſe de la façon dont le Parlement d'Angleterre traite les Miniſtres d'Etat dans les conjonctures préſentes. Ajournement pour rendre compte de leur adminiſtration, dès le commencement de la guerre avec les Colonies, ſarcaſmes humilians, reproches amers, accuſations capitales, menaces foudroyantes à la face du Public. Ce tonnerre qui gronde ſur leur tête, ne les effraierait peut-être pas, ſi le Roi pouvait en arrêter le coup : vains efforts, ſi le Parlement décidait leur perte. Les exemples n'en ſont pas rares dans l'Hiſtoire de la Nation. Votre étonnement vient de ce que dans les pays d'obéiſſance paſſive, le Miniſtre ne répond de ſa conduite qu'à la Cou-

ronne. Dépoſitaire du pouvoir abſolu, il diſpoſe de tout, ſans craindre les contradictions. Tout plie ſous celui qui ne peut plier que ſous le Maître; & s'il vient à montrer ſon incapacité ou à déplaire, une retraite dorée le conſole.

Il n'en eſt pas de même ici. Je me ſouviens qu'à mon premier voyage à Londres en 1765, le Lord *Bute*, placé à la tête des affaires, par la Princeſſe de Galles, mère du jeune Roi, après une paix avec la France, auſſi honorable qu'avantageuſe pour l'Angleterre, ne put tenir contre le parti de l'oppoſition qui ne la jugeait pas telle, contre les cris du peuple & contre les placards. Il chercha un aſyle dans les Provinces du Nord.

Le fameux Pitt, qui par ſon génie avait amené tous les ſuccès de la guerre, fâché de ce qu'on bornait l'étendue de ſon plan, était encore plus mécontent de cette paix. Encore une campagne,

diſait-il, & nous enlevons aux ennemis ce qui leur reſte dans l'Amérique, & nous anéantiſſons leur marine. N'étant point écouté, il avait abdiqué le Miniſtère; mais, après la fuite du Lord Bute, il fut convié à reprendre le timon de l'Etat.

Je vis alors ce qu'on voit rarement dans les autres Monarchies : un Sujet ſe refuſer opiniâtrément aux preſſantes invitations de ſon Roi, aux prières de la Princeſſe, mère du Roi, aux Supplications (le terme n'eſt point trop fort) du Duc de Cumberland, oncle du Roi, & reſter froidement dans ſa campagne. Cet abandon des affaires publiques aurait fait tort à ſon grand caractère, ſi quelques mois après il n'avait reparu au Parlement pour venir au ſecours des Colonies qui gémiſſaient ſous l'Acte du Timbre, dont il perſuada la révocation.

Je ne ſais quelle étoile me conduiſait à Londres, pour être témoin des orages

qui fondaient ſur les Miniſtres. Le Duc de Bedfort s'y trouva expoſé, ne ſachant trop où ſe mettre à couvert. Vingt-mille Ouvriers en ſoie, frémiſſant contre lui, parce qu'ils le ſoupçonnaient de favoriſer ſecrettement l'introduction des Soieries de France, moins chères que celles d'Angleterre, s'attroupèrent, arrivèrent au Parc Saint-James avec un Drapeau noir & tambour battant, pour frapper les yeux & les oreilles du Monarque. De-là ils marchèrent au Parlement aſſemblé, ils rencontrèrent le Duc, ils couvrirent ſon carroſſe de boue, coupèrent les traits des chevaux, & le laiſſant dans cette poſture, ils coururent à ſon Hôtel, en caſſèrent les lanternes, briſèrent les ornemens de la façade, & travaillèrent à démolir. Des troupes ſurvinrent pour impoſer à cette multitude; mais comme elles ne peuvent agir contre le Peuple, qu'aux ordres d'un Magiſtrat, elles reſtèrent immobiles; & les mutins,

ſe contentant pour le moment d'une inſulte bien caractériſée, mirent eux-mêmes des bornes à leur vengeance, en ſe retirant avec beaucoup de ſang-froid. Néanmoins dès le lendemain les attroupemens recommencèrent & durèrent jusqu'à ce que des Députés de la Chambre haute vinrent les aſſurer que le Parlement allait s'occuper ſérieuſement de leurs plaintes; & ils ne s'appaisèrent entièrement qu'en voyant tous les Seigneurs prendre le *gala* en Etoffes de Manufactures Anglaiſes, le 4 Juin, jour de l'anniverſaire de la naiſſance du Roi.

C'était, à cette époque, une guerre déclarée contre les Miniſtres. Le Lord *Halifax* avait fait décréter, arrêter & conſtituer priſonniers l'Auteur, l'Imprimeur & les Colporteurs du *Monitor*, feuille hebdomadaire qui ne l'avait pas ménagé. Le banc du Roi avait jugé la procédure légale. Mais on avait détenu les Accuſés, ſans les interroger dans

le tems prefcrit par la Loi. Prenant le Miniftre à Partie, ils portèrent l'affaire au Tribunal des Plaids communs, qui condamna le Miniftre à trente-mille livres d'amende à leur profit. Sa chûte fuivit de près.

Ce fut une culbute générale de Miniftres qui pouvait amufer ceux qui ambitionnaient leurs places : car enfin il faut que le Miniftère foit une bonne chofe ; puifqu'ici même, malgré tánt de défagrémens, difons plus, malgré le rifque d'y laiffer fa tête, il ne ceffe pas d'être recherché. O mon Ami! difait un bon Quaker, nous fimples Spectateurs au parterre, tandis que les Miniftres agiffent fur le Théâtre, béniffons-les, s'ils font bien ; & s'ils font mal, béniffons-les encore, de crainte qu'abandonnés de Dieu, ils ne faffent pis.

LETTRE XIX.

De Londres, le 18 Juillet.

Les idées des Anglais ſur la Royauté ſont aſſez ſingulières. Ils diſent que la puiſſance Royale ne vient pas plus de Dieu que celle d'un Lord Maire ou d'un autre Magiſtrat; qu'il y a dans la nature des Monarchies un contrat tacite d'obſervation des Loix de la part du Monarque, & de fidélité de la part des Sujets; que ſi le Monarque déchire le contrat, les Sujets ne ſont plus liés. Ils reconnaiſſent, à la vérité, un droit héréditaire à la Couronne, mais toujours ſubordonné à ce contrat originel. Ils ſoutiennent, par exemple, que Guillaume III, appellé par la Nation, était Roi auſſi légitime que Jacques II l'avait été par la naiſſance, mais rejetté par la violation des Loix. Ils ajoûtent que la Nation n'eſt point au Roi, mais le Roi

à la Nation ; que le Roi n'eſt pas Légiſlateur, mais Exécuteur & Gardien des Loix faites en Parlement ; qu'il ne peut pas impoſer la Nation ſans le conſentement de ſes Repréſentans ; & qu'elle eſt en droit de lui demander compte de l'emploi des tributs.

Que penſez-vous de ces principes mal-ſonnans, offenſifs des oreilles Royales, ſentans l'erreur pour ne pas dire erronnés, & dignes de toutes les cenſures de la haute politique ?

Les Anglais ſe conduiſent en conſéquence de ces principes. On garde au *Muſæum*, dépôt public, l'original de la *Grande Charte*, monument de liberté qui a commencé à donner cette tournure aux eſprits.

On y voit auſſi un beau buſte de Cromwell, & en regard celui de Milton ſon Apologiſte. Cet honneur n'eſt pas le ſeul qui reſte au meurtrier de Charles I. Il y a dans ce même dépôt un Médaillier où les monnoies

du Protecteur roulent avec celles des Rois; & on les trouve dans la suite des Médailles données au public par la Société des Antiquaires. Qu'on ouvre les Almanachs usuels, on lit dans la liste des Rois le nom du Protecteur.

Vous savez que Richard son fils, descendu du Trône pour le rendre à Charles II, vécut tranquile & considéré jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. L'Histoire nous apprend encore que son beau-frère *Wilkins*, devenu dans la suite Evêque de Chester, n'en fut pas moins cher à son Diocèse. En voulez-vous plus? *Fairfax* & les autres Chefs du Parti Républicain ont survécu au rétablissement de la Royauté, sans s'appercevoir que le Public fût changé à leur égard; & j'ai vu moi-même à la Cour la Femme d'un Pair, petite-fille de Cromwell aussi honorée que toute autre du même rang.

Comment concilier tout cela avec la Fête annuelle du martyre de Charles I,

expiation ſolemnelle à laquelle le Parlement aſſiſte en Corps? Si Charles fut martyr, la Nation, ce ſemble, aurait dû avoir en horreur & flétrir, non-ſeulement la mémoire du Régicide, mais encore l'exiſtence de tous ceux qui lui appartenaient, ou qui avaient concouru au crime. Vous me donnerez le mot de cette énigme à mon retour.

En attendant, voici ce que j'entends dire : Cromwell, cet Homme extraordinaire, nous a fait ſentir nos droits, nos libertés, nos forces, nous a ouvert toutes les ſources du grand commerce, nous a frayé la route à l'empire de la Mer, pour nous mettre en état de diſputer la prépondérance ſur terre. Le bien qu'il nous a fait a jetté un voile ſur le ſang qu'il a verſé.

Les idées de ces Inſulaires ſur la Royauté, les bornes dont ils la circonſcrivent, font dire aux Adorateurs du pouvoir abſolu, que le Trône de la Grande-Bretagne n'eſt pas un objet

digne d'ambition pour une âme élevée. Il eſt vrai que celui qui s'y aſſied, ne peut attenter ni à la propriété, ni à l'honneur, ni à la liberté, encore moins à la vie du moindre de ſes Sujets. Les coups d'autorité ſont hors de ſon pouvoir.

Il eſt vrai encore qu'il ne ſaurait miner les fortunes particulières par des impôts arbitraires, ni alarmer toutes les maiſons par les dépenſes de la ſienne. Il trouverait dans ſon chemin une conſtitution plus forte que le Roi.

Mais toutes les places dans l'Egliſe, dans la Robe, dans le ſervice de mer & de terre, toutes les diſtinctions, tous les honneurs, toutes les grâces, ſont à ſa diſpoſition. Ses mains, liées pour faire le mal, ſont toujours libres pour faire le bien. Si quelque Nation trouve que ce n'eſt pas aſſez pour un Roi, elle a mauvaiſe grâce à ſe plaindre, lorſqu'elle ſouffre. Adieu.

LETTRE XX.

De Londres, le 19 Juillet.

En relisant votre dernière Lettre pour vous répondre, je vous vois dans la persuasion que mon séjour en Angleterre m'en fait parler la Langue, au moins comme les Anglais parlent la nôtre. Vous me faites trop d'honneur. Il y a long-tems, vous le savez, que mes yeux l'entendent; mais ma langue & mes oreilles ne l'entendent pas. Les Anglais, pour faire disparaître la dureté de leur Langue, qui abonde en concours rocailleux de consonnes, les escamotent. Ils sifflent plus qu'ils ne prononcent, ce qui met dans leur prononciation un plus grand éloignement de l'orthographe, qu'il n'y en a peut-être dans toute autre Langue, dans la nôtre même, où cet éloignement est très-marqué. De-là vient qu'il est plus

aisé d'apprendre l'Anglais par les yeux, que par les oreilles & la langue.

Si j'avais bien mis dans ma tête de le parler & l'entendre, je dis entendre par l'oreille, devinez ce que je ferais. Ce que fait un Français de ma connaissance ici présent; j'irais tous les jours à l'école, j'entendrais les leçons des Enfans, & je lirais à mon tour, sous la Direction d'un bon Maître. Le vieux Caton, à l'âge de quatre-vingts ans, apprit bien la Musique, afin de ne pas vivre un jour sans rien apprendre.

Je prévois ce que vous allez me dire: les conversations journalières ne suffisent-elles pas pour former cette habitude? Elles suffiraient peut-être à la longue; mais elles n'existent pas. On ne nous parle que Français. Le Français entre dans toutes les éducations au-dessus du Peuple. C'est le privilége de notre Langue; on la parle couramment dans toutes les Capitales, dans toutes les Cours de l'Europe. Nous

devons originairement cet honneur aux grands Écrivains du ſiècle de Louis XIV. Nous le devons encore à l'éclat de ce règne en pluſieurs autres points : magnificence de Cour, glorieux monumens des Arts, victoires ſur terre & ſur mer, prépondérance en Europe. Tout cela répandait au-dehors l'admiration générale. On voulait connaître une Nation ſi célèbre, la voir de près, l'étudier ; on apprenait ſa langue. Plût au Ciel qu'une autre cauſe n'y eût pas concouru ! Nous aurions encore parmi nous les enfans de tant de Français réfugiés, qui par leur diſperſion ont porté notre langue, nos Arts & notre Commerce chez l'Étranger.

La plupart des moyens qui ont propagé notre Langue dans le dernier ſiècle, agiſſent dans celui-ci ; & pour ne parler que des grands Écrivains, qui eſt-ce qui nous les conteſtera, ſi ce n'eſt la rivalité étrangère, ou l'envie nationale?

Les Anglais ſont un peu bleſſés de

ce que nous n'apprenons pas leur Langue comme ils apprennent la nôtre. Ils prétendent que *Newton*, *Locke*, *Shakeſpear*, *Milton*, *Congrève*, *Addiſſon*, *Pope*, méritent bien autant d'être lus dans leur Langue, que *Boſſuet*, *Paſcal*, *Fénelon*, *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Boileau*, dans la nôtre. Je leur dis, pour les appaiſer, que depuis quelque tems nous nous évertuons, que déja pluſieurs Gens de Lettres ſavent leur Langue; que des femmes même s'en donnent la peine: mais ſe répandra-t-elle autant & auſſi promptement que la nôtre? Le Ruſſe même, civiliſé depuis deux jours, la parle. Le projet de *Leibnitz*, pour une Langue univerſelle, paraît réaliſé; privilége que n'a pas eu la belle Langue des Romains, qui n'eſt pas vivante en Italie même. Recevez donc mes ſalutations, comme à l'ordinaire, dans notre Langue.

LETTRE XXI.

De Londres, le 20 Juillet.

VOUS me queſtionnez ſur la proſpérité de l'Angleterre. Quand je veux eſtimer le bonheur d'une Nation, je conſulte l'aiſance publique, non dans une Capitale, où l'éclat du luxe couvre bien des misères ſecrettes ; mais dans les Campagnes, où tout eſt à découvert.

Si, au lieu de maiſons, je ne vois que des cabanes conſtruites de boue & de chaume, perméables aux injures de l'air ; ſi l'intérieur n'offre à mes regards que l'obſcurité, la malpropreté, preſque point d'uſtenſiles, du mauvais pain, quelques fuits de rebut, l'eau pour toute boiſſon, la pâleur & la maigreur avec l'excès du travail ; ſi outre cela les animaux de labour & les troupeaux languiſſent avec le Cultivateur,

je prononce que ce Peuple ne connaît pas l'aiſance, n'eſt pas heureux.

Si, au contraire, dans des maiſons commodes, j'apperçois de bons meubles, des vêtemens bien conditionnés, des proviſions de linge, des nourritures & des boiſſons ſubſtantielles qui attendent le Cultivateur à la fin de ſon travail; ſi lui, ſa famille & ſes animaux affichent l'embonpoint & la vigueur, que faut-il conclure ?

Voilà, mon Ami, ce que j'ai vu généralement, je ne dis pas, aux environs de cette Capitale, il n'y aurait pas de quoi s'émerveiller; mais dans une tournée de plus de cent lieues, mais même dans les chemins de traverſe, où le Payſan ne trouve pas tous les avantages des grandes routes. On le voit ſur les chemins conduire ſa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais ſur un bidet hors de l'attelage, vétu d'un bon drap, ſous une redingote, avec des bottines propres.

Tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

J'ignore ce qui se passe en Ecosse & en Irlande. Mais pour l'Angleterre, quelqu'un bien instruit m'assûre que le nombre des Laboureurs qui comptent deux-mille, quatre-mille, six-mille livres de produit net, argent de France, est incroyable, & qu'on en voit dans le Comté de Kent qui tirent de leurs terres jusqu'à vingt-quatre-mille livres. La multitude, sans doute, est bien éloignée de ce point de fortune. Mais du moins parmi les moins fortunés, on n'apperçoit pas les étendards de la misère : point de haillons, point de sabots, point de visages faméliques, point de ces lamentations de mendicité qui déchirent le cœur du Voyageur sensible. L'extérieur seul des habitations bâties de briques, couvertes de tuiles & à croisées vitrées, annoncent l'aisance dans l'intérieur.

Cette aiſance publique a pluſieurs ſources. La principale eſt l'Agriculture, puiſque tout vient de la terre. La terre ne repoſe pas ici. Tous les ans elle rapporte ; ſi ce n'eſt du froment, c'eſt quelqu'autre menu grain ou légume. Point de jachères. Cet uſage mérite un examen bien approfondi de la part des autres Nations ; & il faut ſavoir gré à la Société libre d'émulation qui vient de ſe former à Paris, d'avoir propoſé un prix ſur les moyens de diminuer ou de ſupprimer les années de jachères. Si elle peut venir à bout de perſuader à la France que le vrai repos de la terre eſt le changement de productions, elle aura plus fait que ſi elle ajoutait une Province à l'Empire Français.

Avant le règne d'Elizabeth, l'Angleterre achetait une grande quantité de bled. Dans ce ſiècle elle en a exporté pour des ſommes immenſes ; & on n'oublie rien pour ſoutenir l'Agriculture dans cet état floriſſant. Il y avait

dans plusieurs de ses Provinces de grandes étendues de terres crayeuses qui restaient en friche. Des troupeaux de moutons, en parquant jour & nuit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & les travaux du Laboureur, les ont approchées des champs les plus féconds. Toute amélioration, loin d'être un prétexte à un surcroît d'impôt, est récompensée par une Société d'encouragement.

On écarte de l'Agriculture, tout ce qui pourrait la retarder. Point d'impôts arbitraires, nulles plaintes sur la manière dont ils sont assis & perçus, nulle exemption; la Noblesse & le Clergé sont au niveau du Peuple. Les objets de luxe sont chargés, les terres scrupuleusement ménagées; des haies & des arbres élevés qui entourent tous les héritages, garantissent les productions des mauvais vents & d'autres accidens. La chasse ne nuit point ici aux moissons. Elle est de droit public sur

toute

toute terre pour quiconque a deux-mille livres de rente ; mais , prohibée au commencement de la végétation, elle ne s'ouvre qu'au premier Septembre après la récolte. Les premiers Rois Normands, les Princes de leur ſang, & d'autres grands Seigneurs bien imbus des principes de féodalité, avaient englobé dans leurs *plaiſirs* une grande partie du Royaume. Avec le tems les Loix anglaiſes, plus fortes que les Grands & le Roi, ont remédié à ce mal.

La multiplication des Animaux eſt en raiſon de la fécondité de la terre; & les Animaux rendent à la terre, par les engrais, ce qu'ils en tirent pour leur nourriture. Ici, lorſque les Prairies naturelles ne ſuffiſent pas, on en crée d'artificielles. La Ville de Dorcheſter compte, dans un circuit de deux lieues, plus de six-cent-mille Moutons, & les plaines de Salisbury en ſont couvertes.

La Nature n'avait pas donné à l'Angleterre les belles laines qui l'enrichiſſent aujourd'hui. Henri VIII (les Tyrans ſont quelquefois d'excellentes choſes) ſtipula, dans ſon contrat de mariage avec Catherine d'Aragon, un envoi de trois-mille moutons d'Eſpagne; il répudia l'Epouſe, mais il garda les moutons. Cette race, ſi précieuſe, ſe ſoutient par les ſoins aſſidus qu'on en prend, & en les faiſant parquer jour & nuit en toute ſaiſon.

Il fut un tems où l'Angleterre enviait la bonté de nos chevaux. Aujourd'hui nos écuries ſe rempliſſent des ſiens; & ceux qu'elle deſtine à la courſe nous tournent la tête. Des étalons Arabes & des jumens Eſpagnoles ont fait cette révolution.

Les Cultivateurs Anglais attribuent encore leur aiſance à des cauſes négatives. Ils n'ont point de Juſtices ſeigneuriales, & les Tribunaux ne ſont pas ſurchargés d'Officiers. D'autre part,

on nous a délivrés, disent-ils, des loups & des Moines (1), & les Ministres de l'Eglise sont en petit nombre. Adieu.

(1) Lorsque l'Angleterre, dans une Chasse générale, se défit des loups, elle respectait, elle aimait encore les Moines. Pauvres Humains ! nous n'avons rien de stable que l'instabilité.



LETTRE XXII.

De Londres, le 22 Juillet.

JE vous ai parlé de l'Agriculture Anglaiſe. Une autre grande ſource de l'aiſance publique, c'eſt le commerce qui fait circuler par des canaux, à l'infini, toutes les richeſſes de la Nature & des Arts, avec l'argent qui les repréſente.

Il eſt plus d'un moyen de juger ſommairement de la grandeur du commerce dans les Etats maritimes; d'abord par les inſtrumens qu'il emploie. Londres ne connaît que le feu de charbon de terre. Mille grands vaiſſeaux, toujours en action, vont le chercher à Newcaſtle. Combien d'autres occupés pour les Provinces, relativement au même beſoin. Ce minéral eſt un beau préſent de la Nature : les Forêts qu'il faudrait conſerver pour y ſuppléer, ont cédé la

place à toute autre production. Londres, qui va le chercher à cent lieues, pourrait s'approvisionner dans les mines qui sont à ses portes. Une sage politique s'y oppose. On est toujours sûr de ce qu'on a sous sa main ; & d'ailleurs une Puissance maritime doit entretenir la plus grande navigation possible pour former des Matelots.

Revenons à notre point de vue. Si une seule branche de commerce intérieur occupe mille vaisseaux pour la Capitale, représentez-vous toutes les branches du commerce extérieur dans les quatre parties du Monde, & comptez, si vous le pouvez, le nombre des vaisseaux qu'on met en œuvre. Vous dire que la pêche de la morue, sur le banc de Terre-Neuve, en emploie six à sept-cents, c'est ne rien dire.

Sur cet apperçu, qui laisse entrevoir un commerce inappréciable, on est beaucoup moins surpris d'un spectacle journalier qu'Amsterdam même n'offre

pas. Qu'on s'embarque au pont de Londres pour defcendre la Tamife, on vogue à travers une forêt de mâts jufqu'à Gravefend, diftance de vingt-milles. Il eft difficile de vous faire fentir tout l'avantage d'un Fleuve qui amène à la Capitale des vaiffeaux de toute grandeur. Vous aurez lu quelque part, que Jacques I, mécontent des principaux Magiftrats de la Cité, les menaça de porter le Trône dans une autre Ville. *Au moins, Sire,* répondit le Lord Maire, *vous nous laifferez la Tamife.*

C'eft une erreur de croire que Londres foit prefque la feule Ville commerçante en Angleterre. *Briftol, Liverpool, Hull, Yarmouth, Plimouth, Lynn, Deal, Newcaftle*, ont chacune plus de vaiffeaux, que n'en ont la Ville de Nantes ou de Bordeaux.

C'eft encore dans les Villes manufacturières qu'il faut confidérer le commerce. C'eft là qu'une population rapide démontre qu'il va toujours en

croiſſant, lorſqu'un Peuple en ſaiſit bien l'eſprit. *Birmingham*, preſque ſans nom, il y a quarante-cinq ans, aujourd'hui ſi célèbre par ſes ouvrages en fer, en acier, en Imprimerie, occupe & nourrit quatre-vingt-mille âmes.

Une autre règle bien ſimple pour meſurer l'étendue du commerce entre deux Nations, c'eſt d'examiner, en dernier réſultat, de quel côté penche la balance. *L'Etat préſent de la Grande-Bretagne*, réimprimé & revu en 1776, convient que, pendant long-tems, elle penchait du côté de la France; mais que la Grande-Bretagne l'a ramenée de ſon côté. Des Oracles vivans, que j'ai conſultés à Londres, m'ont aſſuré la même choſe. Si ce n'eſt pas là une gaſconade de la Tamiſe, ſi cette prétention eſt fondée, c'eſt à ceux qui nous gouvernent à s'en occuper ſérieuſement. Dans cette balance du commerce, chaque jour ajoûte poids ſur poids du côté où elle penche déjà,

chaque jour augmente les difficultés de rétablir l'équilibre, &, à plus forte raiſon, l'ancienne prépondérance.

Quand il s'agit de l'aiſance publique, on ne ſaurait trop ſe preſſer. L'Agriculture ſeule ne l'amènera pas. Elle a beſoin elle-même d'être ſoutenue & vivifiée par le commerce. Le grand ſecret des Gouvernemens eſt de donner du travail à tout le monde. L'Agriculture ſeule ne le peut pas ; c'eſt aux Arts & au Commerce à ſuppléer.

Le total des Négocians Anglais, ſans y comprendre l'Ecoſſe & l'Irlande, monte à deux millions, c'eſt-à-dire, un quart de la Nation Anglaiſe, tandis qu'à peine comptons-nous un ſeizième de la nôtre dans le commerce. Tout ce qu'il ne nourrit pas & qu'il pourrait nourrir, tout ce que l'Agriculture nourrit mal, je livre tous ces malheureux à vos réflexions.

Elevez-vous au-deſſus du Peuple. Je ne vous apprends pas que la Nobleſſe

Anglaiſe, dans nos tems modernes, n'a pas dédaigné le commerce. Elle ſouffrait dans une multitude de ſes membres, lorſqu'elle n'était que galante, chevalereſque & guerrière ; elle eſt opulente aujourd'hui, ſans ceſſer d'être guerrière.

Après vous avoir entretenu de la Marine marchande, vous me gronderiez, ſi je ne vous parlais pas de la Marine guerrière ; ce ſera pour ma première dépêche.



LETTRE XXIII.

De Londres, le 24 Juillet.

L'ANGLETERRE a plus d'une raison pour tenir sa Marine guerrière sur un pied respectable. Premièrement, la protection qu'elle doit à sa Marine Marchande. C'est celle-ci qui lui forme des Matelots, & qui la nourrit des fonds qu'elle amasse sans cesse; qu'arriverait-il à la nourrice, dans toutes les parties du globe où elle se porte, si elle n'avait pas à côté d'elle une force tutélaire pour la garantir de la rapacité & de la rivalité? Secondement, un Etat qui n'a d'autres fortifications que la mer, excepté dans ses Ports, doit avoir des vaisseaux pour Citadelles. Elle les a. En voulez-vous le dénombrement? Vous me dispenserez des noms que je vous spécifierais, si la paresse ne me gagnait pas. Deux-cent-soixante & un

vaiſſeaux de guerre de toute grandeur, parmi leſquels cent-quarante-deux vaiſſeaux de ligne.

Remontez aux ſiècles écoulés, feuilletez l'Hiſtoire; & ſi vous trouvez un peuple qui ait eu une Marine de cette force, marquez-moi la page. Pour compenſation, une Puiſſance voiſine prétend qu'un de ſes vaiſſeaux peut en battre deux de celle-ci. N'y a-t-il point de danger à entretenir une pareille opinion? Un Général de terre très-expérimenté, diſait que Dieu était pour les gros bataillons: ne ſerait-il point auſſi pour les grandes flottes? La dernière guerre ne l'a que trop prouvé, lorſque les flottes Anglaiſes couvraient les mers en Europe, en Aſie & en Amérique.

Les Arſenaux de Marine répondent ici à la grandeur des flottes. J'en ai viſité trois: *Chatam* ſur la Medway, *Woolich* ſur la Tamiſe, & *Portſmouth*. *Plymouth* n'eſt pas entré dans le plan

de mon voyage. Dans ces grands Arſenaux, on fait toutes les forces ; & à voir la quantité prodigieuſe de bois de conſtruction, d'Ouvriers, d'agrès, d'Armes de main, & de Canons, on ſerait tenté de croire que c'eſt le magaſin de toute l'Europe.

On m'a certifié à Chatam un fait que vous aurez peine à croire, qu'en trois jours de tems le *Royal Souverain*, vaiſſeau de cent-ſix canons, avoit reçu tout ſon équipement, prêt à voguer ; ce qu'il fit. L'étonnement diminue, quand on réfléchit que chaque vaiſſeau a ſon équipement à part dans d'immenſes magaſins ; & que chaque pièce, juſqu'aux poulies, ſe place par des mains habituellement exercées au même ouvrage. Un homme qui ne fait qu'une choſe la fait bien, & tout marche à la fois, ſans confuſion & avec toute la célérité poſſible.

Ce n'eſt pas tout. Il faut conſerver avec le plus grand ſoin les hommes

précieux qui manœuvrent & combattent ſur ces Citadelles flottantes. La malpropreté eſt une ſource de deſtruction. On lave, on purifie le vaiſſeau, depuis le premier pont, juſqu'au fond de cale. Cette attention journalière ne coûte rien à un Peuple pour qui la propreté eſt une eſpèce d'inſtinct.

Une autre cauſe de deſtruction, c'eſt la ſtagnation de l'air dans les entreponts, où tant d'hommes accumulés s'infectent les uns les autres, par l'haleine & la tranſpiration. On y place des ventilateurs, qui par leur jeu renouvellent l'air & lui rendent ſon reſſort.

Une troiſième cauſe ſi mortelle & ſi commune, c'eſt le ſcorbut. La *Bière*, le *Malt* (1), la *portable Soup* (2), la

---

(1) Marc de l'orge qu'on emploie pour faire la bière.

(2) Ou ſoupe portative. C'eſt un bouillon compoſé de ſourkrout, de ſucre & de ſagou, dégagé de toute graiſſe & de tout ce qui tend à

Sourkrout, ſont autant d'anti-ſeptiques, *d'anti-ſcorbutiques* très-puiſſans. Avec ces pratiques ſalutaires, le Capitaine *Cook*, qui vient de faire le tour du Monde ſur le vaiſſeau *la Réſolution*, avec un équipage de cent-dix-huit hommes, voyage de trois ans & dix-huit jours, à travers tant de climats, depuis le cinquante-deuxième degré de latitude nord juſqu'au ſoixante-onzième ſud, n'a perdu qu'un ſeul homme. Parmi les connoiſſances dont il a en-

---

la putréfaction. Ce bouillon, condenſé par la concentration, forme des tablettes ſolides qui ſe conſervent très-long-tems. J'en porterai une à M. le Roy, de notre Académie des Sciences, de la part du Chevalier Pringle, qui a publié un très-bon diſcours ſur les moyens dont le Capitaine Cook s'eſt ſervi pour conſerver la ſanté de ſes Mariniers ; c'était même mon intention de le traduire ; car il faut tâcher, en voyageant, de rapporter quelque choſe d'utile à ſa Patrie. Mais j'apprends que M. le Roy m'a prévenu. Tant mieux pour le Public.

richi ſa Patrie & l'Univers, il a diſſipé l'illuſion dangereuſe des *Terres Auſtrales*; il a fixé les limites de la Terre habitable, auſſi bien que celles de la navigation dans l'hémiſphère méridional; & il eſt retourné à d'autres découvertes.

On ſait ici que le Miniſtre de notre Marine a donné des ordres à nos vaiſſeaux de guerre, de reſpecter celui qui porte ce Citoyen du monde, & encore plus ſa perſonne. Il faut eſpérer qu'il ſera plus heureux qu'Archimède au ſiége de Syracuſe. Mais profiterons-nous de tous les moyens qu'il a employés avec tant de ſuccès, pour conſerver les Compagnons de ſes travaux? La Marine Anglaiſe va même au-devant du tonnerre, en appliquant au vaiſſeau des pointes & des conducteurs électriques, pour écarter & noyer la foudre dans la mer.

L'Angleterre eſt dans un principe aſſez dangereux pour les autres Puiſ-

ſances : que, pour ſe conſerver elle-même, ſa Marine doit être ſupérieure à toutes celles de l'Europe, priſes collectivement. Sur ce principe elle établit la néceſſité de la guerre contre toute Puiſſance qui fera des efforts pour ſe faire reſpecter. Voulant être Reine de la mer, elle ſe flatte qu'on lui demandera permiſſion d'y laver ſes mains.

Il faut avouer qu'elle n'épargne rien pour conſerver ou gagner cette Couronne. Ses Marins, je parle des Officiers, nobles par naiſſance ou par la capacité, ont paſſé par tous les dégrés du ſervice. Ses Amiraux ont commencé par être Mouſſes, Matelots, Pilotes, & ainſi de ſuite, ſur la Marine Marchande ou guerrière indifféremment : ils ont donc ſu toute la manœuvre; ils ont connu tous les vents, toutes les mers & tous les dangers; ils ſe ſont fait un corps de fer & une âme de feu, avant que de parvenir au commandement.

Il faut ſervir pour l'*honneur*. Ce mot eſt beau ſur le Théâtre & dans un cercle : mais dans la réalité il faut quelque choſe de plus. Le traitement d'un Capitaine de Vaiſſeau eſt de 16000 livres par an. La paie du Matelot eſt de 34 l. par mois, avec une nourriture abondante & de la bière à diſcrétion. Le vaiſſeau fait-il une priſe ; on la partage en huit portions : trois pour le Capitaine, une pour le Lieutenant en premier ; la cinquième ſe diſtribue aux autres Officiers, & les trois reſtantes aux Matelots. Ceux-ci, hommes groſſiers, diſent tout bonnement que l'argent eſt bon, & qu'il les conſole de toutes leurs fatigues. L'Officier, en ouvrant auſſi la main, ne doit parler que de l'honneur (1).

(1) Depuis que ceci eſt écrit, la Marine Françaiſe, afin d'encourager la courſe, partage les priſes à ceux qui riſquent tout pour dépouiller l'ennemi. Cette excellente & tardive opération honore le Miniſtre & le Roi.

La célébrité de Portſmouth a frappé plus d'une fois vos oreilles. C'eſt une Ville régulièrement fortifiée ; & ſon Port, qui peut contenir mille vaiſſeaux du premier rang, a tous les avantages pour la ſûreté & la commodité. A la ſortie du Port on entre dans la Rade de Spithead, longue de dix milles & large de trois, entre l'Iſle de Wight & le continent d'Hampshire. La Nature avoit tout diſpoſé pour la fortune de Portſmouth.

On nous diſait l'hiver dernier à Paris, qu'il y avait dans ce Port une flotte d'obſervation de quarante vaiſſeaux de ligne, toute prête à agir en Europe en cas de beſoin. Les Papiers publics Anglais & Français en retentiſſaient : chanſons de gazettes. J'ai paſſé en revue, j'ai compté les vaiſſeaux vraiment prêts & en commiſſion : dix dans le Port & douze déja en rade. Parmi ces derniers, j'ai détourné mes regards de trois vaiſſeaux Français qui n'avaient pas été

deſtinés à ſervir contre nous. Je me ſuis contenté d'en viſiter deux autres où, au moyen d'une lettre de recommandation, j'ai été accueilli très-civilement. On avait la bonté de répondre à toutes mes queſtions. Il en eſt que j'aurais voulu faire; mais je me ſuis retenu. J'avais en perſpective un vaiſſeau ſur lequel étaient des Priſonniers Français qui venaient de perdre leur liberté en cherchant à combattre pour celle des Inſurgens.

Rappellez-vous *Jean le Peintre*, cet Incendiaire, qui fut exécuté en 1776; j'ai vu ſon cadavre dans les chaînes, attaché à une potence très-élevée. Il regarde les Magaſins où il mit le feu.



LETTRE XXIV.

De Londres, le 26 Juillet.

En revenant de Portſmouth, comme en y allant, & prolongeant ma tournée dans le ſein du pays, j'ai eu occaſion de voir un grand nombre de maiſons de campagne. Ce n'eſt pas ſeulement aux environs de Londres & des grandes Villes qu'elles récréent les yeux du voyageur; c'eſt à toute diſtance où il porte ſes pas; & cela eſt tout ſimple dans une Nation riche qui conſerve encore le goût de la Nature.

C'eſt dans ces lieux de plaiſance que les grands Propriétaires vont ſe délaſſer des affaires & des plaiſirs factices de la Capitale. Les Pairs, pendant la tenue du Parlement, tournent ſouvent leurs regards du côté de la vie rurale. A la Ville ils ne ſe ſont pas piqués d'une grande repréſentation. A la Campagne

ils ne ménagent rien. Ces dépenſes annuelles qui durent cinq à ſix mois, en embelliſſemens, en feſtins, en domeſtiques, en chevaux, ſèment l'argent dans les Provinces ; & l'argent multiplie ſa valeur en retournant aux terres d'où il eſt venu. Beaucoup de Seigneurs font encore plus : ils bâtiſſent des Hameaux, des Villages attenans à leurs Campagnes, & ils y voient des familles ſe multiplier, en béniſſant leurs bienfaiteurs.

Leurs maiſons à la Ville ſont pour la plupart ſans prétention. A la Campagne ce ſont des Palais comme en Italie. L'œil ſe promène avec plaiſir ſur la grandeur des Maſſes, ſur les ordres d'Architecture, ſur des colonades, ſur des jardins d'une grande étendue.

Dans l'Art des jardins les Anglais partent de la Nature, qui ne ſymmétriſe rien, mais qui ſe joue dans une riche variété. Quels ſont les objets qu'un Voyageur découvre d'un point de vue

élevé dans un pays anciennement habité par une Nation floriſſante ? Des champs, des prairies, des troupeaux, des eaux qui coulent en liberté, des ponts endommagés, d'autres bien conſervés, des collines, des buiſſons, des forêts qui n'ont que leur parure naturelle : quoi encore ? des Hameaux, des Edifices modernes & des ruines d'antiquité.

Telles ſont les beautés que l'Angleterre s'efforce de raſſembler dans ſes jardins. Vous jugez bien que, pour remplir cette intention, il faut travailler ſur un grand terrain, ſans quoi tout ſerait confus, meſquin & ridicule. De tels jardins demandent beaucoup d'art; & le plus grand art conſiſte à le cacher. Point d'allées en ligne droite, point de charmilles dreſſées & taillées, point d'arbres moulés en pilaſtres, en portiques, ou en plafonds; point de ces berceaux où la vue & la reſpiration ſe trouvent gênés ; point de ces ſalles

vertes, où l'on voit l'apprêté, le lêché & la marque du cizeau; point d'eaux plates, ni jailliſſantes.

Les allées grandes ou petites ſont formées d'arbres de toute eſpèce & de toute hauteur; elles ſe coupent & ſe communiquent par des ſinuoſités, ſemblables aux chemins que le Bucheron ou le Voyageur ont tracés dans les forêts. Les maſſifs compoſés de pluſieurs étages d'arbuſtes & de grands arbres, indigènes ou exotiques, ſe terminent en forme pyramidale, la plus agréable à l'œil. Une profuſion de fleurs qu'on prendrait pour un pur don de la Nature, s'offre à chaque pas. Dans le terrain le plus plat & le plus uni des collines, s'élèvent, par la fouille & le déplacement des terres, différens édifices: Belvedères, Temples, Cabanes, Laiteries, Ruines d'antiquité ſe montrent çà & là. Une rivière factice ſerpente & murmure par la rencontre des chûtes que le haſard ſemble avoir for-

mées. L'entrée & la ſortie de la rivière ſont maſquées par des buiſſons, en ſorte que l'imagination ſe porte bien au-delà. Des ponts établiſſent la communication de toutes les parties ; quelques-uns ſont rompus & l'ont toujours été. Au centre du parc eſt une prairie où paiſſent des troupeaux.

Mais il n'eſt aucun principe qui ne puiſſe mener à quelque défectuoſité, ſi on veut le pouſſer trop loin. Celui d'imiter la Nature en cachant l'Art, donne un air trop négligé, trop agreſte au parterre, qui ſemble fait pour la parure. C'eſt dans cette partie que des arbuſtes d'agrément, que des corbeilles & des plates-bandes de fleurs, & ſur-tout de fleurs à haute tige, doivent rire ſur un tapis de verdure. C'eſt-là que des arbres allignés couronnant le parterre, ſymmétriſeraient avec l'Architecture de la maiſon qui flatte les yeux, quoique l'Art s'y montre : ſauf, en entrant dans le Parc, à ne plus voir que la

la Nature ; ſi bien que des deux goûts Français & Anglais, il en naîtrait un beau tout.

On revient en France des parterres en broderie, les tapis verts s'y mettent à la mode. Mais nos gazons atteindront-ils à la beauté de ceux-ci ? Tous les huit jours, à la chûte du Soleil, on y promène d'énormes cylindres de fonte de fer, qui couchent les pointes de l'herbe, & le matin la faulx y paſſe : le velours n'eſt pas plus uni. Cette dépenſe eſt conſidérable ; mais il eſt une choſe qu'on ne peut pas acheter, c'eſt le climat.

Vous avez oüi dire qu'il faut paſſer l'Hiver en Eſpagne, le Printems en Italie, l'Automne en France, & l'Été en Angleterre. Pourquoi l'Été en Angleterre ? C'eſt que l'Été y conſerve un mélange du Printems. L'atmoſphère, conſtamment chargée de vapeurs humides, rafraîchit l'air, donne une face riante à la Campagne, y entretient une

verdure toujours fraîche & bien digne de l'étude des Peintres.

Si on voulait s'amuser de toutes les Maisons de Campagne dont on entend l'éloge, il faudrait prendre racine dans un pays où l'on ne veut que passer. Pour moi, je fais en ceci, comme en tout autre genre de curiosité, où l'affluence des objets se tournerait en satiété & en fatigue. Je me borne aux principaux articles, sans regretter le reste.

Blenheim en est un. Aux approches de ce beau lieu, à Woodstock on voit encore quelques vestiges d'une Maison Royale, près de laquelle était ce délicieux labyrinthe, où Henri II, comme l'atteste un manuscrit cotonien, gardait sa belle *Rosamond.* La Reine jalouse, trouva un fil pour y pénétrer avec du poison, & se délivrer d'une rivale. On a beau médire des derniers tems & du nôtre, les grands crimes ont passé de mode. Prenons un exemple chez nous-mêmes. Combien de Maitresses Roya-

les ſous les deux derniers règnes qui ont duré plus de cent-vingt ans ? Toutes ne ſont mortes que par l'ordre de la Nature.

Blenheim (ce mot vous a frappé ſans doute dans l'hiſtoire de nos malheurs) Blenheim eſt un monument de reconnoiſſance vraiment Royale, qui fut élevé par la Reine Anne, pour le fameux Duc de Marlborough. Un Arc de triomphe de la grande manière forme l'entrée. Le Château, dans ſes différens corps, a reçu tous les principaux ornemens de l'Architecture. Une baluſtrade accompagnée de ſtatues le couronne. On voit à la façade un buſte de Louis XIV, mieux placé autrefois ſur la porte de la Citadelle de Tournai. On y remarque encore une eſpèce d'hiéroglyphe en beau relief : un gros Léopard qui met en pièces un petit Coq. « Pour pénétrer le ſens de » l'Enigme, dit Addiſſon, il faut ſavoir » qu'un Coq a le malheur de porter en

» Latin le même nom qu'un Français ;
» & que le Léopard eſt le Symbole de
» la Nation Anglaiſe. Il me ſemble
» qu'un ornement de cette nature à la
» façade d'un ſuperbe Edifice, appro-
» che beaucoup du quolibet dans un
» Poëme héroïque ». Le Spectateur Anglais nous a épargné la peine de relever cette alluſion de mauvais goût. Les ſalles, les appartemens ſont enrichis de peintures & de tapiſſeries qui repréſentent les hauts faits du Héros. Parmi un grand nombre d'autres peintures, on diſtingue le pinceau de Titien, celui de Rubens, & celui de Wandike. La Galerie, ornée de pilaſtres en marbre recherché, offre des points de vue qu'on a peine à quitter.

Les jardins répondent, par la variété & l'étendue, à la grandeur & à la beauté des Edifices. Dans la principale avenue du Parc, ſur un terrain dominant & très-ouvert, s'élève un obéliſque, où l'on a gravé la gloire & le

caraſtère du Héros. Voulez-vous l'Inſcription? la voici traduite en Français :

Le Château de Blenheim fut bâti par la Reine
Anne
Dans la troiſième année de ſon règne, en 1705,
Pour perpétuer la mémoire de la Victoire ſignalée
Remportée ſur les Français & les Bavarois
Près du Village de Blenheim, ſur les bords du
Danube,
Par Jean, Duc de Marlborough.
Ce Héros non-ſeulement de la Nation, mais
de ſon ſiècle,
Auſſi grand dans le Conſeil, qu'à la tête des
Armées,
Sut par ſa ſageſſe, ſa juſtice, ſa candeur & ſon
adreſſe,
Concilier les intérêts les plus oppoſés,
Et acquérir un poids
Que ni le rang, ni l'autorité, ni aucune force,
Mais que la vertu ſeule peut donner.
Il fut le centre où ſe réunirent
Les principaux Etats de l'Europe

Pour la cauſe commune ;
Employant ſa tête & ſon bras
Dans une longue ſuite de triomphes,
Il briſa les forces de la France
Dans leur plus haut degré ;
Enfin il ſauva l'Empire Germanique,
Et aſſura les libertés de l'Europe.

Pour vous conſoler de cette légende qui n'eſt pas plus de mon goût que du vôtre, reliſez les Inſcriptions des Portes Saint-Denis & Saint-Martin, des Places de Vendôme & des Victoires. Au reſte, le Héros de l'Angleterre & de la Reine Anne, en ſe promenant à Blenheim, au milieu de ſes trophées, ne devait guères s'attendre à être rejetté, pour une querelle de femmes, par la même main qui l'avait couronné.

Tant de beautés dans Blenheim, n'empêchent pas qu'on ne jette un coup-d'œil ſur une maiſon bien modeſte, à côté de la ſplendeur : c'était celle de *Chaucer*, le *Marot* de l'Angleterre au

quatorzième ſiècle : il contribua beaucoup, par ſes Poëſies, à la louange du Duc de Lancaſtre, ſon beau-frère, à lui procurer la Couronne ; mais le Poëte vécut plus heureux avec la lyre, que le Roi avec le ſceptre. Son repos ne fut troublé que lorſqu'il voulut être Théologien, en embraſſant les opinions de Wiclef. L'Angleterre alors ne connaiſſait pas la tolérance, dont elle s'applaudit tant. Chaſſé de ſa Patrie, pendant quelque tems, il y revint, & ne fut plus que Poëte.



LETTRE XXV.

De Londres, le 28 Juillet.

JE vais vous promener dans les jardins de *Stow*, qui doivent leur existence au Lord Cobham, sous le règne de George II., & de la Reine Caroline. Prenez-moi pour un Montreur de curiosité. Voyez cet obélisque de soixante-dix pieds de hauteur, au milieu d'une immense pièce d'eau de figure octogone, où viennent se rendre deux rivières. Plus haut, sur cette colline, voilà le Temple de la Liberté; à droite un édifice gothique, & à gauche une pyramide Egyptienne consacrée à la mémoire de l'Architecte Vanbrugh, qui a créé tant de belles choses dans ce Paradis terrestre. Avançons, regardez ces bains & cette cascade naturelle qui se partage en trois bras; observez celui qui se précipite à travers les ruines d'une

arche couverte de lierre. Cotoyons ce lac, enfonçons-nous dans ce bois où Vénus a un Temple. Lisez l'Inscription :

Que celui qui n'a jamais aimé, aime;
Et que celui qui a toujours aimé, aime encore plus.

Montons à ce belvedere, d'où vous allez découvrir toute la façade de la maison, ou, pour mieux dire, du palais. Ce péristile, ces ordres d'architecture, ces belles proportions doivent flatter votre goût. Descendons maintenant dans cette prairie où bondissent ces moutons & ces daims. N'oublions pas cette cabane construite de racines d'arbres, entremêlées de mousse.

Perçons dans ce bois. Que dites-vous de cette grotte? C'est l'image de celle où Didon, pour son malheur, se mit à l'abri d'un orage avec le Héros Troyen. N'entendez-vous pas les cris douloureux

des Dryades qui font au fommet? Sortons pour vifiter cette rotonde dont vous appercevez le dôme : les dix colonnes d'ordre dorique qui le foutiennent, font un bel effet. Offrez votre encens à la Vénus de Médicis, que vous voyez au centre.

Suivons maintenant ce canal, pour arriver à un amphithéâtre, où la Reine Caroline, Protectrice des Lettres, femble refpirer fur le marbre & fourire aux Mufes champêtres. Nous voilà arrivés, obfervez à votre aife; & fi vous êtes fatigué, je vais vous mener au cabinet du Sommeil. L'infcription eft très-favorable aux Pareffeux.

Puifque tout eft incertain ici-bas,
Livre-toi au repos.

J'aime mieux ces deux Temples qui nous appellent à travers les arbres. Approchons. Celui-ci tombe en ruine : c'eft le Temple de la Vertu moderne. Mais cet autre en face eft encore tout entier, c'eft le fanctuaire de l'antique

Vertu. Attachez vos regards ſur ces quatre ſtatues. Prenez votre crayon ; je vais vous dicter les Inſcriptions, puiſque vous les aimez.

EPAMINONDAS, QUI PAR SA VALEUR, SA PRUDENCE ET SA MODÉRATION, FIT PRÉSENT AUX THÉBAINS DE LA LIBERTÉ ET DE L'EMPIRE, QU'ILS PERDIRENT AVEC LUI.

LYCURGUE, DONT LE GÉNIE DONNA A SES CONCITOYENS DES LOIX ET DES PRINCIPES DE MORALE, QUI BANNIRENT, POUR UNE LONGUE SUITE DE SIÈCLES, LA CUPIDITÉ, LE LUXE ET LA CORRUPTION.

SOCRATE, QUI CONSERVA DES MŒURS PURES DANS UN ETAT CORROMPU. PROMOTEUR DU BIEN, ADORATEUR D'UN DIEU UNIQUE, ET LE PLUS SAGE DES HOMMES, IL

RAMENA LA PHILOSOPHIE DE SES VAINES SPÉCULATIONS AUX DEVOIRS DE LA VIE, ET AUX AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

HOMERE, QUI FUT LE PREMIER ET LE PLUS GRAND DES POÈTES, L'APÔTRE DE LA VERTU, ET LE DISTRIBUTEUR DE L'IMMORTALITÉ. CONNU DE TOUTES LES NATIONS, IL ENSEIGNA, DANS SON POÈME DIVIN, A TOUT OSER AVEC HONNEUR ET A TOUT SOUFFRIR AVEC COURAGE.

Avez-vous fini ? Ne resserrez pas votre crayon, vous en aurez encore besoin. Passons cette Rivière qui serpente devant nous. Que nous veut ce Mercure appuyé contre cette pyramide? Il nous ouvre les Champs Elysées, retraite délicieuse, comme vous voyez. Saluons les Personnages illustres de la

Grande-Bretagne, dont les bustes nous parlent. Ecrivez.

ALFRED, LE PLUS JUSTE ET LE PLUS BIENFAISANT DES ROIS, QUI CHASSA LES DANOIS, ASSURA LES MERS, FAVORISA LES SCIENCES, ÉTABLIT LES JURÉS, FONDA LA LIBERTÉ ET LA CONSTITUTION ANGLAISE.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES, LA TERREUR DE L'EUROPE ET LES DÉLICES DE L'ANGLETERRE. IL CONSERVA, AU PLUS HAUT POINT DE LA GLOIRE ET DE LA FORTUNE, LA DOUCEUR ET LA MODESTIE D'UN EXCELLENT NATUREL.

LA REINE *ELISABETH*, QUI CONFONDIT LES PROJETS D'UNE PUISSANTE ARMÉE CONTRE LES LIBERTÉS DE L'EUROPE, QUI BRISA LE JOUG DE LA TYRANNIE ECCLÉ-

SIASTIQUE, ET, PAR UN GOUVERNEMENT SAGE ET POPULAIRE, DONNA LES RICHESSES, LA SURETÉ, ET UNE CONTENANCE RESPECTABLE A L'ANGLETERRE.

LE ROI *GUILLAUME III*, QUI, APRÈS AVOIR SAUVÉ SON PAYS D'UNE DOMINATION ÉTRANGÈRE, VINT CONSERVER A LA GRANDE-BRETAGNE SA LIBERTÉ ET SA RELIGION.

SIR WALTER *RALEGH*, AUSSI GRAND CAPITAINE QU'HOMME D'ETAT, QUI, APRÈS BIEN DES EFFORTS POUR ÉLEVER L'AME DE SON MAÎTRE CONTRE L'AMBITION DE L'ESPAGNE, FUT SACRIFIÉ AUX INTRIGUES DE CETTE PUISSANCE.

SIR FRANÇOIS *DRAKE*, QUI, A TRAVERS MILLE DANGERS, FUT LE PREMIER DES NAVIGATEURS ANGLAIS QUI OSA FAIRE LE TOUR

DU MONDE, ET PORTER LE NOM DE L'ANGLETERRE A DES MERS ET DES NATIONS INCONNUES.

SIR JEAN *HAMPDEN*, QUI, AVEC UN COURAGE D'ESPRIT ET UNE HABILETÉ CONSOMMÉE, LEVA L'ÉTENDARD DE L'OPPOSITION CONTRE UNE COUR ARBITRAIRE, POUR DÉFENDRE LES LIBERTÉS DE SA PATRIE. IL LES SOUTINT DANS LE PARLEMENT, ET IL MOURUT POUR ELLES SUR UN CHAMP DE BATAILLE.

Saluons auſſi les Poëtes, les Orateurs & les Philoſophes Nationaux qui habitent cet Elyſée. Epargnez-vous la peine de copier les Inſcriptions qui les regardent ; elles reſſemblent aſſez aux Épitaphes que vous avez lues ſur leurs Monumens, dans l'Abbaye de Weſtminſter. Mais je ne vous ferai pas grâce

de celle que vous allez lire, à quelques pas d'ici, à l'honneur d'un Perſonnage qui va vous tromper jusqu'au dernier mot.

A LA MÉMOIRE DU SIGNOR *FIDO*, DE BONNE RACE ITALIENNE, QUI EST VENU EN ANGLETERRE, NON POUR NOUS MORDRE, COMME FONT LA PLUPART DE SES CONCITOYENS, MAIS POUR Y GAGNER SA VIE HONNÈTEMENT. IL NE COURUT JAMAIS APRÈS LA RENOMMÉE, ELLE VINT LE TROUVER. INSENSIBLE AUX LOUANGES DE SES AMIS, IL AIMAIT PASSIONNÉMENT LEURS CARESSES. QUOIQU'IL VÉCUT BEAUCOUP PARMI LES GRANDS, IL N'Y CONTRACTA NI NE FLATTA AUCUN VICE. SANS ÊTRE BIGOT, IL NE DOUTA JAMAIS D'AUCUN ARTICLE DE FOI; ET SI LA PHILOSOPHIE CONSISTE A SUIVRE LA NATURE ET A RESPECTER LES

LOIX DE LA SOCIÉTÉ, C'ÉTAIT UN VRAI PHILOSOPHE. AMI FIDÈLE, COMPAGNON AGRÉABLE, MARI TOUJOURS AMOUREUX DE SA FEMME, IL EN EUT UN GRAND NOMBRE D'ENFANS, QU'IL VIT TOUS COURIR DANS LE BON CHEMIN. PARVENU A UNE EXTRÊME VIEILLESSE, IL SE RETIRA CHEZ UN PIEUX ECCLÉSIASTIQUE DE CE CANTON, CHEZ LEQUEL IL FINIT SA COURSE MORTELLE, LAISSANT UN EXEMPLE D'HONNEUR A TOUS SES FRÈRES. LECTEUR, CE MARBRE NE FLATTE PAS; CAR CELUI DONT IL FAIT L'ÉLOGE N'EST PAS UN HOMME, MAIS UN *LEVRIER*.

Doublons le pas ſi vous voulez ne rien manquer. Ce Pont de coquillages, cette Maiſon Chinoiſe au milieu de ce Lac, ſont-ils de votre goût?

Vous avez peut-être vu en gravure

le Temple de Minerve à Athènes. Celui qui s'offre à vos yeux avec les beautés de l'ordre ïonique, a été conſtruit ſur ce modèle.

Tournons à droite, enfilons cette terraſſe longue de deux-mille pieds. Elle mène au Temple de l'Amitié, ouvrage diſtingué d'ordre dorique. Il renferme les buſtes des amis du Propriétaire, le Lord *Temple*; amis dont pluſieurs ſont encore vivans. Ces buſtes ſont en grand nombre. C'eſt un bonheur rare de pouvoir compter tant d'amis.

Mais n'êtes-vous pas ſurpris de la ſolidité de tous ces Temples en belles pierres de taille, & d'une riche Architecture? On dirait qu'ils ſont faits pour le culte public.

Finiſſons par ce petit bâtiment quarré ſur notre gauche, au milieu de cette touffe d'arbres. Il ſe nomme le Cabinet des Empereurs. Entrons, vous n'en

voyez que trois. Reconnoiſſez-les par les Inſcriptions au bas de leurs portraits.

DIEM PERDIDI.

PRO ME : SI MEREAR, IN ME.

ITA REGNES IMPERATOR UT PRIVATUS REGI TE VELIS.

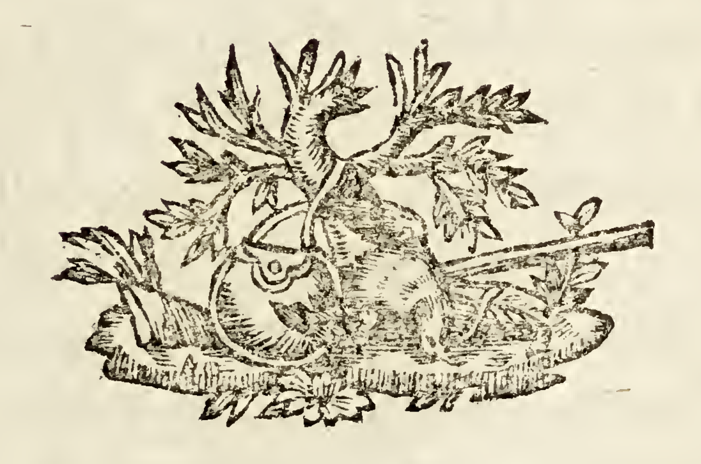
Il paraît que le Propriétaire a bien accourci la liſte des Empereurs : c'eſt le droit de la poſtérité. Dans le nombreux Catalogue de nos Rois, à peine en comptons-nous cinq à ſix.

Si je finis la Deſcription de Stow, ce n'eſt pas que la matière me manque. Ce que je paſſe ſous ſilence, composerait un autre jardin. Celui-ci a plus de ſix milles de circonférence. J'en ai vu d'autres qui, ſans avoir autant d'étendue, ne laiſſent pas d'être très-remarquables. Telle eſt une campagne où j'ai paſſé des jours délicieux, celle du Lord

Shelburn, perſonnage qui ſe diſtingue par une éloquence mâle dans la Chambre des Pairs; & chez lui par une politeſſe qui tient plus à l'âme qu'aux manières. Si je voulais vous décrire la magnificence des bâtimens, les ornemens intérieurs en marbres choiſis, en ſtatues, en tableaux, la belle compoſition des jardins, le goût qui règne partout, je craindrais que les bontés dont il m'a comblé, ne m'entraînaſſent à quelque exagération qu'il n'approuverait pas lui-même.

En continuant mes courſes champêtres, je n'avais garde d'oublier un jardin qui renferme un monument conſacré à Shakeſpear. C'eſt une rotonde en belle pierre de Portland, terminée en dôme, imitation de l'antique. Au fond du Temple le Poëte trop vanté peut-être dans ſa Patrie, & trop peu ſenti en France, ſemble revivre dans ſa ſtatue. Il eſt en pied, des tablettes à

la main gauche & la droite portée au front. Va-t-il accoucher d'une penſée ſublime ? M. Garrick, qui a élevé ce monument au créateur du Théâtre Anglais, y a joué long-tems les premiers rôles. Acteur vraiement digne de Shakeſpear & de Congrève, il n'a mécontenté le Public qu'au moment de ſa retraite.



LETTRE XXVI.

De Londres, le 30 Juillet.

CE que je vous ai écrit ſur les Maiſons de plaiſance des Particuliers, vous a peut-être laiſſé un préjugé de magnificence ſur les Maiſons Royales. Revenez de votre erreur. *Kenſington, Richmond, Kiew*, bâtis en briques, ſans ornemens d'Architecture, n'ont pas même de ces grands corps d'édifices propres à recevoir une Cour. Auſſi le Roi y vit-il plus en père de famille, qu'en Roi, plus heureux peut-être que d'autres Monarques, au milieu de la ſplendeur, des profuſions & des embarras de la Majeſté. Il y jouit d'ailleurs de tous les agrémens qu'on a pu raſſembler dans des jardins immenſes, ſur-tout à Kiew, qu'il préfère à ſes autres retraites. C'eſt-là où je l'ai vu ſe promener avec la Reine, ſans la

moindre ſuite. Je croyais voir Adam & Eve jouir de la Nature & de la Vertu dans le jardin d'Eden.

Il y a deux autres Maiſons Royales qui annoncent beaucoup plus la demeure d'un Souverain, *Hamptoncourt* & *Windſor*, conſtructions en belles pierres de taille.

Hamptoncourt ne fut pas bâti par un Roi, mais par un Miniſtre, le fameux Cardinal *Wolſey*. Ce premier Miniſtre eut un bonheur, ſi c'en eſt un, qui eſt arrivé plus d'une fois à ſes pareils en d'autres pays : il fut plus riche que ſon Maître Henri VIII. On ſait qu'Hamptoncourt fut alors un Palais tel qu'aucun des Rois d'Angleterre n'en avait jamais élevé. Henri VIII ſe l'appropria, en détruiſant ſa créature, qui, après avoir bravé long-tems les conſpirations ordinaires des Cours, ne put tenir contre une Maitreſſe. Le Roi Charles I s'y plût beaucoup, ſans ſe douter d'y trouver un jour ſa priſon. Cromwell

y paſſait les beaux jours de l'Eté. Charles II, qui croyait y voir la hache protectorale de Cromwell & la tête de ſon malheureux père, s'en dégoûta bien vîte.

Ce Château, tout magnifique qu'il était pour le tems où il fut conſtruit, s'eſt embelli & augmenté ſous le Roi Guillaume III. Il renferme, outre les grandes pièces néceſſaires à la repréſentation Royale, plus de ſept-cents chambres, mais on n'y voit pas cette noble Architecture que des tems poſtérieurs ont amenée. Le ſite ſur la Tamiſe en eſt charmant. Les jardins, plantés ſur les deſſins de le Noſtre, déplaiſent aux yeux Anglais, par leur régularité ſymmétrique.

Windſor eſt plus ancien qu'Hamptoncourt. *Guillaume* le Conquérant en jetta les premiers fondemens pour une maiſon de chaſſe. *Edouard III* en fit un Château tel qu'il eſt aujourd'hui. Rien d'ajouté qu'une célèbre terraſſe. Les Voyageurs

Voyageurs Anglais ne lui donnent qu'une rivale pour la longueur & la beauté : celle du Serrail à Conſtantinople. Cette dernière règne ſur la Mer, l'autre ſur la Tamiſe. Le Château, par ſa ſituation, domine ſur une vallée des plus riches du monde. Cette vallée que la Tamiſe partage, ſe termine d'un côté à Londres, & de l'autre à Oxford.

Des foſſés & un rempart défendent le Château, qui a d'ailleurs une Tour forte, où M. de Belle-Iſle, arrêté en Allemagne & amené en Angleterre, fut priſonnier. Des morceaux précieux de Rubens & du Tintoret embelliſſent les appartemens Royaux. L'infortunée Marie Stuart n'imaginait pas d'y contribuer par un ouvrage de ſes mains : c'eſt une tapiſſerie dont elle s'occupait dans ſa longue priſon de Fortheringay.

La ſalle de Saint-Georges, enrichie d'ornemens antiques, fut originairement deſtinée aux feſtins qui ſe donnaient à l'inſtallation des Chevaliers

de l'Ordre de la Jarretière. On voit dans un tableau, l'un des premiers Chevaliers, le Prince *Noir*, qui préſente à ſon père *Edouard III* deux auguſtes captifs, *Jean*, Roi de France, & *David*, Roi d'Ecoſſe. Je ne vous apprends pas que notre infortuné Roi *Jean* fut pris à la bataille de Poitiers & conduit en Angleterre. On voit à Londres les veſtiges d'un vieux Palais où il eſt mort.

On vante la Chapelle de l'Ordre comme un chef-d'œuvre du genre gothique, bien ſupérieur à tout ce qui s'eſt fait depuis dans le même goût. Dans cette Chapelle, au-deſſus des ſtalles, ſont appendues les Bannières des Chevaliers vivans. Les Anglais remarquent, pour l'honneur de la Couronne Britannique, que leurs Rois n'ont jamais porté aucun Ordre étranger, tandis que vingt-huit Rois de l'Europe & huit Empereurs ont accepté l'Ordre de la Jarretière ; tant il eſt vrai que

l'orgueil des Nations tire parti de tout.

Près de cette Chapelle ſont les reſtes d'une autre qui mérite quelqu'attention. *Henri VII* avoit projetté, en la commençant, d'en faire ſon tombeau & celui de ſes Succeſſeurs : mais comme la volonté des Princes eſt auſſi changeante que celle des autres hommes, il en abandonna ce qui était fait. Le Cardinal *Wolſey*, ambitieux de gloire, même après ſa mort, reprit ces faibles commencemens pour en faire ſon propre tombeau. Il était alors dans la faveur. Le Chancélier *Bacon*, dans la vie de *Henri VIII*, nous dit qu'à la diſgrâce du Cardinal, on avoit déja payé au Statuaire & au Doreur, des ſommes qui auraient effrayé un Souverain. La fortune ſe jouait de lui : conduit à Londres ſous bonne garde, il mourut à Leiceſter, où il fut enterré ſans façon & ſans mauſolée. Voulez-vous ſavoir ce que devinrent les ſtatues, les dorures & les autres ornemens? Le

tout fut vendu pour aider à ſoutenir le parti de *Cromwell.*

Il ne reſta plus que le corps de l'édifice. *Jacques II*, ſans conſulter ſes intérêts temporels & ceux de ſa poſtérité, voulut le remettre en honneur pour le ſervice de la Religion Catholique. Il y fit de la dépenſe, la Meſſe y fut célébrée publiquement ; mais après qu'il fut détrôné, on a tellement négligé ce monument, qu'il tombe en ruine de toute part. On dirait qu'il porte la peine d'avoir ſervi au culte Romain ; car les haînes religieuſes ſe jettent ſur tout.

Les dehors du Château invitent à la promenade. Deux Parcs, dont le moindre a une lieue de circonférence, prêtent leur ombrage à toute heure du jour. Un troiſième qui a trois lieues de diamètre, eſt ouvert à l'équitation & à la chaſſe. C'eſt ce dernier qu'on appelle la Forêt de Windſor dans un pays où il n'y en a point. Ne croyez pas cependant que ce pays montre la nudité qu

nous attriste dans nos plaines de Beauce & de Champagne. Comme tous les héritages font entourés de hayes, tous les Villages, tous les Hameaux garnis d'arbres, on éprouve la sensation flatteuse qui naît des Campagnes agréablement couvertes.



LETTRE XXVII.

De Londres, le 1 Août.

Vos queſtions ſur la Nobleſſe d'Angleterre m'ont embarraſſé. J'ai queſtionné à mon tour. On diſtingue comme en France la haute & la petite Nobleſſe. La haute comprend tous les degrés ſupérieurs à celui de *Chevalier*, *Baron*, *Vicomte*, *Comte*, *Marquis* & *Duc*. La petite renferme les degrés inférieurs à celui de *Baron*, *Ecuyer-Chevalier*, *Chevalier-Baronet*.

La Nobleſſe s'acquiert par la nomination du Roi à une place de Robe ou d'Epée, ou à quelque Commiſſion honorable. La ſimple adreſſe de la lettre du Roi à *Sir* un tel fait titre de Nobleſſe. Les Juriſconſultes, les Médecins, les Profeſſeurs d'Univerſité, prennent le titre de *Squire*, Ecuyer, dans tous les Actes. Ceux qui approchent le

plus de la petite Nobleſſe, par un revenu de 2000 livres argent de France, en fonds de terre, ont bien des facilités pour y entrer. Le port d'armes & le droit de chaſſe par toute terre, en vertu de leur fortune, ébauche déja la Nobleſſe.

Il eſt des pays où la Nobleſſe, en ſe multipliant, cauſe un vrai mal. Certains impôts dont elle eſt exempte s'y rejettent ſur le peuple déja trop chargé. Ici point d'exemption, point d'immunité. Le Clergé, la Nobleſſe, les Pairs, tout eſt Citoyen, tout eſt Peuple à cet égard. Le Roi lui-même paie aux barrières qui ont délivré le pays des corvées.

Mais ſi la Nobleſſe Anglaiſe a bien des moyens pour ſe multiplier & ſe perpétuer, elle en à beaucoup auſſi pour ne pas tomber dans la pauvreté, ou pour s'en tirer. Le commerce lui eſt ouvert en tout tems dans toutes ſes branches, dont aucune ne peut bleſſer

ſa délicateſſe. Tandis qu'un Lord opine ſur les affaires publiques dans la Chambre des Pairs, ſon Frère fait une opération de commerce, ſans s'effrayer du mot de *dérogeance*, parce que la choſe n'exiſte pas.

Le plus haut degré de nobleſſe eſt à la portée de quiconque a de grands talens, celui de la parole ſur-tout. C'eſt dans la Chambre des Communes que de nos jours des Orateurs véhémens, les *Bolingbrocke*, les *Walpol*, les *Carteret*, les *Pelham*, les *Pulteney*, les *Pitt*, ſe ſont frayé une route à la Pairie. Étaient-ils dans les intérêts de la Couronne? Il fallait les récompenſer en les élevant. Étaient-ils dans le parti de l'oppoſition? Il fallait les gagner en leur préſentant le même appât.

Il eſt de la nature de l'Homme d'être plus inſatiable d'honneurs que de vertus. On a imaginé dans toute l'Europe des Ordres de Chevalerie. Cette Iſle en a trois, dont chacun ne renferme qu'un

petit nombre de Chevaliers. Il n'eſt pas douteux que le petit nombre n'établiſſe une diſtinction plus flatteuſe ; mais, d'autre part, favoriſe-t-il aſſez l'émulation? Je laiſſe la réſolution de ce problême aux têtes politiques.

Le premier Ordre, le ſeul que le Roi porte, inſtitué par Edouard III en 1350, composé de vingt-ſix Chevaliers, eſt celui de la *Jarretiere*. Elle eſt de couleur bleue, attachée à la jambe gauche, avec cette deviſe, *honni ſoit qui mal y penſe*. On rapporte vulgairement cette Inſtitution à une jarretière de la belle Comteſſe de Salisbury, qu'elle avait laiſſé tomber en danſant ; & qu'Edouard avait ramaſſée. Comme les amours des Rois ſont toujours tranſparentes, la Cour ſourit, & on ſe parlait à l'oreille. La deviſe, *honni ſoit qui mal y penſe*, paraît quadrer avec cette aventure galante, & avoir donné naiſſance à l'Ordre. Les Rois ont le privilége d'annoblir tout ce qu'ils veulent.

Cependant les Hiſtoriens Anglais aiment mieux rapporter cette noble Inſtitution à un champ de carnage qu'à l'amour. Ils diſent qu'à la fameuſe journée de Crécy, où plus de cinquante-mille hommes périrent pour faire honneur à deux Rois, Edouard fit déployer ſa jarretière pour le ſignal de la bataille, & qu'il voulut laiſſer un monument de ſa victoire. Mais qu'importe? Pourvu que les jarretières ou les cordons animent les vertus publiques, c'eſt tout ce qu'il en faut.

L'Ordre du *Bain*, inſtitué par Henri IV au quatorzième ſiècle, eſt le ſecond. *Cambden*, & d'autres après lui, diſent que ce Prince étant au bain, fut averti que deux Femmes veuves venaient lui demander juſtice; qu'il ſortit à l'inſtant du bain, en diſant qu'il devait préférer la juſtice à ſon plaiſir. Belle origine de l'Ordre. Les Chevaliers, au nombre de trente-ſix, portent un ruban rouge en écharpe.

L'Ordre du *Chardon*, ou de *Saint-André-du-Chardon*, venu d'Ecosse en Angleterre par la réunion des deux Royaumes, fut établi, selon une Tradition pieuse, par un ancien Roi des Pictes, en conséquence d'une grande victoire. Une croix de Saint André, Patron de l'Ecosse, lui était apparue. Il joignit cette croix aux fleurs de chardon dans le collier de l'Ordre : mais les Historiens Anglais qui ont perdu le goût des Institutions miraculeuses, rapportent celle-ci à Jacques IV, Roi d'Ecosse, qui voulut animer l'honneur militaire. Elle se borne à douze Chevaliers. Ils portent un cordon verd avec une médaille d'or émaillée, sur laquelle est d'un côté l'image de Saint André, & de l'autre le chardon, avec cette devise : *Nemo me impunè lacesset* (1).

Je vous devine, mon Ami, vous voudriez que dans la création de tant

(1) Personne ne m'attaquera impunément.

d'Ordres différens, pour honorer ceux qui ont montré plus de courage dans l'effuſion du ſang humain, on eût penſé auſſi à renouveller les couronnes civiques de l'ancienne Rome. Londres le devrait ſur-tout, puiſqu'à l'exemple de Rome elle ôſe dire par la bouche de ſes Orateurs, en plein Sénat, *la majeſté du Peuple Anglais.*

Je ne puis vous dire ſi je vous écrirai encore. Je vous ſalue.



LETTRE XXVIII.

De Londres, le 3 Août.

JE viens de faire la connaiſſance d'un Homme qui, avec une poignée d'*Inſulaires* façonnés en Soldats, a oſé ſe commettre avec une grande Puiſſance de l'Europe pour donner la liberté à ſa Patrie, & qui n'a cédé qu'à une grande armée bien diſciplinée, après deux campagnes. C'eſt le Général *Paoli.* A la couleur de ſes cheveux, on ne le prendrait pas pour un Italien; il eſt blond, d'une taille au-deſſus de la moyenne. Si ſes mœurs ſont auſſi douces que ſa phyſionomie, on doit s'applaudir d'être en liaiſon avec lui; comme il eſt fort inſtruit, ſa converſation intéreſſe.

Vous préjugez que je lui ai fait plus d'une queſtion ſur la Corſe. Il prétend qu'elle a coûté à la France, en hommes

& en argent, beaucoup plus qu'elle ne vaut; que, pour la conferver en cas d'attaque, il faut y entretenir trente bataillons; que des Impôts forcés, que les Officiers du fifc feront peut-être regretter la tyrannie Génoife à un peuple impatient du joug; que jamais le pays ne produira affez pour égaler la recette à la dépenfe; qu'il produira d'autant moins que la dépopulation laiffera plus de vuide dans l'Agriculture & le Commerce; qu'à fon départ de l'Ifle on y comptait encore cent-quatre-vingt-mille âmes, & qu'aujourd'hui on y en compte à peine cent-cinquante-mille; & qu'enfin, même en cas de guerre en Italie, cette conquête n'eft d'aucune utilité à une Puiffance qui poffède un Port admirable fur la Méditerranée.

Il ajoûte que fi la France, au-lieu de fubjuguer la Corfe, l'avait érigée en République, fous fa protection, elle l'aurait attachée à fes intérêts, par le

don inestimable de la liberté, par des objets flatteurs pour l'ambition des Chefs, des places dans un Sénat, des Gouvernemens, & qu'elle en aurait tiré des secours de reconnaissance, Matelots & Soldats. Que ne dit-il pas encore ? Mais cette politique, sans doute, est autant inférieure à la nôtre, que la Corse à la France.

Tandis que le pays se défendait encore, on avait gagné le Secrétaire du Général. Des lettres qu'on lui trouva, manifestèrent la corruption. Le Conseil fit pendre le traître. Mais lorsque tout fut désespéré, lorsqu'on n'attendait plus de secours; & qu'une plus longue résistance n'aurait produit qu'une plus grande effusion de sang & une ruine totale, *Paoli* en avertit ses Concitoyens, qui ne voulurent entendre aucune proposition, qu'au moment où ils surent que leur Général était hors de danger. L'Angleterre fut son asyle. Il y jouit d'une pension considéra-

ble (1). Il eſt bien venu du Roi, des Miniſtres & du Peuple; & cela n'a rien d'étonnant. Un pays qui ſe pique de liberté, favoriſe un défenſeur de la liberté. Mais ce qui étonne, c'eſt que ce même pays, après avoir compati à un Peuple opprimé, ait voulu opprimer ſes propres Colonies. Faudra-t-il toujours que la morale des Couronnes s'accorde ſi peu avec elle-même & avec la morale univerſelle de la Nature?

---

(1) La Princeſſe d'Askoff, très-connue par la révolution qui a mis Catherine II ſur le Trône de Ruſſie, trouvait mauvais que Paoli fût Penſionnaire de la Cour d'Angleterre; elle diſait à Paris à un Anglais, Homme employé dans les affaires publiques, & qui prétendait qu'on pouvait être Penſionnaire de ſon Roi ſans honte : « Vous vous trompez, Monſieur, » la miſère eſt le vrai pied-d'eſtal d'un Homme » comme lui & d'une Femme comme moi ».



LETTRE XXIX.

De Londres, le 6 Août.

AMATEUR des Arts, vous prendriez de l'humeur, ſi je ne vous en diſais pas quelques mots. Les Arts utiles ſont portés ici à un degré de perfection qui n'eſt pas commun. Les Inſtrumens aratoires, les moulins, les conduites d'eau, l'Architecture navale, les Braſſeries, la Charpenterie, la Menuiſerie, le Charronage, l'Imprimerie, les Inſtrumens de Mathématique & de Phyſique expérimentale, ne laiſſent rien à deſirer.

Voulez-vous quelques exemples dans les choſes les plus uſuelles? Avec des ſouliers Anglais, ne craignez pas l'humidité : la bonté du cuir & ſur-tout la couture, ne lui donnent aucune priſe.

Parmi vos meubles deſirez-vous une

commode vraiment commode, dont les tiroirs aillent & viennent moëleusement? adressez-vous ici.

Faites venir en même-tems une garniture de feu : vos yeux & vos mains, en tisonnant seront flattés par le poli de l'acier.

Je vous ai entendu plus d'une fois maudire votre voiture, toute faite qu'elle est par un Ouvrier de réputation ; c'est une épaisseur, une pesanteur de bois, une portière qui se déjette, une glace ou un store qui ne joue pas, c'est quelque pièce qui crie. Rien de tout cela dans une voiture Anglaise : légèreté, solidité, accord de toutes les pièces qui la composent.

En fait d'Instrumens de Science, il n'est pas besoin de vous dire qu'ils ont ici toute la justesse, toutes les proportions, tout le liant dont ils sont susceptibles. Je n'oublierai ni l'étui de Mathématique, ni le Graphomètre, ni le Télescope que vous me demandez avec tant d'instance.

Pour prendre une idée de l'Imprimerie, il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur les belles éditions de Londres, d'Oxford, de Glaſcow, de Birmingham. Les éditions même les plus communes ſont plus ſoignées, plus correctes, en caractères plus nets, & en meilleur papier que celles du même genre dans d'autres pays. La France eut autrefois des Imprimeurs & des Libraires d'une profonde érudition, capables de corriger les Auteurs, même dans les Langues ſavantes. Tels furent les *Etiennes*; l'Angleterre en poſſéde encore de ce mérite, j'en connais.

Mais ſavez-vous pourquoi les Ouvriers Anglais conditionnent ſi bien leurs Ouvrages ? C'eſt que la main-d'œuvre eſt plus chère qu'en France. Par exemple, pour l'étui de Mathématique dont vous êtes amoureux, comptez le double & au-delà du prix de Paris. Attendez-vous au même

compte pour vos rasoirs. Une autre raison qui contribue beaucoup à la perfection, c'est que le crédit n'est guères en usage ici. Les petites fortunes n'achètent que ce qu'elles peuvent payer; & les grandes n'ont pas le privilège de se meubler, de se décorer avec des dettes. Un Ouvrier bien salarié & payé comptant, a le plus vif intérêt à contenter ceux qui le mettent dans l'aisance.

Il est des Arts utiles qui, exercés en petit, ne produisent à l'œil du curieux qu'une sensation faible; mais exécutés en grand ils étonnent, ils ravissent l'admiration. J'ai vu à quelques milles de Londres une brasserie où de vastes amas de grains ressemblent à des greniers publics; où l'eau élevée par le jeu des pompes, vient se rendre dans des cuves & des chaudières énormes; où cinquante Brasseurs sont en action continuelle; où cent tonneaux de bière sortent journellement de leur travail; où

des caves diſtribuées en pluſieurs rues, la tiennent en réſerve dans des vaiſſeaux de grandeur coloſſale, que nous exprimons par le mot *foudres* ; où ſoixante & douze chevaux ſont conſtamment employés à voiturer cette boiſſon dans les celliers des Demandeurs ; où trois mille cochons ſont nourris & engraiſſés du marc de la liqueur. Une autre Braſſerie qui abbreuve le grand Hôpital de Greenwich, y fait couler la bière par des canaux ſoûterrains, à la diſtance de trois quarts de lieue.

Il y a long-tems que l'Angleterre a des moulins à ſoie. On en voit un de la première grandeur à Stockport, Ville conſidérable ſur la rivière de Merſey. Là, dans de grands corps d'édifices, parmi pluſieurs atteliers, un ſeul contient quarante-cinq mille mouvemens, dont le premier moteur eſt une roue unique tournante à l'eau.

Cette invention, qui épargne prodigieuſement la main-d'œuvre, n'a pas

caufé ici un foulèvement populaire, comme en France dans la ville de Lyon, lorfqu'un grand Mécanicien voulut lui faire le même préfent. Il fallait peut-être, pour le faire accepter, avoir d'autres travaux tout prêts pour des bras qui reftaient fans occupation.

Quant aux Arts d'agrément, Sculpture, Peinture, Mufique, l'Angleterre n'a pas eu des fuccès fi heureux. Ce n'eft pas que dans chacun de ces genres elle ne puiffe montrer des Ouvrages de mérite. Mais elle eft encore loin, je ne dis pas, de l'Italie, mais même de la France.

En fait de Mufique nationale, le feul Compofiteur dont elle fe vante, c'eft *Hendel.* Allemand d'origine, il eut la gloire d'amener en Angleterre la même révolution que l'Italien *Lully* a faite en France. Mais la France a eu depuis une fucceffion de Muficiens très-diftingués, & n'eût-elle produit que *Rameau*, fa gloire ne ferait pas petite. Ce n'eft

pas d'aujourd'hui que l'Angleterre eſt toute vouée à la Muſique Italienne. La France s'eſt dégoûtée plus tard de ſa propre Muſique pour ſe mettre à l'uniſſon de toute l'Europe.

La Sculpture a placé dans l'Abbaye de Weſtminſter, tout ce qu'elle a produit de plus parfait. On lit ſur les morceaux les plus précieux les noms de *Schemaker*, *Rysbrak*, *Roubillac*. *Moore* & *Wilton* leurs ſucceſſeurs, ne ſont pas indignes d'eux. Mais en laiſſant à la Sculpture Anglaiſe *Roubillac*, notre Compatriote, combien de noms plus célèbres ne pourrions-nous pas leur oppoſer dans le grand nombre de nos Sculpteurs vivans ou morts!

La Peinture eſt encore inférieure à la Sculpture. L'Angleterre ne compte que trois ou quatre Peintres. *Hayman*, à qui elle doit les grands tableaux qui décorent le Sallon de Waux-Hall; *Hogarth*, *Hygmore* & *Wils*, qui ont peint des Scènes de Tavernes, de Marchés

& de Foires. Encore eſt - il vrai que leur gloire n'a pu franchir la Mer. On ne dit point en Europe l'Ecole Anglaiſe, comme on dit l'Ecole Flamande & Françaiſe. Il ne faut pas oublier *Thornill*, que la Reine Anne employa, n'ayant rien de mieux ſous ſon règne.

J'ai vu l'*Exhibition* où l'on expoſe tous les ans les nouvelles productions des Peintres; j'y cherchais l'Hiſtoire, & mes yeux ne rencontraient que des vues, des payſages, des miniatures, & ſur-tout une affluence de portraits juſqu'à ſatiété. Quelques morceaux d'Hiſtoire qui arrêtaient les regards, ſont de l'Allemand *Loutherbourghs* que vous avez connu à Paris, & de l'*Angelica-Koffman* du même pays. Si l'on admire à Londres quelques grands morceaux dans le moderne, ils ſont ſortis des pinceaux étrangers. Telle eſt à l'Hôtel de Northumberland l'*Aurore* par *Mengs;* telle eſt encore le *Conſeil des Dieux* par *Battoni*. A préſent le

premier Peintre national, Préſident de l'Académie Royale de Peinture, c'eſt *Reynolds*. Comme il ne s'adonne qu'au Portrait, il faut croire, pour ſon honneur & celui de l'Angleterre, que c'eſt affaire de goût.

Cependant la Peinture & la Sculpture auraient dû ſe couronner de gloire dans la Nation Anglaiſe : Voyageuſe par goût, paſſionnée pour les Arts, riche pour bien payer, elle a fouillé l'Italie, elle la dépouille ſans ceſſe ; & ſi ce goût perſévère, il faudra aller voir Rome à Londres. Les originaux qu'elle a rapportés, qu'elle a pu étudier, auraient dû allumer le feu du génie, avant que la France & les Pays-Bas euſſent des Sculpteurs & des Peintres. On dit que tous les beaux Arts ſe tiennent par la main ; cela n'eſt pas vrai en Angleterre ; elle a de grands Poëtes, point ou preſque point de Peintres, & peu de Sculpteurs.

L'Abbé Winkelman, dans ſon *Hiſ-*

toire de l'Art, dit que « les Anglais, par » l'effet du climat, n'ont pas encore » un ſeul Peintre de quelque réputa- » tion ». Il eſt bien difficile d'en aſſigner la vraie cauſe. Mais puiſque le fait exiſte, on peut conjecturer que le paſſé leur ayant offert les mêmes ſecours, les mêmes originaux à étudier, les mêmes objets d'émulation qu'aux Français & aux Flamans, ſans avoir eu les mêmes ſuccès, l'avenir ne leur ſera pas plus favorable. La Nature ne donne pas tout à tous les Peuples. Il faut encore que l'Angleterre renonce à l'Empire des modes. Elle ne s'aviſera pas de nous le diſputer. Mais arrachons celui de la Mer.



LETTRE XXX.

De Londres, le 9 Août.

Si vous étiez moins inftruit, je vous dirais que l'Angleterre a beaucoup mieux réuffi dans les Lettres & les Sciences, que dans les Arts de pur agrément. La Poéfie & l'Eloquence y ont trouvé des imaginations fortes ; la Philofophie, toute la liberté qu'il fallait pour éclairer les Peuples ; & les Mathématiques, des Génies qui en ont mefuré la profondeur. Chez des Nations vives & légères, des Efprits ardens defcendent dans le puits de la vérité ; mais ils remontent trop tôt avec l'illufion flatteufe de l'avoir trouvée, ou le défefpoir de la faifir : l'Anglais plus flegmatique, plus méditatif, plus opiniâtre, creufe encore. Il eft beau de contempler le Charpentier *Hariffon*, acharné pendant quarante ans à la dé-

couverte d'un Inſtrument qui puiſſe déterminer les longitudes.

On fait un reproche à l'Angleterre : point de penſions établies dans le Domaine des Lettres & des Sciences. Vous êtes de ceux qui reprennent aigrement cette omiſſion. Pourrait-on eſſayer de vous adoucir par les conſidérations ſuivantes? Les Gens de Lettres & les Savans, en France, ne ſont que cela ; & ceux qui courent d'autres carrières dans les Affaires, dans les Finances, dans les Négociations, s'efforcent de perſuader au Public, & encore plus à la Cour, que des gens de cette trempe ne ſont & ne peuvent être que cela. En Angleterre on ne penſe pas de même. Pour vous en convaincre, je ne puis m'empêcher d'entrer dans quelques détails Hiſtoriques. Je ne cite que des noms connus. Paſſez-moi cette Litanie.

Congrève, le Molière de l'Angleterre, (s'il était poſſible qu'il y en eût

deux), s'enrichit dans des emplois également lucratifs & honorables.

Le Garçon Cabaretier *Prior*, héritier pour toute fortune du génie d'Horace, en trouva une qu'il n'attendait pas. Envoyé par la Reine Anne avec le titre de Plénipotentiaire, il vint apporter la paix à Louis XIV.

Addiſſon, Littérateur, Poëte & Philoſophe, eut de Guillaume III une penſion de ſept-mille livres Tournois; ce n'eſt rien dire, il fut nommé Secrétaire d'Etat. Mais ſon amour pour les Lettres lui arracha bientôt ſa démiſſion : faute impardonnable, s'il ſe ſentait les talens pour faire de grands biens.

Locke, en écrivant l'Hiſtoire de l'âme, & en traçant des principes ſur le Gouvernement civil, fut premier Commis du Commerce & des Colonies Anglaiſes : Place importante qu'il rempliſſait avec autant de probité que d'intelligence.

Newton, après avoir rétabli le monde sur les ruines de tous les systêmes, fut Grand-Maître des Monnoies du Royaume, & le Royaume s'en trouva fort bien.

Ce n'est pas l'usage en France d'arriver aux fortunes & aux dignités Ecclésiastiques par des ouvrages profanes, quelque bons qu'ils soient.

Le Docteur *Swift*, si connu par le *Conte du Tonneau*, & par tant d'autres excellentes plaisanteries très-philosophiques, gagna le riche Décanat d'une Cathédrale.

Le Métaphysicien *Clarke*, premier Disciple de Newton, fut récompensé de la première Cure de Londres; & il eût été Archevêque de Cantorbery, si des âmes charitables n'eussent averti la Reine Anne qu'il n'était pas Chrétien.

Lloyd fut plus heureux. Il s'était fait un nom en travaillant sur Pindare & sur la vie de Pythagore. Il devint Aumônier du Roi, puis Evêque; & quoique ce

ne ſoit pas trop la mode en Angleterre de paſſer, le plutôt poſſible, d'un Siége à un autre plus commode, il n'eſt mort qu'au troiſième, celui de Vorceſter.

Nous avons vu à Paris M. *Hume* remplir une place de confiance dans l'Ambaſſade d'Angleterre, rappellé enſuite pour monter à la tête d'un Département dans les Affaires Étrangères. Qu'eſt-ce qui l'avait mené là? Son Hiſtoire nationale, ſes profondes ſpéculations politiques & philoſophiques.

J'ai viſité dernièrement M. *Blackstone*, l'Auteur des *Commentaires ſur les Loix d'Angleterre.* Vous n'ignorez pas que j'en ai traduit la partie qui *nous* intéreſſe le plus, *le Code criminel.* Il le ſavoit déja; il m'a demandé comment cette traduction avait été reçue dans ma Patrie. J'ai répondu qu'on s'aviſerait. Avant ces excellens Commentaires ſi généralement applaudis, M. *Blackstone* ſe contentait d'une Chaire de Profeſſeur dans l'Univerſité d'Oxford: ré-

compenſé promptement par la place de Solliciteur général du Roi, il eſt maintenant l'un des premiers Juges de la Nation. Honneur & fortune.

Si quelques illuſtres dans les Lettres depuis qu'elles fleuriſſent en Angleterre, paraiſſent avoir été oubliés, c'eſt qu'ils l'ont bien voulu. *Waller*, l'Anacréon du pays, avec un patrimoine de ſoixante-mille livres de rente, ne penſait qu'à jouir dans l'indépendance. *Pope* s'était mis au-deſſus des places & des récompenſes, par le produit de ſes Ouvrages. Sa ſeule traduction d'Homère lui avoit gagné cent-mille écus par ſouſcription.

Ne penſez-vous pas que cet ordre de choſes en faveur des lettres, vaut bien les penſions que d'autres Gouvernemens leur attribuent; & d'ailleurs ſi le Parlement prend à cœur quelque découverte d'une grande importance, ce n'eſt pas un prix médiocre qu'il propoſe, c'eſt une fortune complette.

Vous n'avez pas oublié que de nos jours il a décerné cent-mille écus à la découvertes des *longitudes*.

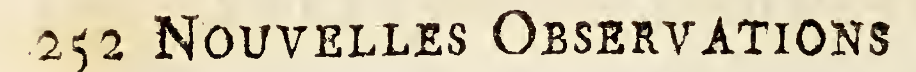
Je me tais fur la générofité des riches Particuliers, des Seigneurs fur-tout, pour les Lettres. Il eft des pays où cette générofité fe montre auffi ; mais c'eft une efpèce de phénomène qui étonne. Ici à peine en parle-t-on, parce qu'on y eft accoutumé.

Lorfque dans une Nation les Lettres & les Sciences mènent à tout, on les trouve non-feulement dans les Académies & dans les retraites confacrées aux Mufes ; mais encore dans la Robe, dans l'Epée, dans l'Eglife, dans les Grands, dans les Hommes d'Etat ; & s'il eft quelque terre où elles germent, où elles fleuriffent abandonnées à elles-mêmes, on ne faurait trop admirer la bonté du fol.

Je me rappelle que vous m'avez fait quelques queftions fur la *Société Royale.*

Cette Académie, qui a eu la gloire de compter parmi ſes Membres les *Boyle*, les *Newton*, les *Dryden*, les *Addiſſon*, lès *Pope*, réunit, dans ſon Inſtitution, tous les genres de Science & de Belles-Lettres. *Charles II*, ſon Fondateur, pour lui laiſſer la liberté plénière dans ſes Elections, ne voulut pas les aſſujettir à la Sanction Royale. Si un Candidat ſe préſente, on exige de lui trois atteſtations priſes dans le Corps même, & on affiche ſes titres dans la Salle de l'Académie. Ce n'eſt pas tout, on le ballotte pendant dix ſéances, & il faut qu'il ſe ſoutienne dans les *deux* tiers des voix. Le nombre des places n'eſt pas fixé, afin d'ouvrir plus de portes au mérite. Cependant, pour ne pas donner une trop grande facilité, qui pourrait dégénérer en abus, l'Académie a ſtatué de ne recevoir que deux Candidats annuellement. On n'entend point dire que les

protections s'en mêlent. Les titres seuls décident. Elle a un Président qui doit payer de sa personne, ou abdiquer, & deux Secrétaires qui ne manquent pas d'ouvrage. Les *Transactions philosophiques*, l'un des plus beaux Monumens que ce siècle ait élevé à la Physique, attestent à tout le Monde savant les travaux de l'Académie. Elle a tous les Jeudis une séance publique, précédée d'un dîner à la taverne. L'usage du dîner a peut-être son bien : des Gens qui ne s'assemblent que pour parler science, se dérident peu, ne forment que des liaisons d'esprit; la douce & joyeuse familiarité de la table développe les caractères, ouvre les cœurs & les dispose à l'amitié. Mais l'heure de la science sonne, on se rend au Lycée, on y lit des Mémoires pour l'avancement des connaissances humaines, & chaque Membre y contribue selon ses forces. Pour moi, qui ne cherche qu'à



faire connaiſſance avec des Savans qui ont bien voulu m'aggréger à l'illuſtre Corps, je ne manque aucune ſéance. Un regret s'y mêle, c'eſt d'être ſi peu digne d'eux. Mais je veux toujours mériter votre amitié. Adieu.



LETTRE XXXI.

De Londres, le 12 Août.

IL y a ici des Cotteries qu'on appelle *Clubs*. Elles ſe tiennent dans des Tavernes (1), des Cafés ou des Maiſons particulières. Toutes les Conditions, ſans excepter le Peuple, ont les leurs. Ce ſont les rapports d'occupations, de goût, d'inſtruction, & les liaiſons d'amitié qui les forment. L'Election, par l'unanimité des ſuffrages, les recrûte; & un Étranger ne peut y être admis que ſous caution. Chaque Club a ſes Statuts, & un Préſident pour les faire obſerver.

L'entretien, dans les Clubs diſtingués, roule ordinairement ſur des points de Science, de Morale, de Religion, de Politique; & quoique le

(1) Cabarets.

thé, la bière, le vin, les liqueurs, ſoient de la partie, les propos joyeux viennent rarement à leur ſuite.

Les Femmes ont auſſi leurs Clubs. Le *Spectateur Anglais* prétend qu'elles ne s'y amuſent pas à médire de leur ſexe; d'où l'on peut conclure qu'elles ſe jettent ſur le nôtre, en donnant la préférence à leurs Maris.

Outre ces Clubs, qui ne réuniſſent qu'un petit nombre de Perſonnes, il y a, comme en Italie, des Aſſemblées très-nombreuſes, à jour fixe, chez des Miniſtres, des Ambaſſadeurs, des Lords, des Ladys. L'entrée en eſt facile : un Étranger y paſſe en revue toute la haute ſphère d'une Ville en peu de jours. Ces Maiſons ouvertes ſont, en quelque façon, les honneurs de la Capitale. Celui qui ne veut que des connaiſſances fugitives, des tableaux mouvans, doit ſuivre ces grandes Aſſemblées; mais celui qui cherche les douceurs de l'amitié doit pré-

férer les Clubs. On m'assûre que si quelque membre souffre, tous compatissent, tous ouvrent leur bourse & emploient leur crédit. Il est vraisemblable que les Clubs, quant à la fraternité, se sont moulés sur les Loges des Francs-Maçons.

Nos Vieillards ont vu en France des espèces de Clubs, lorsque les Cabarets étoient honnêtes pour la bonne compagnie. Les Militaires, les Gens de Loi, les Hommes de Lettres, les Négocians, les Artistes, chaque classe faisant bande à part, s'entretenaient de leur profession. La Jeunesse y profitait des lumières & de l'expérience de l'âge mûr : leçons d'autant plus entrantes, que c'était la gaité de la table qui les donnait.

Les Femmes, qui n'étaient pour rien dans ces amusemens, crièrent à la crapule ; les Gens d'Eglise, qui n'y avaient pas plus de part, les secondèrent. Les Cafés prirent donc la place des Cabarets.

Les *la Mote*, les *Rouſſeau*, les *Crebillon*, les *Fontenelle*, y tenaient leur Lycée. Qui eſt-ce qui n'a pas entendu vanter le Café des Savans? Mais les Femmes, à qui les Cafés ne convenaient pas mieux que les Cabarets, & qui ont toujours tant d'empire chez les Nations galantes, ſont venues à bout de perſuader aux Hommes, que ſans elles il n'eſt point de Société agréable. Il a donc fallu l'aller chercher à leurs côtés, & ſe mouler ſur leurs goûts, leur ton, leurs manières, leurs fantaiſies & leurs caprices. De-là plus de Cabarets, plus de Cafés, plus de Clubs pour la bonne compagnie; elle ne ſe trouve que dans des Maiſons où le luxe & le jeu préſident, où, pour parler, on n'a pas beſoin de penſer, où l'air de l'amuſement tient lieu du plaiſir.

Les Anglais, qui ſe louent extrêmement du bon accueil qu'on leur a fait à Paris dans nos Cotteries, nous diſent ici: « Vous êtes trop répandus pour

» former des liaiſons ; vous regorgez de » connaiſſances : mais nous ne ſavons » ſi vous avez des amis. Quand vous » arrivez dans le cercle à l'heure du » ſouper, nous voyons bien qu'on vous » reçoit avec beaucoup de politeſſe. » Mais convenez-en, y eût-il ſix mois » qu'on ne vous eût vu, on aurait en- » core la politeſſe de ne vous en faire » aucun reproche. L'amitié eſt-elle un » beſoin pour vous » ? De quoi ſe mê- lent ces raiſonneurs ? Quand on eſt bien poli, on ne fait point de queſtion em- barraſſante.



LETTRE XXXII.

De Londres, le 15 Août.

En me jettant à travers toutes les nuances de la Société Anglaiſe, je tâche de ſaiſir le caractère national. Plus je le cherche, moins je le démêle dans une Capitale immenſe, où il eſt altéré par le mélange de tant de Nations. Je le trouverais plutôt dans les Provinces; mais les courſes que j'y fais, ſont trop rapides pour une obſervation complette. Voici ſeulement quelques traits qui me paraiſſent entrer dans ſa compoſition.

L'Anglais, porté à la réflexion, met du ſérieux juſques dans les plaiſirs. S'il rit, il n'éclate guères. On dirait qu'il s'occupe plus à penſer & à ſentir qu'à parler. Dans les Fêtes champêtres, dans les Guinguettes autour des Villes, dans ces orgies populaires où cent tables

ſont dreſſées, on demanderait volontiers ſi les Convives s'aſſemblent pour parler de leurs affaires, ou pour ſe réjouir. C'eſt une joie calme, ſans ſaillie, ſans élans, ſans tranſports.

Des Obſervateurs étrangers qui ont écrit ſur ce peuple, ont confondu le ſérieux avec la mélancolie ; ils ont même attribué ſon penchant vers le ſuïcide à cette prétendue habitude mélancolique. O mon ami! ſi un Anglais voulait nous juger par ce qui eſt arrivé chez nous dans ces derniers tems, ſi on lui donnait la liſte de tous nos ſuïcides en peu d'années, quelle doſe de mélancolie la plus noire ne jetterait-il pas dans le caractère d'une Nation qui rit, qui plaiſante de tout, qui n'a eu d'égale pour la gaité que la vive & joyeuſe Athènes. Au reſte, puiſque nous voilà ſur cette déplorable manie, on ſerait tenté de croire qu'en paſſant la Mer, pour s'eſſayer avec nous, elle a diminué d'autant dans cette Iſle ; ou

bien l'année n'eſt pas favorable. Depuis que j'y vis, les papiers publics ont à peine fait mention d'un ſuïcide; & vous ſavez qu'ici ces Trompettes journalières publient tout *de par la Liberté.*

Un autre trait du caractère Anglais, c'eſt la conſtance. Elle ſe montre dans les recherches aſſidues pour améliorer l'Agriculture, pour multiplier les animaux utiles & les ſubſiſtances, pour étendre le Commerce, pour perfectionner les Arts, pour avancer les Sciences. Si la quadrature du cercle, ſi la triſſection de l'angle, ſi le mouvement perpétuel, ſi la tranſmutation des métaux, ſi la panacée ne paſſent pas abſolument la portée de l'Eſprit humain, il y a à parier que ces ſublimes découvertes ſortiront d'une tête Anglaiſe par l'opiniâtreté de la méditation. Sans rappeller ici ce que les *Bacon*, les *Boyle* & les *Newton* ont inventé, ne devons-nous pas plus récemment à leurs compatriotes les premiers rayons dans la nuit de l'électricité?

La conſtance du caractère Anglais éclate principalement ſur un point capital qui a rencontré les plus grandes difficultés dans une longue ſuite de ſiècles : je veux dire la *liberté*. *Alfred*, le premier des grands Rois du Pays, avait conſigné dans ſon teſtament ces paroles auguſtes : « il eſt juſte que l'An» glais ſoit auſſi libre que ſa penſée ». Mais vous aurez, ſans doute, obſervé, vous qui ſavez lire, que la plupart de ſes ſucceſſeurs ont voulu déchirer le teſtament. C'eſt un grand ſpectacle de voir ſur le théâtre des tems, une Nation vigoureuſe aux priſes avec le Trône pour défendre ſa liberté, de voir comme elle emploie ſes Philoſophes, ſes Orateurs, pour éclairer, pour échauffer les Eſprits dans le combat ; comme elle conſtruit, comme elle oppoſe ſa légiſlation au pouvoir arbitraire ; comme elle aſſûre à chaque individu la propriété des biens, de l'honneur & de la perſonne ; comme elle forme le tréſor

public, comme elle le retient ſous ſa main; comme elle empêche tout impôt, toute levée de troupes, toute armée ſubſiſtante ſans ſon conſentement; comme elle tourne au profit de la liberté, les minorités des Rois, les diviſions dans la Maiſon Royale, les rivalités pour la Couronne. Ni la hauteur foudroyante de *Guillaume* le Conquérant, qui ne voulait gouverner que par l'épée, ni la froide & longue tyrannie de *Henri VIII*, ni les machinations corruptrices & deſpotiques des *Stuart*, ni les échaffauds n'ont pu vaincre la réſiſtance d'une Nation toujours en garde contre la force & la ſurpriſe. Si elle a prodigué ſes tréſors & ſon courage à des Rois ambitieux tels que *Henri II*, *Edouard III*, *Henri V*, pour aſſervir d'autres Peuples, elle s'eſt fait payer ſa condeſcendance par la garantie & l'étendue de ſes libertés.

On remarque aſſez généralement dans le peuple Anglais une ſorte d'or-

gueil qui l'empêche de s'abaiſſer devant la naiſſance, devant la fortune, devant les titres, devant le Trône même. S'il voit une Majeſté dans ſon Roi, il en voit une autre dans la Nation. S'il fait ſa cour au Chef, c'eſt parce que le Chef lui-même courtiſe la Nation par ſa popularité. Si on l'encenſe, ſi on le glorifie par des acclamations, ſi on augmente ſes revenus, c'eſt lorſqu'on eſt content de lui.

Il ne faut pas prendre cet orgueil pour un trait du caractère national. Il n'eſt pas plus naturel à l'Anglais qu'à tout autre homme. Il eſt factice. C'eſt un produit de la conſtitution politique. Le droit qu'a tout Anglais de députer & d'être Député au Parlement, de concourir à la légiſlation, de diſcuter, de décider les plus grands intérêts des Citoyens, de défendre la ſûreté publique & la ſienne, lui élève l'âme. Le Serf Ruſſe ou Polonais, l'Eſclave [illegible] rc auraient les ſourcils auſſi relevés, la tête

auſſi haute, s'ils jouiſſaient, comme l'Anglais, des titres originaux du genre-humain. L'uſage de ſervir le Roi d'Angleterre à genoux, lorſqu'il mange en public, paraît bien oppoſé à cette fierté d'âme : pure étiquette ſans conſéquence. Comme il ne ſaurait abuſer du pouvoir, il n'y a point de danger à le combler d'honneur.

Mais il eſt un troiſième trait que la Nature ſemble avoir gravé dans le caractère de la Nation; l'*humanité*. Rappellez-vous ces aſſociations libres & ſpontanées que j'ai miſes ſous vos yeux dans quelques-unes de mes Lettres, ce concours permanent de bienfaiſance dans la Capitale & les Provinces, ces ſouſcriptions éventuelles de charité pour ſuppléer à ce que le tréſor public ne peut pas faire en faveur des malheureux de toutes les claſſes. Le Cultivateur, l'Artiſan, le Matelot, le Soldat de terre ou de mer, tous ſavent fort bien que dans la maladie ou la vieilleſſe

ils

ils auront tous les ſecours néceſſaires ; tous ſavent que leur poſtérité ſera traitée de même. Ils meurent tranquiles ſur le ſort de leurs veuves & de leurs enfans. Ce n'eſt pas le Gouvernement qui ordonne, qui ſoutient cette charité publique ; c'eſt l'humanité de la Nation.

Rappellez-vous encore le peu que je vous ai tracé ſur ſon Code criminel, les formalités les plus ſcrupuleuſes à recevoir une accuſation avant que d'arrêter l'accuſé : la netteté, la ſalubrité, la commodité même des priſons ; les conſeils qu'on lui accorde pour ſe défendre, loin d'exiger par ſerment qu'il s'accuſe lui-même, le Jugement par ſes Pairs & par l'unanimité en face du Public ; la tendre compaſſion des Juges qui craignent de trouver un coupable ; & s'il faut enfin qu'il meure par la lettre de la Loi, la pitié qui le ſuit, en écartant toutes les peines atroces, telles que la torture, la roue, &c ; la pitié publique qui conſole ſa famille,

en rejettant toute l'infamie ſur le ſeul coupable, ne conclurez-vous pas avec moi, que l'humanité habite avec ce Peuple? Au reſte, quand on détaille les individus, même dans les claſſes qui ont reçu la plus belle éducation, même à la Cour, où communément on n'a qu'un ton, qu'un viſage, on trouve des caractères ſinguliers, biſarres, approchant du Miſanthrope de *Molière* : cela vient de l'aſſurance que la liberté donne. Je pourrais mettre ſous vos yeux un grand nombre de ces originaux qui font admirer & rire. Mais le Courier me preſſe. Nous en parlerons à mon retour.



LETTRE XXXIII.

De Londres, le 18 Août.

AVANT que de terminer notre correſpondance, je voudrais vous entretenir des mœurs Anglaiſes ; mais je crains de rebattre mes premières voies. Y aurait-il ſi grand mal ? On répète ſi ſouvent les autres dans les converſations & dans les livres, qu'on eſt peut-être pardonnable de ſe répéter ſoi-même.

Les mœurs tiennent à la nature du Gouvernement, qui eſt le premier Prédicateur de tous les pays. Dans la Conſtitution Anglaiſe, les grands Propriétaires n'ayant ni Vaſſaux, ni Juſtice Seigneuriale, n'ont ni morgue, ni hauteur : de plus, ayant beſoin de la faveur du Peuple pour arriver aux poſtes

d'éclat, ils ménagent le petit Propriétaire qui, comme eux, n'appartient qu'à l'Etat. Les Pairies, dignités de la plus haute importance dans les affaires publiques, ne ſont que des titres que les Particuliers reſpectent ſans en rien craindre. Les Pairs, après la tenue du Parlement, s'en vont dans leurs terres où ils ne peuvent faire que du bien, ſans force pour le mal. La Chaſſe, qui dans d'autres Gouvernemens eſt une ſource de dommages dans les récoltes, de querelles, de meurtres, n'en cauſe point ici. Elle eſt ouverte, dans des tems marqués, à quiconque a un certain revenu en fonds de terre, fixé par la Loi; & ce revenu eſt fort commun dans un pays riche. Vous chaſſez ſur moi, je chaſſe ſur vous. Tout eſt égal & paiſible.

Dans la conſtitution Anglaiſe, l'homme de mérite, quel qu'il ſoit, marche aux Places, aux Magiſtratures, aux

honneurs. Chaque nouveau Parlement met ſur le grand Théâtre de la Nation plus de cinq-cents Repréſentans du Peuple. Avec le talent de la parole, le ſimple Citoyen peut monter à la Pairie, ou du moins à la plus haute conſidération. De-là naît une application conſtante à s'inſtruire des Loix, des forces, des grands intérêts de la Nation. Le Peuple, d'autre part, dans un grand mouvement d'Agriculture, d'Arts utiles, de Commerce, ne manque jamais de travail. Or vous ſavez que le travail de tête ou de corps eſt le gardien des mœurs, comme l'oiſiveté eſt la ſource de la corruption.

Dans la conſtitution Anglaiſe, il eſt difficile de retenir le ſalaire de l'Ouvrier, ou les avances du Commerçant, de vivre de crédit. Pour une dette qui excède quarante Shillings, contrainte par corps ou caution. Le grand Seigneur même n'ôſe pas devoir; on voit dans

l'Eglise de Weftminfter les corps de deux Ambaffadeurs Efpagnols, morts à Londres. Leur Patrie les réclamait pour leur rendre les honneurs funéraires; mais l'Angleterre les retient jufqu'au paiement des dettes qu'ils ont laiffées. Heureufe néceffité d'être jufte. Cependant comme il y a partout des hommes injuftes ou malheureux, & des gens trop confians, le Roi, tous les fept ans, envoie au Parlement un Edit portant amniftie générale pour tous les Débiteurs infolvables détenus dans les prifons.

Dans la Conftitution Anglaife, l'amour de la Patrie, fource des grandes vertus, eft une paffion très-répandue. Elle pénètre jufques dans les atteliers du Peuple. Un Peuple qui élit fes Magiftrats, fes Aldermans, fes Shériffs, fes Maires, fes Repréfentans dans le Parlement national, prend toute la part qu'il peut aux affaires publiques, il s'en

occupe bien plus que du prix des denrées. Il ſe fait ſervir dans ſes déjeûners les papiers du jour avec le thé & le beurre. Il lit avec avidité les débats du Parlement ſur les grands intérêts publics, il s'échauffe avec les Orateurs qui les diſcutent, il s'aſſemble ſous des Conducteurs pour faire entendre ſa voix ; & ſouvent il fait triompher le bon parti. Un peuple animé de cet eſprit, ſait ſouffrir & agir pour le ſervice de l'Etat. Dans une invaſion l'ennemi trouverait une réſiſtance bien ſupérieure à celle qu'on pourrait oppoſer dans une conſtitution où le Peuple n'eſt rien, où chacun eſt réduit à ne penſer qu'à ſoi-même. L'homme d'Etat, qui ſent tout ce qu'on peut tirer d'un Peuple ainſi organiſé, eſt très-avide de la popularité ; mais il ſait que, pour la gagner, il faut être ou paraître enthouſiaſte du bien public. Le Peuple l'en récompenſe par des acclamations, des

honneurs, ſouvent même par les dons de la fortune. On a porté plus d'une fois devant les Tribunaux des Teſtamens en faveur de ces Hommes d'Etat qui n'avaient jamais vu ni connu les Teſtateurs.

Les Anglais jettés dans la vie publique par la forme de leur Gouvernement, n'en aiment pas moins les douceurs de la vie privée. La liberté de la campagne, dès qu'ils peuvent ſe dérober aux affaires, leurs Jardins, leurs Parcs, l'équitation journalière, la chaſſe, la lecture, la proſpérité de leurs poſſeſſions, c'eſt dans tout cela qu'ils cherchent leur bonheur. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent riſque d'être *béquetés de la poule*; expreſſion triviale dans le pays. Les femmes Anglaiſes avec le ton de la plus grande douceur, avec un air de raiſon, de ſentiment & de nonchalance, exercent un empire domeſtique qui fatigue quel-

quefois celui qui devrait tenir le Sceptre; & ſi un amant entreprenait de ſe faire écouter, il en ſentirait encore plus la peſanteur.

Ici le ſèxe ſe conduit ſur un principe qui n'eſt pas reçu partout. Une fille dit : je ſuis libre, pourquoi n'écouterais-je pas le langage de l'amour ? L'épouſe dit au contraire : j'ai promis, je ſuis liée, je ne dois plus rien entendre. De-là vient que dans les converſations la fille ne ſe contente pas d'écouter; elle parle, elle a des yeux, du mouvement, de la gaieté; tandis que ſa mère prend un ton & un maintien plus grave. Une fille nubile connaît ſes droits. Elle ſait que la Loi du pays n'a point dérogé à celle de la Nature, qu'elle n'a nul beſoin du conſentement d'autrui, pour diſpoſer d'elle-même. Mais la mère qui a déja diſpoſé librement de ſa perſonne, reſpecte le ſerment qui la lie.

Ce que je vous dis de la retenue des épouſes, ne regarde pas les femmes de la haute ſphère, qui ont partout de grands priviléges. Leurs mariages ne ſont pas aſſortis & cimentés pour durer toujours : & ſi le mari vient à ſe laſſer de ſa femme, il s'en ſépare au moyen d'une penſion, ſans l'intervention des Tribunaux. A-t-il des ſoupçons ſur ſa fidélité ? C'eſt autre choſe. Il ſe met en ſentinelle ; & s'il eſt aſſez heureux pour acquérir des preuves juridiques de ſon déshonneur, le mariage eſt diſſous.

Il n'y a pas long-tems que les femmes de cette claſſe élevée s'attachaient encore aux ſoins domeſtiques, comme les Bourgeoiſes ; elles ont changé de goût. La toilette, la galanterie, le jeu, les bals, les ſpectacles abſorbent tout leur tems. La parure devient pour elles une étude bien ſérieuſe. Dans mon premier voyage à Londres, je voyais ſur leurs têtes des chapeaux de paille, à bords rabattus, doublés d'un taffetas

couleur de roſe, dont le reflet ſur des joues fort blanches valait mieux que le rouge du pinceau. Vous ſavez combien nous avons enjolivé ces chapeaux trop ſimples pour nous. Qu'ont-elles fait ? Pour enchérir ſur notre enchériſſement, elles ont formé un buiſſon énorme de cheveux, de matelas de crin, de gaze, de rubans, de plumes. La Mère des Dieux, avec ſes ſept tours, n'y ferait œuvre ; & la troupe moutonière des femmes Bourgeoiſes ſuit ce grand modèle. On parle d'un Bill pour réléguer dans les Spectacles tout le beau Sèxe derrière les hommes, qui pour leur argent veulent voir auſſi bien qu'entendre.

Il eſt plus d'un pays où les jeunes veuves ſe trouvent à merveille de leur liberté. Ici elles penſent bien vîte à reprendre des liens.

Il y a ici, comme ailleurs, des amours vagues ; mais on n'y voit point de ces

petits ménages ſi lourds à ſoutenir, de ces petites maiſons qui ruinent les grandes. On n'entretient pas, on paie noblement chaque ſervice. Quant aux Femmes tout-à-fait publiques, le nombre & l'impudence vous étonneraient. Elles attaquent à toute heure, ſans attendre que la nuit vienne couvrir leurs batteries de ſon ombre. Dans les *Bagnios* (1), dans la plupart des Tavernes, on les ſonne, dit-on, comme une taſſe de thé; une choſe qui n'eſt pas commune, c'eſt que là, ou chez elles, on ne ſe plaint ni de la moindre injure, ni de la plus petite eſclandre, grâce au flegme Anglais & à la Loi. Les Vénitiens, qui avaient des Courtiſanes au commencement de ce ſiècle, diſaient que, tandis que les Courtiſanes ſe livrent, les honnêtes Femmes ſont en ſûreté:

---

(1) Les Bains.

mais c'étaient des Courtiſanes à la grecque, avec de l'eſprit, de l'inſtruction & des talens : excuſe pour le déſordre, s'il eſt quelque moyen de l'excuſer.

Toute Nation riche a du luxe. On en voit ici une eſpèce plus marquée qu'en beaucoup d'autres Capitales. C'eſt en tableaux & en ſtatues. Comme les Anglais voyagent ſans ceſſe en Italie, ils y ſement leurs guinées, pour en rapporter les productions des Arts. Ils en tirent auſſi quantité de beaux marbres de Carrare pour des cheminées, où l'on admire la fineſſe de la Sculpture, & pour des eſcaliers qui, dans les grands édifices, ſont d'un effet ſurprenant. Le premier coup-d'œil en découvre toute la hauteur juſqu'au comble, avec la forme qui n'eſt pas commune; au-lieu d'être ſoutenus de droite & de gauche, comme les nôtres, un côté eſt en l'air : c'eſt un effort & un jeu de l'Art. Un tapis préſente un ſentier vers

le milieu, & le marbre brille à côté. L'usage du tapis est aussi en vogue dans toutes les maisons bourgeoises où il est encore plus nécessaire pour amortir le bruit des allans & des venans sur des marches de bois. C'est pour la même raison que, dans les appartemens, les parquets, ou, pour parler plus juste, les planchers sont garnis d'un tapis.

Le luxe s'étend encore aux porcelaines les plus recherchées & aux pierreries. Il est moindre pour les habits & pour la table. Les parasites n'ont pas beau jeu ici. On ne se présente que sur une invitation marquée; & si on a envie d'accepter, il ne faut pas y chercher de façon; car avec des gens qui ont la politesse de l'âme, plus que celle des manières, on courrait risque d'être dupe.

Le luxe est excessif en jeu & en paris. Quantité de fortunes baissent, remontent, ou s'anéantissent par ces deux

paſſions. Les paris qui ſe font aux courſes de Newmarket, d'York & ailleurs, ont du moins cet avantage, qu'elles répandent une émulation générale pour ſoigner, pour exalter la race des chevaux. Si quelqu'autre Nation, en imitant ces courſes, n'y cherchait que la gloire du Jacket, que diriez-vous de cette vanité ?

Le luxe du Peuple ſe borne à l'aiſance. Nourriture ſubſtantielle, vêtement ſolide, habitation ſaine. Point de travail exceſſif. Ce qu'il fait, il le fait bien, mais lentement. Rien ne dérange l'heure de ſes repas ou de ſes récréations. Rarement on le voit dans l'ivreſſe, quoiqu'il ne boive point d'eau. La Bière qui fait ſa boiſſon ordinaire, n'enivre pas comme le vin. Il n'eſt point querelleur. Dans les embarras des rues, le Roulier, le Cocher, le Porteur-de-Chaiſe, le Crocheteur, gens fort iraſcibles, s'entraident, ſe débarraſſent les

uns les autres avec beaucoup de flegme. Ils ne s'emportent pas même contre leurs chevaux ; ils ne les battent point. Ils conduisent à la voix & par des signes leurs compagnons & leurs amis. Mais ce Peuple n'est-il point insolent pour les étrangers, sur-tout pour les Français ? Je l'avais cru sur parole. Je passe chaque jour bien des heures avec lui. Je lui demande mon chemin & les directions dont j'ai besoin, je n'ai pas rembourſé un *french dog* (1), j'ai questionné mes Compatriotes voyageurs qui s'en tirent aussi doucement que moi. Cette bonne fortune n'est-elle point dûe à ce que nos Petits-Maîtres ne sont plus tant Petits-Maîtres ? Peut-être qu'autrefois voyageant dans ce pays-ci, ils ont voulu traiter un Peuple libre, comme on traite un

---

(1) Chien de Français.

Peuple aſſervi, l'injure ſur les lèvres & le bâton haut. Oh! alors on trouverait à qui parler.

Il n'eſt point de Nation qui n'ait de grands vices mêlés aux grandes vertus. N'aimons point à jetter des pierres dans la maiſon des autres, de crainte qu'on n'en jette dans la nôtre. Si j'avais voulu corriger cette Nation, j'aurais plus remarqué ſes vices que ſes vertus. Il eſt du moins un vice preſqu'inconnu ici, l'hypocriſie. Chacun ſe montre aſſez comme il eſt, ſans excepter les Eccléſiaſtiques. Comme ils tiennent au monde par les titres de mari & de père, ils n'ont pas beſoin du maſque de la ſévérité. Ils diſent avec Térence: je ſuis homme, & rien de tout ce qui appartient à l'homme ne m'eſt étranger.

Je reçois à ce moment votre dernière Lettre, qui aurait dû m'arriver plutôt; mais il faut compter ſur le vent. Ne m'écrivez plus. Dans quelques jours je

vous embrafferai ; &, s'il vous prend envie de voyager à votre tour, vous me rendrez au centuple les inftructions que je vous ai données.

FIN.



DISCOURS
PRONONCÉS
DANS LA CHAMBRE
DES COMMUNES,

A l'occaſion de la Guerre préſente de L'ANGLETERRE *avec ſes Colonies.*

L'AUTEUR des Obſervations a cru faire plaiſir au Lecteur, en lui donnant la traduction de cinq Diſcours prononcés dans la Chambre des Communes, à l'occaſion de la guerre préſente de l'Angleterre avec ſes Colonies.

Les Diſcours ſur les grands intérêts des Nations peignent mieux l'Eſprit de leur Gouvernement, que la plupart des deſcriptions qu'on en fait.

Une éloquence molle, circonſpecte, timide, dénote un pouvoir abſolu

qu'il eſt dangereux d'irriter. Une éloquence mâle, franche, hardie, annonce une conſtitution où il eſt permis d'être Citoyen.

Les Diſcours qu'on traduit ici ont été prononcés par M. *Wilkes*, le célèbre Auteur du fameux *North-Briton*, *n°*. *45*, l'idole du Peuple pour un tems, Lord Maire malgré la Cour, & Membre du Parlement malgré le Parlement, n'ayant que la Loi pour lui.



SUJET

DU PREMIER DISCOURS.

LE Roi d'Angleterre ayant mis ſous les yeux du Parlement en 1775 le ſoulèvement des Colonies Américaines au ſujet des taxes que le Parlement leur avait impoſées, & dont elles conteſtaient le droit; la Chambre des Communes vota dans un Comité du 6 Février, une Adreſſe à Sa Majeſté, pour la remercier de la communication de cette grande affaire; & pour déclarer que, les Colonies étant dans un état actuel de rébellion contre la légiſlation ſuprême, la Chambre prenait la réſolution de maintenir, au riſque de ſes biens & de ſa vie, les droits de la Couronne & du Parlement.

M. Wilkes, Lord-Maire & Membre

de la Chambre des Communes, combattit le vœu du Comité en ces termes:

MESSIEURS,

Jamais on ne ſoumit au Jugement de la Chambre une affaire plus importante que celle des Colonies Anglaiſes dans l'Amérique ſeptentrionale. Elle comprend, ou peu s'en faut, toutes les queſtions relatives aux droits communs du genre humain, tous les points capitaux de politique & de légiſlation. Je n'entrerai pas dans une carrière ſi vaſte & ſi battue. Je me renferme dans la grande affaire du jour.

L'Adreſſe que le Comité apporte à la Chambre, me paraît mal fondée, téméraire & ſanguinaire. Elle tire l'épée injuſtement contre l'Amérique. Mais, avant que de permettre au pouvoir exécutif de plonger la Nation dans les horreurs d'un guerre civile, avant que de l'autoriſer à tourner les armes de la

mère-patrie contre ſa fille, j'eſpère que la Chambre voudra peſer dans la balance de l'humanité, la cauſe & le fondement de cette malheureuſe querelle. La juſtice eſt-elle de notre côté? Peut-elle donner la Sanction aux hoſtilités qu'on projette?

Le droit prétendu de taxer des Sujets *ſans leur conſentement*, eſt évidemment la première ſource de la querelle. Avons-nous en effet, Meſſieurs, ce droit arbitraire ſur les Américains? Voilà le point ſaillant de la queſtion. Les Loix fondamentales de la Société en général, & les principes de la Conſtitution Anglaiſe en particulier, répugnent également à cette prétention. L'idée exacte de propriété exclut le droit de tout autre à prendre quoi que ce ſoit du *mien* ſans mon conſentement; autrement le mien n'eſt plus le mien. Nos poſſeſſions feraient auſſi précaires que la volonté d'autrui. Quelle eſt en effet la propriété qui me reſte

dans une chofe dont un autre peut s'emparer à fon gré. Certes, fi une partie de mon bien eft foumife à la difcrétion de quelque pouvoir, il en eft de même de la totalité. Si nous pouvons taxer les Américains fans leur confentement, ils n'ont plus de propriété, rien qu'ils puiffent appeller le *leur* avec affurance ; car nous pourrions exiger le tout comme une partie. Les mots de *liberté* & de *propriété*, fi chers aux Anglais, fi doux à leurs oreilles, ne feraient plus qu'une cruelle moquerie, qu'une infulte aux Américains.

Les Loix de la Société en général, je le répète, font manifeftement calculées pour affurer la propriété de chaque individu, de chaque Sujet de l'État. Ce point effentiel n'eft pas moins clairement déterminé par les grands principes de la Conftitution fous laquelle nous vivons. Tous les fubfides que nous donnons à la Couronne, font toujours expreffément qualifiés de *conceffions*

gratuites

gratuites de la part des Communes, *de dons libres* de la part du Peuple. Son plein consentement est statué, est exprimé dans le don même.

Mais, Messieurs, il y a dans notre Histoire un fait bien remarquable qui décide la question. Cherchez dans les Registres de la Cour, vous y trouverez que la Ville de Calais en Fance, tant qu'elle a appartenu à la Couronne Britannique, n'a jamais été taxée, sans avoir des Représentans dans notre Parlement, & par conséquent sans son consentement. Thomas *Fouler* & d'autres encore y prirent séance & y votèrent comme Bourgeois de Calais.

Je prévois une objection: quoi donc? l'Amérique jouira-t-elle de la protection de la Métropole, sans contribuer au soutien de cette tendre mère qui l'a nourrie, qui l'a élevée avec tant de soin, à qui elle doit sa force & sa grandeur?

L'Amérique a fait une réponse vic-

torieuſe à cette objection par ſa conduite durant une longue ſuite d'années, & par nombre de Déclarations les plus poſitives. Elle a démontré en paroles & en actions, ſans le moindre nuage, ſon amour, ſon ardeur, ſa piété filiale envers la Mère-Patrie. Oui, les Américains ont toujours été prompts à contribuer non-ſeulement aux dépenſes de leur propre Gouvernement, mais encore aux beſoins, aux néceſſités du nôtre. Ils n'ont héſité, ils n'ont conteſté que lorſqu'il s'agiſſait des folles dépenſes, des ſurpriſes fiſcales de la Royauté. Dans les deux dernières guerres avec la France, emportés par le zèle, ils ont paſſé les froides bornes de la prudence. Ils vous ont prodigué leurs richeſſes, ils ont combattu à vos côtés, diſputant de valeur avec vous, & partageant la victoire ſur l'ennemi commun des libertés de l'Europe & de l'Amérique, l'ambitieux, le perfide

Français (1) que nous craignons, que nous flattons aujourd'hui.

Il y a plus. Le siége & la prise de Louisbourg avec d'autres opérations militaires dont nous n'avons partagé ni les travaux, ni les dépenses, que nous n'avons même connus qu'après le succès, prouvent assez l'attachement des Colonies à notre pays, & leur disposition à porter plus que leur part du fardeau de la dette publique. Mais, Messieurs, ne perdons pas de vue le point décisif de la question. Les contributions qu'elles ont fournies, c'étaient des dons que des hommes libres, aussi libres que nous, mettaient sur l'Autel de la Patrie.

---

(1) *Remarque du Traducteur.* On sait le cas que l'on doit faire des injures d'une Nation rivale. Les Romains, pour exprimer la mauvaise foi, disaient la *foi Carthaginoise*, tandis qu'ils violaient eux-mêmes un Traité fait avec Carthage.

Quel eſt leur langage à ce moment même que nous les flétriſſons de la marque odieuſe de rébellion, que nous méditons leur perte? Dans la dernière pétition du Congrès au Roi, ils déclarent *qu'ils ſont prêts, comme ils l'ont toujours été, à lui prouver leur fidélité & loyauté, en faiſant les plus généreux efforts pour fournir des ſubſides & lever des forces, lorſqu'ils en ſeront requis conſtitutionnellement.* Voilà le mot que tout Anglais doit entendre.

J'ai entendu parler d'un plan qui concilierait tous les différends. Il ne vient pas d'un Miniſtre, mais du noble Lord (1) à qui l'Angleterre eſt redevable de ſes derniers triomphes. Ce plan eſt d'aſſembler un autre Congrès au Printems prochain, pour régler avec le Parlement de la Grande-Bretagne & les Députés des Colonies, la contribution de chaque Province; car je per-

(1) Le Lord Chatam.

fiſte à dire qu'on ne peut pas lever ſur elles un shilling, ſans leur conſentement. Mais je crains fort que le plan du noble Lord ne ſoit rejetté, & que tout moyen de conciliation ne devienne impratiquable.

On a calomnié les Américains dans cette Chambre & ailleurs. Ils ſe plaignent, dit-on, de l'*Acte de navigation*; & ils demandent qu'on le révoque. Fauſſe aſſertion. Nous avons la preuve du contraire dans la réſolution du Congrès. Ils demandent ſeulement d'être remis ſur le même pied qu'ils étaient à la fin de la dernière guerre. On aſſûre auſſi qu'ils ont aſſez d'humeur, aſſez d'audace, pour vouloir ſecouer la ſuprématie de la Métropole. Rien de tout cela. Les réſolutions du Congrès général & des Aſſemblées Provinciales, réſolutions trop nombreuſes pour être citées, ſont autant de preuves de leur ſoumiſſion. Leurs vœux ſont clairement exprimés dans leur dernière pétition au

Roi ; je demande permiſſion de la lire à la Chambre : *Nous ne demandons que la paix, la liberté & la sûreté. Eſt-il aucune demande plus juſte & plus raiſonnable? Nous ne demandons ni la diminution de la prérogative Royale, ni aucun nouveau droit en notre faveur, réſolus à ſupporter & maintenir votre autorité Royale ſur nous, & à ſerrer les nœuds qui nous lient avec la Grande-Bretagne.* Quel contraſte, Meſſieurs, avec les procédés de l'adminiſtration Britannique ? Ils tendent directement à rompre ces précieux liens qui attachent les Colonies à la Métropole.

L'Adreſſe qu'on nous propoſe, préſente nommément la Province de Maſſachuſet, comme levant l'étendard de rébellion ; & les autres Provinces comme complices. Des perſonnages éclairés dans cette Chambre, ont employé leur éloquence à les envelopper toutes dans le crime de rébellion. Leur état préſent eſt-il effectivement un

état de *rébellion ?* ou n'eſt-ce qu'une réſiſtance convenable & juſte à des coups d'autorité qui bleſſent la Conſtitution, qui envahiſſent leur propriété & leur liberté ? Mais voici ce que je ſais très-bien. Une réſiſtance couronnée du ſuccès eſt une *révolution* & non une *rébellion*. La rébellion eſt écrite ſur le dos du révolté qui fuit ; mais la révolution brille ſur la poitrine du Guerrier victorieux. Qui peut ſavoir ſi, en conſéquence de la violente & folle *Adreſſe* de ce jour, les Américains, après avoir tiré l'épée, n'en jetteront pas le fourreau, auſſi bien que nous ; & ſi dans peu d'années ils ne fêteront pas l'*Ere glorieuſe* de la révolution de 1775, comme nous célébrons celle de 1688 (1). Si le Ciel n'avait pas couronné du ſuccès les généreux efforts de nos péres pour la liberté, leur noble ſang aurait teint nos échaffauds, au lieu de celui

(1) Le détrônement de Jacques II.

des traîtres & rébelles Ecossais; & ce période de notre Histoire qui nous fait tant d'honneur, aurait passé pour une rébellion contre l'autorité légitime du Prince ; & non pour une résistance autorisée par toutes les Loix de Dieu & de l'Homme, & non pour l'expulsion d'un Tyran.

Mais, Messieurs, je ne comprends pas plus la sagesse que la justice de cette Délibération. Votre force répond-elle à l'entreprise ? Où sont vos armées, comment les maintiendrez-vous, les recrûterez-vous ? Réfléchissez que la seule Province de Massachuset a dans ce moment même 30000 hommes armés & disciplinés; & ne savez-vous pas que, dans un dernier effort, elle peut en mener au combat près de 90000 ? Elle le fera, lorsque tout ce qu'elle a de plus cher sera en danger, lorsqu'il faudra défendre ses biens, ses libertés contre de cruels oppresseurs. Vous n'aurez pas même assez de force

pour conquérir & conſerver cette ſeule Province.

Le noble Lord au ruban bleu (1) ne demande que 10000 hommes de nos troupes avec quatre Régimens Irlandais, en reconnaiſſant que l'armée ne peut excéder le nombre qui a été ſtatué par le dernier acte du Parlement. Où l'enverrez-vous, cette armée ? Peut-être pourrez-vous mettre Boſton en cendres, ou le munir d'une forte Garniſon ; mais la Province ſera perdue pour vous. En ce cas, Boſton ſera un autre Gibraltar. Vous poſſéderez dans la Province de Maſſachuſet, comme vous faites en Eſpagne, une ſeule Ville, tandis que tout le pays reſtera au pouvoir de l'ennemi. Vos flottes, vos armées, pourront prendre quelques Villes ſur les Côtes de la Mer, du moins pour quelque tems, Boſton, Newyork, Saint-

(1) Le Lord North, Chevalier de l'Ordre de la Jarretière.

Auguſtin : mais le vaſte continent de l'Amérique ſera perdu pour toujours. La peau de bœuf qui détermina le circuit de Carthage, va ſe renouveller; vous l'empêcherez de s'étendre aux Place Maritimes où vous commercerez, s'il vous en reſte ; mais elle s'étendra de mille autres côtés. Vous peſez aujourd'hui votre deſtinée dans la grande balance des Empires. Je la vois baiſſer, tandis que l'*indépendance* Americaine(1) s'élève au pouvoir & à la grandeur des Etats les plus floriſſans ; car elle bâtit ſur une bâſe ſolide, la *liberté* (2).

---

(1) La déclaration de l'indépendance Américaine par les Repréſentans des Etats-Unis aſſemblés en Congrès, a été faite le 4 Juillet 1776, environ dix-huit mois après la prononciation de ce Diſcours, eſpèce de prophétie.

(2) Au mois d'Avril de la même année, le Congrès, ſacrifiant à la *Liberté*, ſtatua qu'on n'importerait plus d'Eſclaves dans les Etats-Unis. Bel exemple pour toutes les Nations civiliſées, ſi elles n'étaient pas encore barbares en beaucoup de points.

Oui, Meſſieurs, je tremble ſur les conſéquences preſque certaines d'une *Adreſſe* qui n'eſt fondée que ſur l'injuſtice & la cruauté, & qui eſt ſi contraire aux ſolides maximes de la vraie politique, comme aux règles infaillibles du droit naturel. Les Américains voudront certainement défendre leurs propriétés & leurs libertés, avec le courage qu'elles inſpirent à des hommes qui fuient la tyrannie, avec le courage que nos ancêtres ont montré dans des occaſions pareilles. Ils ſe déclareront *indépendans*, n'en doutez pas. Ils en riſqueront les ſuites, quelles qu'elles puiſſent être, plutôt que de courber leur tête ſous le joug que l'adminiſtration leur fabrique. Une adreſſe de nature ſanguinaire ne peut manquer de les jetter dans le déſeſpoir. Ils ſentiront que, non contens de tirer l'épée, vous en voulez brûler le fourreau. Vous les déclarez *rebelles* de la façon la plus irritante. Toute idée de réconciliation va s'éva-

nouir. Ils prendront les meſures les plus vigoureuſes, pour ſe défendre. Tout le continent du Nord de l'Amérique va ſe démembrer de l'Angleterre; & la grande arche que nous avons élevée, pour la joindre avec nous, eſt au moment de ſe rompre. Mais non, j'eſpère que la juſte indignation du peuple Anglais punira les Auteurs de ces pernicieux conſeils; & que les Miniſtres qui ont imaginé ces fatales meſures, paieront de leur tête la perte de la première Province Américaine.



SUJET
DU DEUXIÈME DISCOURS.

COMME les taxes que le Roi d'Angleterre avait mises sur ses Colonies, étaient illégales au jugement des Colonistes; & les mesures pour la guerre se continuant en Angleterre, malgré le parti de l'opposition, il y eut une *motion* (1) le 27 Novembre 1775, dans la Chambre des Communes, pour une Adresse au Roi, dans laquelle on le supplierait de nommer à la Chambre l'Auteur original qui lui a conseillé de taxer l'Amérique sans le consentement de ses Assemblées, & avant même que d'avoir proposé ce projet au Parlement.

M. Wilkes prit la parole & dit:

MESSIEURS,

L'Adresse à Sa Majesté qu'un hono-

(1) Ouverture d'un avis par quelque Membre de la Chambre, matière à débats.

rable Membre (1) propofe aujourd'hui, eft fi différente des dernières, qu'elle me paraît propre à enlever tous les fuffrages. Oui, Meffieurs, je crois qu'il eft de la plus grande conféquence de connaître l'Auteur ou les Auteurs originaux de cette guerre injufte & pernicieufe, qui a déja inondé de fang une partie de l'Amérique, qui a femé l'horreur & la dévaftation dans ce continent. Déja plufieurs de nos Colonies font perdues, & le refte eft engagé dans une guerre civile ; convient-il que nous reftions dans une incurie criminelle? Il eft de notre devoir, à la requête de la Nation, de découvrir & punir ceux qui ont caufé tant de maux par leurs funeftes confeils. Nous le devons au Peuple en général ; & plufieurs de nous en font chargés expreffément par leurs Conftituans.

Nous fommes à la veille d'une éter-

(1) L'Alderman Oliver.

nelle ſéparation avec le Nouveau-Monde, à moins qu'une ſincère & prompte réconciliation ne nous réuniſſe. Mais ſi la préſente motion réuſſit, je ſuis sûr qu'elle opérera une réunion plus ſincère & plus durable que les propoſitions captieuſes & fallacieuſes de l'Adminiſtration. Lorſque les Américains verront la vengeance que le Parlement exercera contre les Auteurs des calamités communes, leur confiance renaîtra, & ils deſireront de ſe réconcilier avec nous : les principes de violence & d'injuſtice qui ont prévalu juſqu'à préſent, diſparaîtront à leurs yeux, pour faire place aux ſentimens d'équité & de modération. Une négociation s'arrangera, & la tranquilité générale ſe rétablira dans un Empire ébranlé juſques dans ſes fondemens.

Je ſuis fortement perſuadé que c'eſt le ſeul moyen qui nous reſte, de nous tirer avec honneur des troubles allarmans où nous ſommes engagés. Vous

avez voté des flottes & des armées. Vos forces figurent grandement dans les annonces du Miniſtre de la Guerre, & dans l'eſtimation des dépenſes, qu'on a laiſſées ſur notre Bureau.

Mais le Miniſtre ſait fort bien que ni les forces, ni l'argent demandé ne feront pas réuſſir le projet inſenſé de ſubjuguer le vaſte continent de l'Amérique, pas même ſi on employait toutes les reſſources de notre Empire. Dans la première & ſanguinaire campagne, vous avez conquis un ſeul poſte, *Bunker'shill*, grâce à ce qu'on vous a reçus comme amis dans le ſeul Port de Mer important que vous poſſédez encore.

Je ſouhaiterais que le noble Lord (1)

---

(1) Lord George Sackville Germaine. Il commandait la Cavalerie Anglaiſe dans la dernière guerre avec la France. La Cour Martiale le déclara coupable d'avoir déſobéi aux ordres du Prince Ferdinand de B unſwick, Commandant en chef, &, en conſéquence, incapable de

élevé dernièrement à une des Places civiles les plus éminentes, reprenant le ſervice militaire, voulût tenter, à la tête de toute la Cavalerie Britannique, d'avancer ſeulement l'eſpace de dix milles dans le pays ; il ne le voudra pas, il eſt trop prudent pour avoir le courage d'une telle entrepriſe. Mais y a-t-il aucun Miniſtre aſſez confiant pour ſe flatter de la conquête de toute l'Amérique ? Les Américains diſputeront chaque pouce de terre, chaque paſſage, chaque défilé, chaque *Thermopyle*, chaque *Bunker'shill.* Une chaîne d'événemens infortunés ſe nouera. Ils vous ôteront le pouvoir de recrûter, peut-être même de ſubſiſter ; & dans une ſi grande diſtance vos forces affaiblies de plus en plus s'anéantiront ; & enfin, après une guerre de

ſervir dans les Emplois Militaires, quels qu'ils ſoient. Il eſt aujourd'hui Secrétaire d'Etat pour l'Amérique.

plusieurs années, lorsque les Manufacturiers & les Marchands ruinés viendront assiéger les portes du Parlement, l'allarmer par leurs cris, vous penserez peut-être à envoyer, non des *Commissaires*, mais des *Ambassadeurs* au Congrés général pour crier *paix* lorsqu'il n'y aura plus de paix.

C'est pourquoi, Messieurs, il est absolument nécessaire de ne pas différer un moment de travailler à cette paix; & c'est ce qui me fait approuver la motion de ce jour; elle présente la branche d'olivier, ne la rejettons pas. Les Américains font des progrès rapides dans la population & dans tous les Arts útiles. Ah! Messieurs, ils en font aussi dans l'Art destructeur de la guerre. Le dernier & digne Gouverneur de Pensylvanie (1) a déclaré à la Barre de la Chambre des Pairs, que cette

(1) Richard Penn fut interrogé sur l'état de l'Amérique, le 10 Novembre 1775.

Province produit plus de bled qu'il n'en faut pour nourrir ſes Habitans, qu'elle en exporte conſidérablement chaque année, qu'elle a tiré du Salpêtre de ſon propre ſol, qu'elle connaît l'Art de la poudre, l'Art de fondre des canons de fer & de bronze, habile auſſi à fabriquer des armes légères, qu'elle entend la conſtruction des vaiſſeaux auſſi bien que les Européens, qu'elle a enrôlé vingt-mille hommes qui n'ont pas encore de paye, mais qu'en attendant quatre-mille ſont prêts à marcher au premier ſignal.

Ajoutez à tout cela les rapports authentiques des préparations qui ſe font dans la Baye de Maſſachuſet & dans la Virginie, pour former, dreſſer & diſcipliner des troupes. Même agitation dans les autres Provinces. N'eſt-ce pas une infatuation de compter ſur nos forces?

Tous les ſages Légiſlateurs ont calculé la force d'une Nation ſur le nom-

bre des Habitans actifs, robustes & laborieux qu'elle renferme. La population, dans la plus grande partie de l'Amérique, se double dans la révolution de dix-neuf ou vingt ans; tandis que celle de notre Isle a diminué depuis l'année 1692. Les dernières émigrations étonnent & allarment. Elles ont fui un Gouvernement oppressif. Les Américains sont un Peuple pieux & religieux, ils observent avec ardeur & succès le premier Commandement du Ciel: *croissez & multipliez*. Tant qu'ils continueront dans cette ferveur de fidélité conjugale, tant que les femmes mettront leur bonheur à être fécondes, tous vos efforts pour les subjuguer seront vains; ils les regarderont avec autant de mépris que d'horreur. Leurs forces croissent de jour en jour; & si vous perdez le moment de la réconciliation, vous perdez tout. L'Amérique peut être regagnée, mais jamais conquise.

Le grand nombre parmi nous ſemble n'avoir pas aſſez mûrement conſidéré avec quel déſavantage nous nous engageons dans cette guerre Américaine. C'eſt contre un Peuple bien éloigné de nous, c'eſt contre un Empire naiſſant qui eſt dans toute la vigueur de la jeuneſſe. Le Congrès qui gouverne, n'eſt pas chargé, comme notre Parlement, de la monſtrueuſe dette de cent-quarante-millions ſterl. dont les intérêts à payer menacent d'engloutir toutes les taxes que nous pouvons impoſer. Le Congrès n'a pas ce nombre famélique de gens en place & de penſionnaires inutiles que nous avons. Le luxe n'a pas encore énervé le corps & l'eſprit des Américains. Chaque shilling que le Gouvernement lève va à l'homme qui combat pour ſa Patrie. Ce Peuple ſe préſente comme un jeune héritier, avec une belle fortune, ſans dettes; tandis que ſes grands parens ſe montrent ſous la forme de la vieilleſſe, de

la faibleſſe, de la caducité, & de la ruine qu'ils ont méritée par leur perverſité, leur prodigalité & leurs débauches.

J'entends tous les jours, dans cette Chambre, des contes injurieux qui défigurent le zèle des Américains pour la liberté ; & le Miniſtère eſt très-exact à répandre ces calomnies. Le noble Lord au ruban bleu, pour jetter ſur le Congrès une note odieuſe de tyrannie, aſſûre que la liberté de la preſſe eſt perdue dans toute l'Amérique. Le noble Lord nous trompe en ceci comme en tant d'autres choſes. La liberté de la preſſe n'a diſparu qu'à Boſton ; où les troupes miniſtérielles gouvernent encore. La preſſe eſt libre à Water-Town, qui n'en eſt qu'à ſix milles. Elle l'eſt à Philadelphie, à Newport, à Williamsbourg, & dans tout le reſte de l'Amérique. Comment ne ſait-il pas que la proclamation du Général *Gage* contre Samuel *Adam* & Jean *Hancock*, a

été imprimée dans les papiers Américains : elle méritait bien l'impreſſion par ſa ſingularité : elle déclare traîtres & rebelles ces deux vrais Patriotes qui ne font que conſeiller, tandis que les Généraux *Washington*, *Putnam* & *Lee* avec tous les Chefs de la Marine, les armes à la main, ne ſont point frappés du même anathème.

L'honorable Membre qui a parlé le dernier, prétend que « l'Adreſſe propo-» ſée eſt futile & dériſoire ; car nous » connaiſſons, dit-il, l'Auteur & le » Conſeiller des meſures qu'on a priſes » contre les Américains. Il s'avouera » lui-même, il l'a déja fait. Qui eſt-ce » qui ne ſait pas que c'eſt le noble Lord » au ruban bleu? » Certes, je deſire fort d'entendre cet aveu de ſa propre bouche. Qu'il ôſe le prononcer dans cette Chambre, qu'il ôſe avouer une ſeule de ces meſures criminelles, celle qui tend à établir le Papiſme & le pouvoir arbitraire dans le Canada. Le père

d'une idée auſſi monſtrueuſe fait fort bien de ſe cacher à la Chambre juſqu'à ce moment.

Le même honorable Membre nous avertit que l'Adreſſe en queſtion ne ſignifie rien, ne mène à rien; il faut lui apprendre ce qu'elle ſignifie & à quoi elle mène, à l'*impeachement* (1). En effet, celui qui a imaginé, conſeillé un plan d'opérations qui nous a déja fait perdre une partie de notre Empire, n'eſt-il pas aſſez coupable pour être immolé à la gloire de l'Angleterre & à la paix de l'Amérique? Eſt-il une tête plus criminelle, plus dévouée?

Eſpérons que le mot foudroyant *impeachement* aura toujours aſſez de force pour frapper de terreur l'oreille & le cœur des Miniſtres pernicieux & arbitraires.

---

(1) *Impeachement.* C'eſt une accuſation des Miniſtres, que la Chambre des Communes porte à la Chambre des Pairs, qui les juge.

arbitraires. Les livrer au bras vengeur, c'eſt la plus belle & la plus importante prérogative de ce Peuple libre; prérogative qui nous a été confirmée par notre grand libérateur Guillaume III, dans l'acte pour limiter le pouvoir de la Couronne, & pour mieux aſſurer les droits & les libertés des Sujets. Cette Loi déclare que « le pardon du » Roi, ſous le grand Sceau même d'An- » gleterre, ne peut être plaidé en fa- » veur du coupable, contre l'*impeache-* » *ment* des Communes aſſemblées en » Parlement; que ce pardon ne ſaurait » le ſouſtraire à la punition qu'il mé- » rite ». C'eſt ici le vrai moment d'employer la prérogative.



SUJET

DU TROISIÈME DISCOURS.

Les Colonies qui avaient commencé à se soulever contre la Métropole en 1775, se formèrent en Etats indépendans en 1776. Le Roi en donna connoissance au Parlement, & en conséquence il y eut une motion dans la Chambre des Communes le 31 Octobre, pour remercier Sa Majesté de son gracieux Discours émané du Trône, & l'assurer que ses fidèles Sujets de la Chambre des Communes, en versant des larmes sur les troubles & les calamités des Colonies Américaines, ne peuvent s'empêcher d'exprimer leur horreur pour l'Esprit d'audace & d'ambition forcenée qui vient de les pousser à renoncer ouvertement à la fidélité qu'elles doivent à la Couronne, à rom-

pre tous les liens qui les unissaient à la Métropole, & à ériger leurs confédérations rebelles en Etats indépendans. La motion ajoutait qu'on ne pouvait prendre des mesures trop promptes & trop vigoureuses pour les réduire.

M. Wilkes s'éleva contre cette motion & dit :

MESSIEURS,

La longue & importante dispute de l'Angleterre avec ses Colonies, fixe l'attention du peuple Anglais, & celle de toute l'Europe. Les plus grands intérêts, non-seulement de notre Isle, mais encore de toutes les Puissances du Continent, sont compromis dans cet évènement. Le sacrifice de tant de sang & d'argent serait pour tout Etat un objet de la plus haute considération; il l'est bien plus pour nous dont l'Empire semble se dissoudre & passer. Je vois

avec tremblement que nous sommes au penchant de notre ruine.

Depuis notre dernière session, Messieurs, la scène en Amérique est totalement changée. Au lieu de négociations entamées avec plusieurs Assemblées Provinciales ; au-lieu de chercher des raisons pour assurer notre *supériorité absolue sur les Colonies* ; au-lieu de prétendre *au droit de les lier dans tous les cas*, il faut examiner à présent si nous le pouvons pour un seul ; car aujourd'hui nous avons à pousser la guerre avec *les Etats libres & indépendans* de l'Amérique : guerre funeste allumée par le souffle violent & obstiné de nos Ministres, guerre dont l'Histoire fournit peu d'exemples.

L'année dernière, au commencement de Septembre, le Congrès Américain envoya une *pétition* au Roi, *pour supplier Sa Majesté de fournir à ses fidèles Colonistes, quelques moyens justes & raisonnables pour parvenir à une récon-*

ciliation heureuſe & permanente. Il n'y avait pas un mot dans la pétition qui ne ſentît la ſoumiſſion & loyauté. Cependant le Lord *Darmouth*, Secrétaire d'Etat dans le Département de l'Amérique, fit une réponſe pleine de hauteur & d'aigreur, ou plutôt il n'en fit point : *vous n'aurez aucune réponſe.* C'eſt-à-dire, nous ne voulons pas traiter avec vous ; nous rejettons toute négociation ; nous exigeons l'obéiſſance paſſive ſans condition. Quel nom mérite une telle réponſe? Elle eſt marquée au coin de l'indignité & de l'inſulte. Elle a jetté les Américains dans le déſeſpoir ; & bientôt ſuivie de la violation des perfides promeſſes du Lord *Hilsborough*, dans ſa fameuſe Lettre officiale & circulaire aux Colonies, elle les a forcées à ſe déclarer *indépendantes.*

On a beaucoup parlé, Meſſieurs, de la prophétie des Miniſtres, que les *Américains ſe déclareraient enfin indé-*

pendans. Il était fort aiſé aux Miniſtres d'être prophètes, en prenant toutes les meſures injuſtes & ſanguinaires qui devaient vérifier la prophétie. Ceux qui prédiſaient la mort du Grand Henri IV, Roi de France, étaient bien sûrs de leur fait, en dirigeant la main qui devait l'aſſaſſiner.

L'honorable Membre aſſis à côté de moi, attaque la déclaration d'indépendance d'une façon aſſez ſingulière. Il l'appelle pitoyable compoſition, mal écrite, bonne ſeulement *à captiver le Peuple.* Si elle atteint ce but, elle eſt bien faite, bien écrite, & politiquement très-ſage; car c'eſt au Peuple à décider cette grande affaire : les périodes polies, les expreſſions heureuſes, harmonieuſes, les grâces, l'élégance de la diction que nous admirons ici, feraient peu d'impreſſion ſur le Peuple Américain. Il n'aime que les ſentimens mâles & nerveux, quoique revétus d'expreſſions rudes & ſauvages. Toute

éloquence qui ſubjugue, qui produit l'effet qu'on deſire, eſt, à mon avis, la meilleure ſur le grand théâtre de la politique, comme ſur les théâtres d'amuſement.

Un autre honorable Membre qui approuve l'*Adreſſe*, a dit que la déclaration de l'indépendance Américaine ne l'étonne point. Je le crois. Il ne faut que le ſens commun pour n'en être pas ſurpris, après nos hoſtilités, nos cruautés, & à la vue de cette carrière, où une adminiſtration phrénétique s'engage toujours plus ; & ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'eſt avec l'applaudiſſement de la majorité de cette Chambre.

On fait valoir, pour nous tranquiliſer, les aſſurances d'amitié que Sa Majeſté continue à recevoir de pluſieurs Cours de l'Europe. Pure illuſion. Ne vous ſouvient-il pas que le même Miniſtre, au commencement de notre dernière ſeſſion, nous communiqua des aſſurances encore plus poſitives dans

le difcours du Roi. « Je me tiens heu-
» reux, difait le Prince, de pouvoir
» vous annoncer que, fur les affuran-
» ces que je reçois, & fur les appa-
» rences des affaires de l'Europe, il
» n'eft nullement probable que les me-
» fures que vous prenez pour réduire
» les rebelles, puiffent être interrom-
» pues par quelque Puiffance étran-
» gère ». Belles affurances, journelle-
ment contredites par les préparations
hoftiles de la France, de l'Efpagne,
& de toute la maifon de Bourbon.
Sommes-nous donc affez fimples pour
nous fier à des expreffions vagues &
polies contre l'évidence des faits?
Notre Miniftère fait fort bien que la
Cour de Madrid a fait relâcher & appro-
vifionner un Corfaire Américain, arrêté
à Bilbao en Bifcaye. L'Efpagne eft une
de ces Puiffances étrangères qui nous
flattent avec les affurances miéleufes de
l'amitié. Le deftin a-t-il donc réglé
que nous n'aurions pas affez de capa-

cité pour juger de l'avénir par le paſſé.

Dans la première année du préſent règne, au mois de Septembre 1761, la Gazette de la Cour nous diſait : « que » le Roi Catholique n'avait été, en au- » cun tems, plus porté à entretenir une » correſpondance amicale avec l'Angle- » terre ». Cette déclaration fut reçue ici ſérieuſement ; mais elle fit rire le reſte de l'Europe. En effet, au mois de Janvier ſuivant, ſans qu'il ſe fût rien paſſé de nouveau de quelque importance, l'Eſpagne nous déclara la guerre.

Le diſſimulé, le doucereux Français pourra-t-il également nous bercer, nous endormir dans une fatale ſécurité contre l'évidence de l'Hiſtoire ? Devons-nous eſpérer qu'il nous traitera autrement qu'il traita les Eſpagnols dans la révolte du Portugal ? Il envoya des Troupes bien conditionnées, bien payées, au ſervice de la Maiſon de Bragance, tandis qu'il déclarait ſon horreur pour la rebellion & les Rebelles, tandis qu'il

ajoûtait proclamation ſur proclamation pour rappeller ſes Déſerteurs. Il n'eſt point de Puiſſance en Europe qui ne ſouhaite un heureux ſuccès aux Américains. On nous voit dans tout, ou preſque tout le Continent, ſous l'odieuſe apparence d'oppreſſeurs, de tyrans, nous Anglais, nous Apôtres de la liberté.

Le Roi, dans ſon Diſcours, avance que, « ſi on permet à la trahiſon de » prendre racine, il en peut naître de » grands maux pour ſes loyales Colo» nies ». Hélas ! Meſſieurs, ce que nous appellons *trahiſon*, *rebellion*, & les Américains *juſte réſiſtance*, *glorieuſe révolution*, a déjà pris racine, racine profonde, & qui s'étend à toutes les Colonies, ou peu s'en faut. Les loyales Colonies ſont au nombre de trois, les Provinces à préſent libres & indépendantes montent à treize. En mettant l'embargo ſur le commerce de l'Angleterre avec les Colonies, le Miniſtre

qui a compoſé le Diſcours fait dire au Roi : « je permets le commerce avec » toutes mes Colonies, excepté treize, » Maſſachuſet, Connecticut, &c ». L'exception, plus forte que la règle, ne préſente-t-elle pas un ſens trop ridicule?

Depuis deux ans nous faiſons une guerre ſauvage, piraticale, injuſte. Chaque demande du Gouvernement a été accordée. Les grandes forces qu'il a déployées par terre & par mer n'ont pu nous regagner une Province. Loin de-là, le mal s'augmente, le déſeſpoir ſe montre. L'année dernière, douze Colonies adreſſaient de très-humbles pétitions au Trône. A préſent, par l'acceſſion de la Géorgie, nous voyons une union fédérative de treize floriſſantes Provinces, qui ſe déclarent auſſi indépendantes que les plus puiſſans Empires, & qui défient notre Puiſſance. Cette déclaration a été faite dans des circonſtances qui marquent un courage

auquel la Poſtérité rendra juſtice. C'était après que toutes nos forces furent débarquées dans leur Continent.

Pour vous venger, vous avez ſaccagé leurs côtes, incendié des Villes ouvertes, des Villages ſans défenſe, avec une barbarie qui déshonore le nom Anglais. Devant vos armes ſe préſentait le Jardin d'Eden, derrière elles un Deſert affreux; mais, ſur tant de ruines, le courage Américain eſt reſté debout. Non, vous ne pourrez vaincre cette fierté d'âme dans les braves Deſcendans des Anglais. En combattant pour une cauſe honnête, ils honorent, ils eſtiment les avantages de la liberté, ils ſont déterminés à vivre & à mourir libres. C'eſt une entrepriſe inſenſée de vouloir mettre aux fers l'immenſe Continent du Nord de l'Amérique. Ce Miniſtre tire légèrement d'heureuſes conſéquences des évènemens dans la Province de New-Yorck. Ils ne prouvent pas que nous puiſſions ſeulement ſub-

juguer la Virginie, ou l'une des Carolines. Quelques ſuccès dans deux ou trois combats, ou ſiéges, ne peuvent conclure pour le ſuccès final d'une guerre ſi étendue & ſi compliquée dans le Pays qu'elle embraſſe.

Quant à la conſtante unanimité de la Chambre, que le Miniſtre prophétiſe pour la pourſuite de la guerre, l'idée même en eſt abſurde, impoſſible, tant que le ſyſtême préſent d'injuſtice & d'oppreſſion durera. Pluſieurs Membres, dès le commencement, ont déclaré la guerre Américaine injuſte, inconſtitutionelle dans ſon principe, & ruineuſe pour nous dans ſes conſéquences. Nous n'avons ni la force pour conquérir, ni les moyens pour conſerver des conquêtes ſi vaſtes. Mais, à ſuppoſer que nous réuſſiſſions, l'Angleterre pourra-t-elle continuer, par ſes baſſes complaiſances, par le ſacrifice de l'honneur national, à perſuader à ſon ancienne ennemie, à préſent ſa fauſſe

amie, la France, de porter le masque politique de l'amitié, & de maintenir une paix précaire ? La France tressaillit en secret, en voyant l'Angleterre tourner ses armes contre elle-même & déchirer son propre sein.

Notre situation, Messieurs, devient extrêmement critique. Notre Constitution est minée au-dedans par la corruption, & au-dehors, en Amérique, elle est attaquée par la violence & la force des armes. Le succès trop fatal de la corruption intérieure, dans une Nation dévouée à périr, n'est que trop évident ; mais je me flatte, comme ami du genre-humain, que la tyrannie de l'ancien monde tombera sans effet. On ne saurait trop répéter à des Ministres insensés & obstinés, qu'il est impossible à notre Isle de subjuguer & conserver l'Amérique : ce vaste Continent est uni par les liens de la force & de la résolution générale. Vos Flottes, à la vérité, pourront, chaque année, porter la ter-

reur ſur leurs côtes, vos armées s'empareront peut-être de quelques-uns de leurs Ports; le Peuple fuira pour ſe retirer dans l'intérieur des terres, où des Villes, des Villages paiſibles couvriront des plaines fertiles, où la Liberté fixera ſon trône, où les heureux Habitans ſe réjouiront d'être éloignés des Dieux malfaiſans, & de leurs foudres.

J'accède de tout mon cœur à l'avis du noble Lord (1), qui propoſe un amendement à l'Adreſſe votée; mais je vais plus loin : mon opinion eſt que, ſi nous voulons ſauver notre Empire, conſerver le Canada avec les Iſles occidentales, & recouvrer quelque partie de l'immenſe Territoire que nous venons de perdre, il faut rappeller nos Flottes, révoquer tous les Actes injurieux aux Américains, paſſés en 1763, & rétablir toutes leurs Chartres : nous pourrons alors, s'ils veulent bien nous pardonner & ſe fier à nous, traiter avec

(1) Le Lord Cavendish.

eux à des conditions justes, honnêtes & égales, sans le moindre mélange de contrainte. C'est la seule voie ouverte au rétablissement de la paix, à la tranquilité intérieure & à l'unité de cet empire convulsif (1), déjà démembré.

Note de l'Auteur du Discours.

(1) Sir William Draper dit, que l'Angleterre est jettée dans un état convulsif par des Ecrivains anonymes & incendiaires. Locke, ce noble Penseur, est d'une autre opinion. Il est persuadé que l'oppression est la grande & la vraie cause des soulevemens civils. Voici comme il s'en explique dans le deuxième Livre du Gouvernement civil, ch. 19 : « Le Peuple, accoutumé à d'anciennes formes, souffre par habitude, jusqu'à un certain point, des abus dans le Gouvernement, des inconvéniens dans les Loix, & tous les délires de la faiblesse humaine; mais si enfin une longue suite d'abus, de prévarications, d'artifices, lui rend visible l'intention de l'opprimer, s'il vient à sentir fortement le joug qui l'accable, il n'est pas étonnant qu'il se soulève, qu'il s'agite, pour mettre le Gouvernement dans des mains qui lui assûrent l'heureuse fin pour laquelle le Gouvernement fut établi ».

SUJET
DU QUATRIÈME DISCOURS.

LA guerre de l'Angleterre avec ſes Colonies s'allumant de plus en plus, l'Adminiſtration, au commencement de l'année 1777, apporta au Parlement un Bill pour donner pouvoir au Roi de faire arrêter & détenir les Perſonnes accuſées ou ſuſpectes du crime de haute trahiſon, commis dans l'Amérique ſeptentrionale, ou en haute Mer. Ce Bill, qui ſuſpendait la Loi *habeas corpus*, le boulevart de la liberté Anglaiſe, fut rejetté juſqu'à deux fois. Mais l'Adminiſtration ne ſe rebuta pas. Elle le rapporta à la Chambre des Communes, avec une clauſe d'amendement qui ſemblait devoir tranquiliſer les eſprits. En vertu de cette clauſe, le pouvoir d'arrêter & détenir les Perſonnes ſuſpectes,

par un ordre particulier, ne regardait plus que les Sujets *hors du Royaume.* Cependant le parti de l'oppoſition ne ſe calmait pas.

M. Wilkes prit la parole, & dit :

MESSIEURS,

Je ne puis garder le ſilence ſur un Bill auſſi important que celui-ci, & dont le ſort eſt encore pendant devant la Chambre. L'Adminiſtration l'avait d'abord préſenté ſous une forme qui alarmait juſtement cette Capitale. S'il eût paſſé ſous cette forme, tous les Sujets du Royaume étaient en danger; la liberté de chaque individu, dans cette Iſle, n'eût plus été que précaire, chancelante & dépendante arbitrairement de la volonté d'un Miniſtre.

L'eſprit du Bill, dans ſon état originel, était une vraie oppreſſion, une tyrannie pour tout l'Empire. Ce Bill a

continué dans cet état jusqu'à ce jour: mais, par le zèle patriotique d'un honorable Membre attaché à la Loi, il vous est représenté avec une clause qui semble rassurer les Sujets qui résident dans le Royaume, en déclarant qu'ils ne sont pas les objets du Bill.

Parlons donc du Bill amendé par la clause. Les expressions correctives, *hors du Royaume*, sont lâches & captieuses. Elles ne désignent pas nettement les Personnes que le Bill frappe. En effet, des Anglais qui passeraient en France, ou dans les Pays-Bas, pourraient être arrêtés dans leur passage, comme suspects & *hors du Royaume*. La correction aurait donc dû être plus forte, telle que celle-ci, *hors de l'Europe*, ou, encore mieux, comme l'avait proposé un honorable Membre, restreindre le Bill *aux trahisons commises dans nos Colonies Américaines par des Personnes actuellement résidentes dans cette partie du Globe*. Pourquoi rejetter

des paroles ſi claires, ſi explicites, ſi ce n'eſt pour quelque ſombre deſſein qu'on n'ôſe pas avouer. On emploie des expreſſions qui laiſſent une porte ouverte à la vengeance Royale ou Miniſtérielle.

Le Bill, tout corrigé qu'il eſt, n'éxige ni le ſerment des Témoins qui accuſent, ni l'audition de l'Accuſé dans ſa juſtification, ni la confrontation avec les Témoins, ni la néceſſité de deux Témoins pour fonder un empriſonnement à raiſon de haute trahiſon en Amérique, comme la Loi l'ordonne en Angleterre. Eſt-il poſſible de donner un pouvoir plus deſpotique à un Bacha de l'Empire Turc? Quelle ſécurité reſte-t-il aux Sujets dévoués que le Bill regarde, contre la méchanceté d'un Magiſtrat corrompu? Le pourſuivra-t-on dans les Tribunaux? Il ſera ſûrement indemniſé, & peut-être récompenſé, par une Adminiſtration arbitraire. On intentera une action contre l'Offenſeur;

mais nous ſavons très-bien que l'amende à laquelle il ſera condamné, pour grande qu'elle ſoit, ſera payée par le Peuple, & non par le Coupable. Un Statut formel, du règne d'Edouard VI, n'admet l'empriſonnement pour trahiſon, que ſous le ſerment de deux Témoins irréprochables, tant nos Ancêtres avaient à cœur de protéger la liberté perſonnelle.

Le Bill dont il eſt queſtion aujourd'hui, demande notre attention la plus ſcrupuleuſe. Nous ne ſavons que trop, par l'expérience journalière, quelle eſt la conduite de certains Officiers ſubalternes vendus à nos Miniſtres pour trafiquer de la juſtice ſous couleur d'une Magiſtrature légale. Il y a actuellement, dans la priſon de Newgate, un Marchand Américain, *Ebnezer Smith Plat*, accuſé de haute trahiſon dans la Géorgie Américaine. Il a été empriſonné par le Juge Addington, ſans qu'on lui ait permis de voir les Témoins qui dépoſent

contre lui, pas même d'entendre lire leur déposition. Il avait été jugé auparavant ſur la même accuſation à Kingſton, dans la Jamaïque, & renvoyé abſous.

J'ai lu une copie authentique de l'ordre de ſon empriſonnement. Il y eſt accuſé, en *général*, de haute trahiſon. Je ne me vante pas d'une profonde connaiſſance dans la procédure criminelle, je n'en ai que la lecture attentive qui convient à tout Gentilhomme ; mais j'établis ma croyance ſur des autorités que tout le monde reſpecte, *Blackſtone* & *Burne*. Ces deux grands Juriſconſultes conviennent que l'ordre d'arrêter, d'empriſonner, doit exprimer *ſpécialement* la cauſe de l'empriſonnement ; par exemple, pour avoir conſpiré contre la perſonne du Roi, ou pour avoir levé des Troupes contre lui ; & alors c'eſt aux Cours de Juſtice à juger ſi l'accuſation eſt de nature à recevoir caution pour l'Accuſé, ou non. Si donc un Juge ſubalterne,

qui vit ſous les yeux des grands Juges dans cette Capitale, ôſe ſe rendre coupable d'un empriſonnement illégal, que ne doit-on pas craindre, dans un Pays lointain, des inſtrumens abjects & ſerviles du pouvoir? Ne faudrait-il pas, du moins, en ſuſpendant la Loi *habeas corpus*, inſérer dans le Bill la néceſſité du ſerment des Témoins qui accuſent, & de leur confrontation avec l'Accuſé?

Le cas de *Plat*, Meſſieurs, nous donne un exemple d'une autre violation de la Loi *habeas corpus*, cette Loi ſi ſacrée que les Miniſtres abhorrent, & qu'ils ne conſervent à l'Angleterre que pour l'éluder en Amérique. Voici le fait : *Plat* fut d'abord confiné ſur le vaiſſeau l'*Antelope* pour trois mois, de-là transféré ſur le *Boreas*, enſuite envoyé ſur la *Pallas* pour être amené en Angleterre. A ſon arrivée à Portſmouth, il fut priſonnier ſur le *Centaure* pendant trois ſemaines, &

après ſur le *Barfleur*. Le 4 Janvier dernier, il obtint pourtant un *habeas corpus ;* mais avant que l'*habeas corpus* pût arriver à Portſmouth, il fut de nouveau relégué ſur le *Centaure*. C'eſt ainſi que l'*habeas corpus* fut éludé ; mais ſes Amis ayant déclaré qu'ils allaient ſe pourvoir, *Piat* fut enfin envoyé dans cette Capitale, & empriſonné à *Newgate* de la façon la plus illégale. Je parle devant un grand nombre de Gentilshommes qui peuvent me contredire, ſi j'ai avancé une ſeule circonſtance contre la vérité.

Sur cela, Meſſieurs, peut-on veiller de trop près, trop ſuſpecter des Miniſtres qui ôſent fouler aux pieds nos Loix les plus ſacrées? Ne devons-nous pas au Peuple Anglais de maintenir la ſanction du ſerment, le nombre des Témoins, leur confrontation avec l'Accuſé, & toutes les autres formes légales dont on ne trouve pas la moindre trace dans ce Bill arbitraire & deſtructeur. La

liberté

liberté perſonnelle doit-elle dépendre du ſimple ſoupçon d'un Juge qui agit vraiſemblablement par les ordres du Miniſtre, & qui eſt toujours prêt à faire ſa cour au pouvoir par le ſacrifice de la vertu publique & de l'innocence, & dont peut-être l'incapacité ſeule peut égaler l'amour ſordide du gain qui le poſſède.

Je gémis ſur la fureur extravagante qui a éclaté dans toutes les meſures qu'on a priſes contre les Américains; & en particulier, dans le Bill en queſtion; il oppoſe un mur d'airain à une réconciliation qui devrait faire l'objet de nos vœux les plus ardens. Le Bill, tel qu'il a été préſenté à la Chambre dans ſon premier état, porte les marques d'un ſyſtême régulier de deſpotiſme, conçu dans le ſein de l'Adminiſtration. Réfléchiſſons un moment, Meſſieurs, ſur la différence de deux cas qui ſe préſentent, l'un en Amérique, l'autre en Angleterre. Un Sujet, *ſoupçonné* ſeule-

ment de haute trahiſon en Amérique, par exemple, pour avoir donné quelque aſſiſtance au Congrès, ou à quelque ennemi du Roi, peut être amené en Angleterre, conſtitué priſonnier, juſqu'à ce que ſon procès lui ſoit fait, ſans lui accorder ſa liberté en donnant caution : tel eſt l'eſprit du Bill. D'autre part, dans ce Royaume, un Sujet ſuſpecté, & même actuellement accuſé de haute trahiſon ; par exemple, d'avoir conſpiré la mort du Roi, ou levé des Troupes contre lui, peut obtenir un *habeas corpus*, reſter libre, admis à caution par la Cour du Banc du Roi. Il ſuit de-là que la ſeule ſuſpicion de trahiſon, en Amérique, eſt un plus grand crime, aux yeux de nos Miniſtres, qu'un acte ouvert de trahiſon en Angleterre. Pouvons-nous imaginer que les Américains n'uſeront pas de repréſailles, ou prétendons-nous les intimider ? Leur cauſe eſt bonne ; &, malgré tous les contes frivoles de nos ſuccès imaginai-

res, la Juſtice prévaudra enfin. Ils ſe débattent actuellement dans la ſouffrance ; mais le courage & la conſtance ne les abandonneront pas. Au milieu des événemens, le premier ſignal d'une guerre étrangère nous obligera à rappeller nos Flottes & nos Soldats, & l'Amérique alors ſera libre & indépendante. Ce Bill n'eſt propre qu'à irriter, ſans intimider. Le Congrès y répondra, ſans doute, avec une fierté digne de lui. Plût au Ciel que le Parlement Britannique égalât ce Congrès de Héros qui, peut-être, eſt au-deſſus du Sénat Romain en ſageſſe, en courage, en amour incorruptible de la Patrie.

Une autre clauſe du Bill eſt, « d'autoriſer le Roi à faire arrêter, par un » ordre particulier ſigné de ſa main, & » confiner en telle ou telle place du » Royaume qu'il lui plaira, comme ſi » c'étaient les priſons ordinaires, les » Perſonnes ſuſpectes de haute trahi- » ſon dans la guerre des Colonies ».

Une telle claufe peut avoir des effets plus funeftes que le banniffement ou le confinement même hors du Royaume. Un pouvoir fufceptible des abus les plus crians ne doit être confié à qui que ce foit, fans reftriction, pas même au Roi. Il pourrait, à fon gré, jetter les Perfonnes fufpectes, ou prétendues fufpectes, dans des cachots mal-fains, au milieu des marais putrides, ou les étouffer dans des fouterrains ténébreux, en leur refufant le jour & l'air, qu'on ne refufe à perfonne.

Ainfi, Meffieurs, je rejette le Bill, de quelque façon qu'on le corrige, rien de plus dangereux que de donner la moindre atteinte à la Loi *habeas corpus*. Non, je ne confentirai jamais à groffir le pouvoir de la Couronne aux dépens de la fûreté des Sujets. Je ne veux pas armer les Miniftres d'une force inconftitutionelle & redoutable pour le Public.

On a beaucoup parlé, Meffieurs, dans le Comité & dans la Chambre, des

anciens Dictateurs, & de l'étendue de leur pouvoir. On a paſſé en revue pluſieurs périodes de l'Hiſtoire Romaine, qui ont fourni beaucoup d'applications aux circonſtances où nous nous trouvons. Les comparaiſons, entre cette vertueuſe République & notre Monarchie corrompue, ſont, à mon avis, plus brillantes que ſolides, plus belles que juſtes. Le très-honorable Membre, ſous la galerie, a remarqué que notre glorieux Libérateur, *Guillaume III*, était Dictateur en Angleterre, après la ſuſpenſion de la Loi *habeas corpus*. Mais, ſi vous la ſuſpendez aujourd'hui, je regarde le noble Lord au ruban bleu comme le Dictateur de notre tems. Attendez-vous à l'exercice du pouvoir le plus illimité, le plus deſpotique. Le premier Acte important du Dictateur Romain dans les affaires publiques, était de créer un Général de la Cavalerie pour le ſeconder. Si la reconnaiſſance publique a quelque poids dans les

arrangemens du nouveau Dictateur, je ſuis ſûr qu'il jettera les yeux ſur le noble Lord (1) aſſis à ſa droite, qui s'eſt acquis une gloire immortelle, en chargeant les ennemis de notre Patrie à la tête de la Cavalerie Anglaiſe.

A propos des Dictateurs Romains, ſi nous en voulons chez nous; je voudrais, du moins, qu'on créât un nouvel Office très-élevé, vraiment ſublime, un Conſervateur des Loix. Toutes les Magiſtratures Romaines ne ceſſaient pas par la création du Dictateur, les *Tribuns du Peuple* conſervaient leur autorité.

Un Membre de la Chambre a relevé un mot dont je me ſuis ſervi en plaidant la cauſe de nos Colonies : *bienveillance univerſelle.* Il en a ri, il s'eſt efforcé d'en démontrer l'impoſſibilité : mais en cela, Meſſieurs, il ne nous a préſenté que ſes idées étroites & égoïſtes, que

(1) Lord George Germaine.

la féchereſſe de ſon propre cœur, & celle de ſa Patrie (1). Ses ſentimens ſont reſſerrés dans un petit cercle où le bien public n'entre point, faibles ſentimens des *Clans* Ecoſſaiſes (2). Un Anglais a des idées infiniment plus relevées, plus étendues. Son cœur ſe dilate, & il y fait entrer la proſpérité du Genre-humain. Il ne ſent pas même d'aigreur contre les Orateurs corrompus qui veulent faire paſſer un Bill cruel, perſécuteur tel qu'eſt celui qui fait le ſujet de nos débats; il fait les vœux les plus ardens pour la liberté & le bonheur de cet Empire n'a-guères ſi floriſſant. La bienveillance univerſelle, la généreuſe humanité, ne forment pas

(1) L'Ecoſſe.

(2) Les *Clans* ou *Tribus* ſont des familles nombreuſes raſſemblées ſous un ſeul Chef, qui eſt ordinairement un grand Seigneur du Pays. Chaque Clan regarde les autres, en quelque façon, comme étrangère à elle.

moins le caractère de la partie méridionale de cette Isle que la *good nature*, excellente qualité dont les Étrangers n'ont pas même le nom (1).

Je ne dis plus qu'un mot. La plus belle sentence de l'Antiquité est celle qui fut reçue à Rome avec tant d'applaudissemens, par un Peuple libre, & que le Sénat Anglais doit adopter contre toute mesure d'oppression & de cruauté.

Homo sum, humani à me nihil alienum puto

---

(1) *Good nature.* Nous ne pouvons rendre ces expressions anglaises que par celles-ci, *bon naturel ;* ce qui paraît trop faible aux Anglais qui savent notre Langue.



SUJET
DU CINQUIÈME DISCOURS.

POUR peu qu'on ſoit initié dans la Conſtitution Anglaiſe, on ſait que le Roi a un revenu fixe que le Parlement lui accorde pour l'entretien de ſa Maiſon, & pour la repréſentation Royale. C'eſt ce qu'on appelle la *Liſte civile.* Elle a varié ſelon les tems & les Parlemens ; & lorſque les Rois peuvent ſaiſir quelques prétextes pour l'augmenter, ils y manquent peu. Cela arrive communément en tems de guerre. Le Lord North, en 1777, le 16 Avril, ayant mis ſous les yeux de la Chambre des Communes les comptes de la *Liſte civile* en recette & en dépenſe, avec l'ordre du Roi de demander une augmentation de revenu,

M. Wilkes parla & dit :

MESSIEURS,

Il n'eſt pas un Gentilhomme dans cette Chambre, ou dans le Royaume, qui ait plus à cœur que moi la ſplendeur & la dignité de la Couronne, pour la maintenir dans ſon vrai luſtre. J'avais l'honneur de ſiéger dans cette Chambre lorſqu'on y agita, au commencement du règne de Sa Majeſté, l'affaire de la *Liſte civile*. Alors tous les bons Citoyens ſe flattaient d'avoir un Roi plus que patriotique. J'acquieſçai au don annuel de 800, 000 livres ſterling (1), que M. Legge, Chancelier de l'Echiquier, demandait pour le Roi dans la forme ordinaire. Le Parlement accorda, & le Roi accepta avec reconnaiſſance. Les Miniſtres du tems témoignèrent à la Chambre combien le Roi

(1) Dix-huit millions quatre-cent-mille livres, argent de France.

était ſatisfait, & qu'il s'eſtimait heureux d'être délivré de la déſagréable néceſſité d'importuner le Parlement, à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, pour remplir les vuides de la Liſte civile. Les Miniſtres convinrent que la ſomme accordée était ſuffiſante, ample & largement proportionnée aux beſoins & à la ſplendeur de la Couronne. Le Roi s'en expliqua lui-même dans un Diſcours émané du Trône : « Je ne puis aſſez » vous remercier, dit-il, de ce que » vous venez de faire pour moi ». La Nation ſe crut donc aſſûrée qu'on ne lui demanderait plus rien au-delà de 800, 000 livres ſterling par an pour la Liſte civile. Par cette convention du Roi avec ſon Peuple, tout le monde était perſuadé que le Roi ſerait au-deſſus de toutes ſes dépenſes.

Aujourd'hui, néanmoins, le noble Lord au ruban bleu, arrangeant des comptes à ſon gré, forme une nouvelle demande; & moi je lui réponds,

& à vous, Messieurs : sommes-nous les Représentans du Peuple, & ses Hommes de confiance? Si nous le sommes, la conscience nous dit que le Peuple nous a confié sa fortune ; que nous sommes les Gardiens de la bourse publique; que nous devons arrêter le mal qui va toujours en croissant; qu'il ne faut pas souffrir que les Tributs de la Nation soient au pillage. Quoi donc, approuverons-nous des nouvelles taxes pour suppléer à la profusion de la Cour? Que devient la convention solemnelle sur la Liste civile? Serons-nous complices de cette violation? Le droit qu'a le Parlement de contrôler, de limiter les dépenses du Trône, ne serait plus qu'un mot vuide de sens. Ce droit est cependant la vie du Parlement; quelle trace en reste-t-il? Les comptes qu'on vient de laisser sur notre Bureau sont-ils des preuves de l'économie Anglaise si vantée?

Dans la crise présente il y a, Mes-

ſieurs, une ſingulière cruauté à vouloir toujours preſſurer un Peuple preſque épuiſé par une guerre contre nature, & par l'énorme poids de la dette nationale, dont à peine nous pouvons payer les intérêts. N'eſt-il donc plus de compaſſion pour les ſouffrances d'un Pays appauvri? Le Peuple n'eſt-il donc plus rien dans la balance du Gouvernement? Eſt-ce ici le tems qu'un Miniſtre doit choiſir avec la contenance aiſée & confiante que vous lui voyez, pour demander encore à un Peuple qui ne peut plus rien donner?

Mais voici un nouveau ſujet d'étonnement. Après une dépenſe de neuf millions ſterling pour une guerre injuſte; après avoir forcé les Américains, qui nous ont aſſiſté ſi ſouvent & ſi puiſſamment, à devenir nos ennemis, & à chercher notre humiliation pour trouver leur gloire & leur ſûreté; après la perte de la moitié de notre Empire, on vient nous parler de la brillante Couronne

Britannique, d'une Couronne qui vient de perdre la moitié de ses rayons. Vraiment nous sommes bien disposés à entendre vanter l'heureux état de la Nation, lorsqu'on vient de nous enlever plus de Pays que nous n'en conservons, lorsque le plus grand soin du Gouvernement se borne à de nouvelles taxes. La Liste civile doit-elle donc s'accroître à proportion de nos pertes ? Sa nature est-elle analogue, dans le corps politique, à la rate dans le corps humain ? La rate, selon la remarque du Chancelier Bacon, s'enfle & grossit à proportion du desséchement & de la consomption des autres parties.

Regardons derrière nous, Messieurs, voyons ce qu'ont fait les Rois & les Parlemens antérieurs, ou, si vous voulez, ne considérons que l'Ere glorieuse de la révolution. La Liste civile ne fut accordée au Roi *Guillaume III*, pour sa vie, qu'en 1698 ; & de quelle somme était-elle ? Sept-cent-mille livres sterl.

Les embarras, les troubles de ſon Gouvernement & de toute l'Europe ſont aſſez connus. Ses grandes & généreuſes vues pour le bonheur public étaient ſans ceſſe traverſées par les Torys, comme les amis de la liberté ſont maintenant en bute aux modernes Torys en Amérique.

La Reine Anne n'eut que le même revenu; &, loin d'en demander davantage, elle prit annuellement ſur elle cent-mille livres ſterl. pour ſoutenir la longue guerre contre la France. Bien plus, elle employait en même tems deux-cent-mille livres ſterling à la conſtruction de Blenheim, & cent-mille au ſoulagement d'une de nos Provinces.

George I n'avait auſſi que le même revenu en commençant ſon règne; & ſi, dans la ſuite, il fut pouſſé à huit-cent-mille, nous en ſavons la cauſe. Ce furent les grandes dépenſes auxquelles il fut forcé par la rébellion du Comte de Mar, & d'autres Parjures

Ecoſſais, qui, malgré le ſerment de fidélité, allumèrent une guerre impie contre un Prince juſte & bienfaiſant.

George II, ſans ſe prévaloir de ſa nombreuſe famille, ni de la rébellion qui lui avait occaſionné de grandes dépenſes, ne demanda pas d'augmentation dans la Liſte civile. Pourquoi George III ne pourrait-il pas ſoutenir ſa Maiſon avec le même revenu? On nous produit des comptes qui excèdent conſidérablement le montant de la Liſte civile. On dous donne une ſemaine pour les examiner. Ils ſont ſi volumineux, ſi embrouillés, qu'un de *Moivre* (1) ne s'en tirerait pas dans un an. C'eſt un cahos d'hiéroglyphes Egyptiens, c'eſt un labyrinthe ſans fil.

Mais, Meſſieurs, après la convention ſolemnelle entre le Roi & la Nation, après le contentement qu'il en a mar-

---

(1) Célèbre Mathématicien & grand Calculateur. Né Français; à la révocation de l'Edit de Nantes, il chercha un aſyle en Angleterre.

qué, après le remercîment qu'il en a fait, qu'avons-nous besoin de ces comptes? Sa Majesté voulait une somme fixe, annuelle, pour n'avoir plus rien à demander durant tout son règne. Le Parlement l'a octroyée. Devait-on s'attendre à de nouvelles demandes?

Oui, dit le Lord au ruban bleu; car le Roi a des dettes. Cette assertion nous oblige à examiner les causes qui ont occasionné ces dettes. On nous fait observer que la Famille Royale est très-nombreuse. Elle l'est effectivement; mais la Liste civile a été mesurée sur cette dépense. Le Roi a deux Frères chéris de la Nation, dont l'entretien ne doit certainement pas l'endetter. Le Duc de Glocester, qui aurait bien de la peine à subsister honorablement en Angleterre, paraît condamné à passer sa vie en Pays étranger. Le Duc de Cumberland, plus heureux, vit dans sa Patrie: il possède toutes les vertus, & il soutient avec dignité l'état modeste d'un simple Gentilhomme. Il s'en faut

beaucoup que la fortune de ces deux Princes ſoit proportionnée à la ſplendeur de leur naiſſance.

En quoi donc le Roi a-t-il pu contracter la grande dette qu'on nous préſente à payer? Il n'éblouit pas nos yeux par une magnificence extérieure ; & , dans l'intérieur de ſa Maiſon, on ne reproche aucune profuſion au Lord Grand-Maître, qui eſt en place dès le commencement de ſon règne, ou peu s'en faut: à peine avons-nous l'apparence d'une Cour. Les anciens Rois d'Angleterre, avec un moindre revenu, tenaient une Cour pompeuſe & brillante. La réſidence de Sa Majeſté, l'Été dernier, à Windſor, ne ramenait point à nos idées le faſte de nos *Henri* & de nos *Edouard.* Où ſont les Palais qu'il a bâtis? Il n'a élevé aucun édifice, aucun monument qui ait pu piquer la curioſité des Étrangers, & les attirer dans notre Iſle. Un honorable Membre nous parle de l'entretien des Maiſons Royales : nos anciens Rois vivaient dans des *Palais*

& non dans des *Maisons*. Comment donc le Roi a-t-il pu s'endetter?

Je vais révéler à la Chambre ce qui se dit publiquement hors de ces murs, ce que la Nation soupçonne, & ce qu'il est de notre devoir d'approfondir. On soupçonne que la Liste civile s'épuise par l'achat de la majorité des voix en faveur de la Cour; majorité qui se soutient depuis la création du Parlement actuel. On dit que nous suivons trop fidèlement le précepte de l'Evangile, *donnez, on vous donnera*, & que la Couronne achette le Parlement avec l'argent du Peuple. La corruption est un ulcère qui ronge le corps du Parlement. Oui, Messieurs, on est généralement persuadé que la dette Royale n'a été contractée que par la corruption des Représentans du Peuple, & que ce brigandage des deniers publics a été partagé par la majorité de la Chambre. Souffrirons-nous encore long-tems ces soupçons odieux, & peut-être trop fondés?

S'il nous reſte une étincelle de vertu, pouvons-nous, devons-nous nous contenter des titres vagues, obſcurs, myſtérieux que l'on met aux dettes du Roi? Tant pour des *ſervices ſecrets*, tant pour ſa *poche*, tant pour des *bontés royales*, tant pour des *penſions* & *annuités.* Voilà de quoi engloutir toute la Liſte civile, à quelque hauteur qu'on pût la pouſſer.

Qu'il me ſoit permis de dire un mot ſur un autre titre, tant pour *récompenſer des Gens de Lettres*, pour le *patronage littéraire*. Nous entendons dire à toute heure, que le génie & le ſavoir ſont aujourd'hui échauffés par le feu de la faveur Royale. Effectivement, deux célèbres Docteurs, *Shebbeare* & *Jonhſon*, ſe trouvent compris dans les Penſionnaires du Roi. Certes, la piété de notre Souverain envers ſon Ayeul George II, & notre Libérateur Guillaume III, aurait dû l'empêcher de ſouiller la Liſte civile du nom de ces deux Docteurs. Ils ont publié, l'un & l'autre, que la

Famille règnante n'a aucun droit au Trône, & qu'elle eſt uſurpatrice. Ils ont employé la plaiſanterie & l'outrage contre la mémoire de George II & de Guillaume III ; mais ils ont un mérite qui a racheté leurs torts, ils ſont connus pour être les Avocats à gages du Deſpotiſme. Deux autres exemples de la faveur Royale pour les Lettres ſont aſſez ridicules. *David Hume* eſt penſionné pour avoir attaqué la Religion Chrétienne, & le Docteur *Beattie* pour la même audace. Voilà comme on prodigue les deniers publics.

Ces petits abus, j'en conviens, ſont d'une mince conſéquence. La grande maſſe de la dette Royale n'eſt pas motivée dans les comptes, c'eſt un myſtère ; & de-là n'a-t-on pas droit de ſoupçonner qu'elle a été contractée pour des fins criminelles ? Il faut, pour ſatisfaire le Peuple, en faire la recherche ; & j'eſpère que la Chambre donnera des inſtructions au Comité ſur ce ſujet.

Mais voici une réflexion encore plus importante. Suppofons, Meffieurs, que le Parlement acquiefce à la demande du Roi, quelle affurance avons-nous que d'autres demandes ne fuccèderont pas à celle-ci ? Sera-ce-là le dernier tour d'adreffe de la Cour ? Où font les gages de l'économie & de la modération pour l'avenir ? Ne vous appercevez-vous pas qu'en comptant légèrement fur nos fuffrages, on nous traite avec indécence & mépris ?

Tranfportons-nous au-delà du détroit de Calais, & voyons ce qui fe paffe actuellement dans une Monarchie voifine, par rapport aux dettes de la Maifon Royale. Le jeune Monarque déclare que, « pour concilier avec une » fage économie les dépenfes que l'é- » clat de fa Couronne peut exiger, » toutes les dettes de fa Maifon feront » acquittées dans le cours de fix ans; » & que, pour l'avenir, l'année révo- » lue de toutes les dépenfes, tant par

» entreprifes que par fournitures, fera
» payée comptant au Tréfor Royal dans
» le courant de l'année fuivante, à
» raifon d'un douzième par mois ».
Puiffe cet efprit de juftice & de réforme
paffer le détroit pour arriver à
cette Capitale. Le Roi de France a auffi
deux Frères qui ont trouvé dans leur
Souverain un ami tendre & généreux,
qui les met en état de foutenir le rang
élevé où ils font nés.

La conduite de notre premier Roi de
la Maifon de Hanover, George I, femble
avoir fervi de modèle à celle de
Louis XVI. Son premier meffage à
cette Chambre, du 11 Juillet 1721,
difait, « qu'étant réfolu de faire des
» retranchemens aux dépenfes de la
» Lifte civile pour l'avenir, & que les
» retranchemens ne pouvant fe faire
» fans payer les dettes préfentes, il
» avait ordonné d'en mettre les comptes
» fous les yeux de la Chambre, efpérant
» qu'elle lui donnerait pouvoir

» d'emprunter, pour cet objet, ſur les » revenus de la Liſte civile même, ſans » l'augmenter & ſans charger le Peuple » d'un nouveau fardeau ».

Lorſque j'entends vanter la ſplendeur actuelle du diadème Britannique, l'étendue de notre Empire & la grandeur de notre Roi; j'avoue que les brillans de ſa couronne ne m'éblouiſſent plus; & qu'au contraire la diminution que j'y apperçois ne me préſente que de l'obſcurité. Cela me rappelle ce qu'on diſait de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, lorſque Louis XIV lui enlevait ſes Provinces dans les Pays-Bas: « La grandeur de Philippe reſſemble à celle » des foſſés qui s'aggrandiſſent à proportion des terres qu'on leur ôte ».

Le noble Lord (1) qui eſt aſſis près de moi, a dit qu'il deſirait une exacte revue de l'établiſſement de la Couronne par rapport à la Liſte civile. J'approuve fort

(1) Lord Cavendish.

cette

cette idée. La totalité de l'établiſſement, ou peu s'en faut, demande un nouveau règlement, & en particulier je penſe que les Juges ne doivent pas être payés ſur la Liſte civile, mais par le Public; car ce n'eſt point aſſez que le Roi ne puiſſe pas les déplacer, il faut encore qu'il n'ait pas le pouvoir de les faire mourir de faim. Leur indépendance doit s'étendre à leur ſalaire comme à leur commiſſion.

J'ai obſervé, Meſſieurs, dans les comptes qu'on nous a remis, un article qui mérite attention : « Au Lord » Howe & Sir William Howe, *envoyés* » pour rétablir la paix dans l'Amérique, » à chacun cent livres ſterling par ſe- » maine ». Le noble Lord au ruban bleu s'eſt ſervi fort à propos du terme d'*Ambaſſadeur*. Avons-nous donc reconnu les Colonies de l'Amérique pour Etat Souverain, comme ſont les Provinces-Unies de la Hollande? Si cela n'eſt pas encore, il faudra y venir. Les

lentes opérations des deux Frères ne rétabliront pas ſitôt la paix en Amérique ; ce ſera la guerre de Troïe ; dix ans l'acheveront à peine. Ainſi la Nation pourra faire ſon compliment aux deux Frères Howe, qui auront touché plus de cent-mille livres ſterling, ſur le pied de cent livres par ſemaine, ſans compter leur paye comme Officiers, & le ſavoir-faire. Mais, Meſſieurs, quelle connexion a cet article avec la Liſte civile, avec la Maiſon du Roi ?

On nous propoſe de reconnaître deux points de la plus grande importance, l'inſuffiſance & l'augmentation de la Liſte civile, ſans en entendre les preuves. Nous n'avons point de *données* pour réſoudre ce problême. On ne veut que de la ſoumiſſion ; c'eſt par cette ſoumiſſion paſſive & aveugle que nous perdons l'Amérique. Nous avons proſcrit les Habitans de Boſton, ſans les entendre ; nous avons traité de même les autres Colonies, en adoptant contre

elles des meſures violentes & ſanguinaires. Le Miniſtère nous pouſſe ; gardons-nous de faire le moindre pas ultérieur, ſans regarder de bien près, ſans crainte & tremblement. Nous riſquons de lui fournir des armes contre nous & nos libertés. L'influence de la Cour ſur le Parlement ne ſera que croître, le pouvoir de la Couronne deviendra monſtrueux. Les Miniſtres ne connaiſſent qu'un beſoin, l'*argent*, qu'ils appellent le nerf de la guerre & de tout. Si nous continuons à être faciles à leurs demandes, tout eſt perdu.

Une doctrine proſcrite par nos Devanciers, ſur l'introduction légale des Troupes étangères dans le Royaume, eſt maintenant avouée publiquement. Le Miniſtre, à qui nous ouvrons la bourſe du Peuple, reçoit en même tems le pouvoir du glaive. Combien de Nations ont perdu leur liberté par la corruption interne des Repréſentans, & par l'admiſſion des Armées mercé-

naires. Pour juſtifier l'introduction des Troupes étrangères, on affecte de répandre de fauſſes alarmes, des craintes imaginaires de factions, de diſcorde, de troubles, d'inſurrections. Suppoſons-le. N'eſt-il pas notoire que les diſſenſions civiles ont été ſouvent favorables à la liberté. Monteſquieu le remarque pour l'Angleterre. « On y voit, dit-il, » la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de » la diſcorde & de la ſédition; le Prince » toujours chancelant ſur un Trône iné» branlable ».

Je conclus enfin à ce que la Chambre, avant que de payer les dettes du Roi, examine, avec la plus grande attention, les cauſes qui ont pu les occaſionner, ſauf à voir enſuite s'il convient d'augmenter le revenu de la Couronne.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Lettre première, page 1
Lettre *II*. 8
Lettre *III*, 10
Lettre *IV*, 15
Lettre *V*, 24
Lettre *VI*, 33
Lettre *VII*, 44
Lettre *VIII*, 53
Lettre *IX*, 70
Lettre *X*, 81
Lettre *XI*, 90
Lettre *XII*, 102
Lettre *XIII*, 113
Lettre *XIV*, 124
Lettre *XV*, 131
Lettre *XVI*, 138
Lettre *XVII*, 141
Lettre *XVIII*, 149
Lettre *XIX*, 155
Lettre *XX*, 160
Lettre *XXI*, 164
Lettre *XXII*, 172

Lettre XXIII, 178
Lettre XXIV, 188
Lettre XXV, 200
Lettre XXVI, 214
Lettre XXVII, 222
Lettre XXVIII, 229
Lettre XXIX, 233
Lettre XXX, 243
Lettre XXXI, 253
Lettre XXXII, 258
Lettre XXXIII, 267
Discours prononcés dans la Chambre des Communes, à l'occaſion de la guerre préſente de l'Angleterre avec ſes Colonies, 283
Sujet du premier Diſcours, 285
Sujet du deuxième Diſcours, 301
Sujet du troiſième Diſcours, 314
Sujet du quatrième Diſcours, 329
Sujet du cinquième Diſcours, 345

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de Cailleau, rue S. Severin.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Nouvelles Obſervations ſur l'Angleterre*, &c. par M. ** : je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 26 Novembre 1778. TERRASSON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conſeillers, &c. SALUT. Notre amé le Sieur **, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Nouvelles Obſervations ſur l'Angleterre*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux Articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation

des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle du Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier, &c. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzième jour de Février l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre régne le cinquième. Par le Roi en son Conseil. LEBÈGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1586, *fol.* 87, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article* CVIII *du Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 12 Février 1779.

A. M. LOTTIN, *Syndic.*

